



LITTÉRAIRE ET MUSICAL,

DE LA

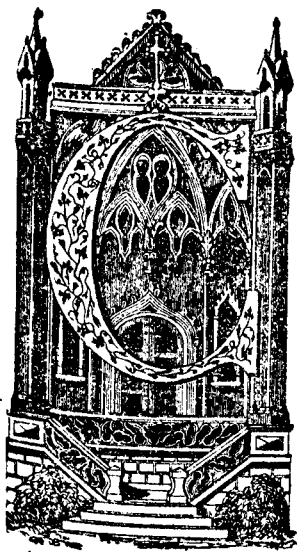
REVUE CANADIENNE.



LA DOT DE SUZETTE.



—(SUITE.)—



ETTE lettre me jeta dans un anéantissement total ; je la relus vingt fois sans pouvoir me persuader la vérité de ce qu'elle contenait. Mon fils fugitif, mon fils s'éloignant de moi, livré au plus sombre désespoir, quel coup terrible pour une mère qui croyait n'avoir que de la reconnaissance à attendre ! Cependant, j'en atteste le ciel, mon premier mouvement fut de m'accuser de trop de sévérité ; et si le passé eût été en ma puissance, si mon Adolphe eût été présent, les préjugés, l'ambition, mes

principes même, tout eût cédé au désir de le conserver près de moi. Jeunesse imprudente ! que vous nous faites acheter chèrement les plaisirs dont la nature a mis le premier germe dans nos cœurs ! et quel empire n'avez-vous pas sur nous, puisque nous préférons souvent douter de notre raison, à la douleur cruelle de ne pouvoir douter de votre ingratitude !

Ainsi ce jeune inconsidéré, ne suivant que sa passion, avait méprisé la noblesse lorsqu'elle était un obstacle à l'accomplisse-

ment de ses désirs ; il la prenait pour guide de sa conduite au moment où elle favorisait ses desseins : dans l'une et dans l'autre circonstance, c'était à l'amour seul qu'il sacrifiait. Mon oncle fut pénétré de cette nouvelle foudroyante, et alarmé de l'effet qu'elle produisait sur moi ; mais, incapable de s'arrêter à des consolations vagues, il remit le calme dans mon âme en me proposant de partir à la première lettre que je recevrais de mon fils. S'il ne pouvait le décider à revenir, son intention était de ne pas le quitter, de lui servir de guide, et de profiter de l'occasion pour lui faire entreprendre des voyages qui perfectionneraient son éducation. Ce projet, bien digne de l'amitié paternelle de ce bon vieillard, fut la dernière marque de son attachement. Il mourut au moment de le mettre à exécution.

Je restai donc abandonnée à moi-même, au milieu d'une révolution dont je ne parlerai que dans les rapports qu'elle aura avec moi. Je recevais quelques lettres d'Adolphe, qui retardait sans cesse un retour qu'il me faisait sans cesse espérer. Par la dernière, il m'annonçait son projet de passer à Saint-Domingue, dans l'intention de voir son oncle, et de revenir ensuite pour ne plus me quitter. Mais, avant qu'il pût acquitter sa promesse, j'eus la douleur de voir les lois élever une barrière éternelle entre mon fils et moi. Hélas ! ce n'était que le commencement d'un enchaînement de malheurs qui devaient se dérouler avec une effrayante rapidité.

J'appris bientôt les désastres de Saint-Domingue ; et en perdant toute ma fortune, il me fallut trembler pour les jours de mon fils, pour ceux d'un frère qui m'était cher à tant de titres. Les nouvelles qui arrivaient en France n'annonçaient que des calamités ; la cruelle Renommée ne permettait pas de douter de l'ensemble des maux qui désolaient cette malheureuse colonie ; mais elle laissait sur les détails une incertitude accablante. J'implorai l'assistance du ciel pour ma famille ; chaque intervalle de courrier était pour moi une année de souffrance. Enfin, je reçus de Philadelphie une lettre de mon fils. La voici :

ADOLPHE A MADAME DE SENNETERRE.

“Madame, que ne suis-je auprès de vous pour recevoir vos consolations, pour vous soutenir de mon courage ! C'est dans ces moments affreux que je sens trop combien l'amour m'égara, puisque je suis loin de ma mère. Ayez la force de vivre pour un fils qui ne respire aujourd'hui que pour vous, qui ne croirait pas trop

payer de sa vie la douceur de mêler ses larmes aux vôtres. Quel récit j'ai à vous faire ! le pourrai-je, grand Dieu ! Ma main tremble, mon cœur se serre...

« Déjà sans doute vous avez entendu parler des évènements arrivés à Saint-Domingue ; mais vous ignorez peut-être encore ce qui concerne notre malheureuse famille et vos propriétés. Je n'ai pu aborder ces contrées, où la guerre civile joint à ses fureurs ordinaires une activité aussi brûlante que le climat : C'est à Philadelphie que j'ai appris que mon oncle et son épouse... Ils ont péri au milieu de tourmens dont le seul souvenir épouvante l'imagination. Non, jamais, jamais je n'aurai le courage de rappeler ces massacres qui font frémir l'humanité. Puissiez-vous toujours en ignorer les détails !... »

« On ne doute point ici que le machiavélisme d'un gouvernement dont la prospérité de Saint-Domingue humiliait l'orgueil, n'ait préparé de loin sa dévastation. Ses projets n'ont été que trop bien accomplis ; et lorsque tous les partis s'accusent, la ruine de cette colonie, si brillante encore il y a quelques jours, accuse tous les partis... »

« Il ne faut pas se faire illusion, ma mère ; nos habitations sont détruites de fond en comble, les ateliers brûlés ; le résultat d'un siècle de travaux, de prospérité et d'économie, anéanti. La misère des colons réfugiés à Philadelphie ferait peine à leurs plus mortels ennemis ; ils sont d'autant plus à plaindre, que le passage de l'opulence à la détresse a eu pour eux la rapidité de l'éclair. Du moins, ma mère, vous ne connaîtrez pas ce dernier malheur ; tous les biens de mon père sont à vous. Ils vous appartiennent de droit, puisque vous les avez, pour ainsi dire, rachetés ; ils vous appartiennent à un titre plus sacré, puisqu'ils sont les biens de votre fils. Ma mère, puissiez-vous en jouir long-temps ! Puissions-nous, bientôt réunis, pleurer nos malheurs communs, et oublier ensemble les chagrins et les passions inséparables de la vie ! »

L'infortuné Adolphe ne prévoyait pas les malheurs qui allaient bientôt accabler sa mère. Je vis apposer les scellés chez moi ; j'appris qu'ils avaient été mis sur mon hôtel à Paris et sur les autres possessions de mon époux. Je pus à peine obtenir quelques-uns de mes effets particuliers, et la permission de conserver un logement dans le château que j'habitais.

Privée de fortune, dépouillée de toute splendeur, c'est alors que je connus l'humanité qui jusqu'à ce moment s'était embellie à mes yeux. Ceux qui ne m'abordaient que pour me plaire cessèrent de se contraindre quand ils n'eurent plus rien à espérer ; et la pitié insultante des uns me révoltait plus que l'ingratitude des autres. Les paysans que j'avais comblés de bienfaits ne calculaient plus que ce qu'ils pouvaient tirer de mes dépouilles ; ils abattaient les bois, ils se partageaient des terrains, qui, depuis des siècles, appartenaient à la famille de M. de Senneterre, en cherchant à se persuader qu'ils étaient communaux.

Je les excuse aujourd'hui ; alors leur ingratitude ajoutait à mes supplices, et je me décidai à retourner à Paris pour me soustraire à un spectacle qui me brisait le cœur. Il m'en coûta pour me séparer de mes domestiques, dont la plupart m'étaient entièrement dévoués ; mais l'état de mes affaires exigeait ce sacrifice, que je retardais depuis trop long-temps. Je n'amenai avec moi qu'Augustine, ma femme de chambre, qui voulut absolument me suivre ; et, sans le domicile que son mari nous offrit à Paris, j'aurais été forcée de me loger en chambre garnie.

Depuis les désastres de Saint-Domingue, mes parens s'étaient réfugiés en province par économie ; une partie de la famille de M. de Senneterre était émigrée, l'autre retirée dans ses terres.

Un seul de ses cousins-germains avait conservé son domicile dans la capitale ; mais il m'avait abandonnée depuis le testament, qui ne lui donnait aucun droit à la tutelle de mon fils. Il avait pris, dans la révolution, un parti qui lui acquit d'abord beaucoup de popularité, et qui finit par le conduire à l'échafaud. Je lui rendrai justice cependant ; il eut de l'ambition, mais il ne fut pas traître envers ceux dont il avait embrassé la cause. Dans ma position, d'ailleurs, je ne pouvais pas chercher à le voir ; je préférerais, à un reste d'éclat sans indépendance, une retraite profonde où je pusse m'occuper en liberté de mon fils et de ma douleur.

Cette retraite me fut bientôt enlevée. Je ne pus ni ne cherchai à me soustraire au décret qui ordonnait d'incarcérer les parens d'émigrés. Je ne tenais plus à l'existence que par une résignation religieuse ; privée même de la consolation de recevoir des nouvelles de mon Adolphe, accablée du sort dont il était menacé, j'aurais remercié mes bourreaux du coup qui m'eût arraché la vie. Dans ces momens affreux, où tout était ravi jusqu'à l'espoir, il fallait plus de courage pour vivre que pour se résoudre à la mort.

Je passai treize mois en prison, et surtout les six derniers, sans autre secours que ceux que la crainte de nous voir périr de faim arrachait à nos geôliers. En butte à toutes les humiliations, oubliant nos malheurs au récit de ceux de nos compagnes, n'osant céder à l'impulsion qui nous portait à nous aimer, pour éviter la douleur d'une séparation éternelle ; éprouvant cependant cette douleur sans avoir joui des charmes de l'amitié ; tantôt accusant la lenteur de la mort, tantôt frémissant involontairement à l'idée de la destruction ; ne recevant du dehors d'autres nouvelles qu'un journal chargé de la longue liste des victimes qui avaient péri la veille, parmi lesquelles nous cherchions, avec autant d'effroi que d'avidité, le nom de nos parens, de nos amis, des infortunés que, le jour précédent encore, nous avions serrés dans nos bras... Non, l'âme ne peut supporter le souvenir de cette situation. Je le dirai cependant, je le répéterai jusqu'à mon dernier soupir, parce que la vérité doit être connue. Dans ces prisons où nous étions entassés comme des animaux destinés à la boucherie, où nous étions traités plus sévèrement que les plus grands criminels, si nos tyrans avaient osé y demeurer parmi nous, ils auraient eux-mêmes admiré combien l'exercice de toutes les vertus y était facile ; ils auraient reculé devant la fatalité qui les entraînait à égorger tant de Français, dont la plupart étaient l'ornement de leur siècle, et dont l'exemple, dans la société, l'eût garantie peut-être d'une dépravation que les lois les plus sages auront bien de la peine à arrêter.

Enfin les massacres cessèrent et les prisons s'ouvrirent. Grâce à l'activité de ma femme de chambre, de cette bonne Augustine qui était alors ma seule amie, mon tour arriva. Elle m'apporta elle-même l'ordre de ma liberté, qui ne me causa une joie momentanée que pour me faire réfléchir plus profondément sur l'étendue de ma misère. Je n'avais plus rien, rien que quelques bijoux avec lesquels j'étais décidée à mourir : c'étaient les portraits de mon fils et de mon époux. Je ne voulais pas rester à la charge de cette femme respectable, que le malheur des temps avait forcée à chercher une nouvelle condition. Quoiqu'elle fît tout pour me cacher la grandeur de ses sacrifices, mon cœur la devinait, et la reconnaissance n'était rien au supplice de vivre de ses privations. Je savais tout ce qu'une femme peut savoir, excepté vivre du travail de ses mains ; d'ailleurs le chagrin avait miné ma santé, au point de me ravir la possibilité d'une occupation continue.

Il ne me restait qu'une ressource ; c'était de servir. La première fois que j'y pensai, des larmes de sang coulèrent de mes yeux. La fierté, qui sauve souvent du vice, qu'il faut modérer et ne jamais éteindre, se révolta avec une violence dont il serait impossible de calculer la force. Moi, née avec une fortune immense, entourée d'esclaves pendant ma jeunesse, de protégés dans tous les temps ; moi, n'ayant plus rien qu'un nom respectable par des traits héroïques, que l'histoire attestera à la postérité la plus reculée... servir ! Oh ! mon Dieu, vous vîtes encore à mon secours, et l'orgueil s'abaissa devant les préceptes de votre morale.

A force d'y réfléchir, je me rendis peu à peu cette idée plus familière ; je m'y accoutumai enfin, au point de pouvoir en parler à Augustine, sans lui découvrir une répugnance plutôt vaincue que détruite. Elle voulut s'y opposer ; mais je fus inflexible, et je la suppliai d'employer ses efforts pour me procurer une place telle que je la désirais, c'est à dire le soin de présider à l'éducation de quelques jeunes personnes, seul emploi auquel je fusse véritablement propre. Il était inutile de lui prescrire de me recommander sous un autre nom que le mien, et seulement comme une infortunée qui avait tout perdu dans la révolution.

Quelques semaines après, Augustine, le cœur gros, les yeux mouillés de larmes, vint me dire qu'elle m'avait obéi, et me présenta une lettre pour une femme fort riche, qui désirait avoir auprès d'elle une personne instruite, de mœurs respectables, et pour laquelle elle promettait les plus grands égards. Je pris la lettre et ne pus remercier Augustine autrement qu'en lui serrant la main.

Je m'appesantirai sur cette époque si remarquable de ma vie.

Je tenais la lettre destinée à me servir de recommandations ; j'avais les yeux fixés sur l'adresse, et je ne la voyais pas. Absorbée dans l'immensité des pensées qui se succédaient, je ne pensais plus. La foudre, je crois, serait tombée à mes pieds, que je n'aurais pas été émue. Insensiblement mes idées s'éclaircissent, et je demandai : Que dirai-je ? Je ne trouvais pas de réponse à cette question. J'examinai enfin le nom de la personne que j'allais servir ; elle s'appelait Depréval, et je réfléchissais machinalement sur ce nom, comme s'il eût pu m'apprendre quelque chose de l'avenir que je redoutais. Extrêmement fatiguée de ne pouvoir m'arrêter à rien, je me couchai. Je n'eus pas un instant de sommeil. Une femme, la veille d'être présentée à la cour, n'était pas plus occupée de sa toilette que moi de la mienne. Je craignais d'inspirer de la pitié ; je craignais encore plus de ne pouvoir adoucir un air de dignité que la nature et l'habitude de commander avaient répandu sur toute ma personne. Je redoutais surtout de ne pouvoir supporter avec résignation les questions auxquelles il fallait m'attendre. Le jour me surprit, et je n'avais encore rien résolu. J'aurais souhaité éloigner le moment fatal ; mais j'appréhendais, en le différant, de manquer l'occasion de cesser d'être à charge à la pauvre Augustine. Ceux qui n'ont pas connu l'éclat de l'opulence en naissant se feront difficilement une idée de ce qu'il en coûte pour subir l'humiliation. Il ne faut qu'un jour pour payer bien cher des jouissances qui pourtant ne donnent aucun véritable plaisir, puisqu'elles ont toujours eu la monotonie de l'habitude. On ne les apprécie qu'en les perdant.

A dix heures, j'étais prête, et je balançais encore. L'idée d'arriver trop tôt, de faire antichambre, de me trouver peut-être, pour essai, la camarade d'un de mes anciens laquais ; l'idée plus affreuse d'être congédiée après avoir subi un insolent interroga-

toire. me poursuivaient involontairement. Enfin, je m'arme de courage, je descends rapidement l'escalier, et me voilà dans les rues, marchant à pas précipités, tremblante qu'on ne lût sur mon visage ce qui se passait dans le fond de mon âme. J'étais vêtue de noir, et je n'osais arrêter les yeux sur personne, quoique un voile assez épais me mit à l'abri des regards. J'arrive à la porte de ma maîtresse future ; je la demande, appréhendant qu'elle ne fût sortie ; on me répond qu'elle est chez elle, et j'en éprouve une sorte de chagrin. Je monte ; mes genoux fléchissaient. Je m'adresse au premier domestique que je rencontre, en le priant de me faire parler à sa maîtresse ; il me dit d'attendre, qu'il va faire avertir une des femmes de madame ; je m'assieds, et j'attends. Une demi-heure se passe, pendant laquelle une foule d'allans et de venans, tous pour monsieur, m'ôtent la faculté de réfléchir sur toute autre chose que la crainte d'être reconnue. Une femme arrive, me demande qui je suis, et ce que je veux à sa maîtresse. — Je désire lui parler. — De quelle part ? — De la mienne. — Votre nom ? — Je ne peux le dire qu'à elle-même. — Madame est entrée fort tard ; elle n'a point encore dormé. — J'attendrai.

Madame sonna à l'instant même, et presque aussitôt on vint me dire que je pouvais entrer. Je suis mon introductrice à travers plusieurs pièces dont l'ameublement, l'élégance, la richesse m'étonnèrent, moi qui avais jadis joui autrefois de tout ce qu'on admirait. Nous entrons dans une chambre à coucher où il faisait un léger demi-jour ; madame était encore au lit. Je lui présente ma lettre en tremblant ; elle m'engage à m'asseoir, me demande excuse de s'habiller devant moi, ajoutant qu'elle avait préféré me faire entrer à me laisser dans une antichambre où il passait continuellement du monde. Son ton d'aménité me rassura ; cependant je n'osais lever les yeux sur elle. Tout ce que je pus remarquer, tandis qu'on lui présentait une robe du matin, garnie de dentelles, c'est qu'elle était d'une taille admirable et remplie de grâces naturelles. Enfin la toilette s'achève ; elle ordonne à sa femme de chambre d'ouvrir et de nous laisser. Tandis qu'elle brise le cachet de la lettre, la parcourt, je baisse les yeux, je jette mon voile en arrière. Au même instant, j'entends un cri perçant ; cette femme tombe à mes pieds, en répétant. " Madame de Senneterre ! ô ciel ! madame de Senneterre ! " Je la regarde, c'était Suzette.

Elle était sans connaissance ; je la porte sur son lit ; je sonne, on accourt, on lui prodigue des secours dont j'avais presque autant besoin qu'elle, car j'étais retombée sur un fauteuil, ne pouvant ni parler, ni agir. Son mari, les personnes qui se trouvaient chez lui, tous les gens de la maison étaient accourus et attendaient avec inquiétude qu'elle reprît ses esprits. Bientôt elle ouvre les yeux et me cherche ; la foule me cachait ; elle me demande, et j'approche.

" Oh ? Madame, ma bienfaitrice ! " s'écrie-t-elle. Je lui mets la main sur la bouche, en lui recommandant le secret.

" Impossible, impossible, Madame. Comment cacherai-je ma joie ? pourquoi rougirai-je de ma reconnaissance ? pourquoi rougiriez-vous de vos malheurs, vous dont la vie fut un acte continuel de vertu et de bienfaisance ? Monsieur, dit-elle à son mari, vous ne la reconnaissez donc pas ? Elle est si changée ! vous ne reconnaissez pas Madame de Senneterre ? "

Son mari s'approcha de moi avec autant d'embarras que d'empressement, et me fit un compliment qui me prouva ce qu'il est si facile de vérifier chaque jour, que chez les femmes la sensibilité et le goût suppléent à l'éducation, tandis qu'un homme qui a eu le

malheur de n'en pas recevoir, n'est jamais plus mal placé que dans une situation qui fixe les regards sur lui.

Suzette demanda qu'on nous laissât seules, avertit son mari, d'un ton caressant, qu'elle n'irait pas dîner en ville, le pria de l'excuser sur sa santé ; et aussitôt que nous fûmes tête à tête, elle me prodigua des caresses d'un ton si aimable et si respectueux, qu'elle fit passer dans mon âme toutes les émotions qui agitaient la sienne.

“ Vous ne me quitterez point, n'est-il pas vrai, Madame ? vous aurez ici votre appartement, vous y serez servie comme si vous étiez ma mère. Eh ! ne l'avez-vous pas été ? Libre de commander dans toute la maison ; moi-même je ne me présenterai chez vous que lorsque vous le permettrez. Qu'est devenue Augustine ? Est-ce qu'elle vous a aussi abandonnée ? ”

“ Non, Madame, lui dis-je d'un ton un peu embarrassé. — Madame ! reprit-elle avec chagrin : si je ne suis pas Suzette pour vous, je ne le serai donc plus pour personne au monde. Voyez, voyez l'anneau que vous m'avez recommandé de ne pas quitter, le voilà. Toujours à mon doigt, il me rappelait...” Elle s'arrêta en rougissant. “ Madame, ajouta-t-elle les yeux humides, appelez-moi Suzette, cela soulagera mon cœur.”

Eh bien ! Suzette, ma fille, lui dis-je en l'embrassant, Augustine ne m'a point abandonnée ; mais elle n'est pas heureuse. Le fruit de ses économies, placé d'abord avantageusement, lui a été remboursé en papier. Forcé de se remettre en maison, c'est moi qui ai voulu cesser d'être à sa charge.”

“ Il faut la reprendre, Madame, il n'y a qu'elle et moi qui puissions avoir pour vous les attentions qui vous sont dues. Ah ! si j'avais su vos malheurs ! Mais deux craintes enchaînaient mes pas, celle d'humilier ma bienfaitrice par mon opulence, et celle de vous faire soupçonner que votre fils.... Il doit être aussi bien à plaindre, votre fils, Madame ! ”

Cette réflexion de Suzette me fit répandre des larmes ; elle crut alors ne devoir plus cacher les siennes. Quand nous fûmes un peu remises, je pris la parole.

“ Mon amie, en veillant sur votre enfance, j'ai rempli un devoir ; ce que j'ai fait pour vous depuis n'était qu'une dette que je payais à la générosité de votre conduite. Je suis sensible à votre reconnaissance ; et je rougirais de moi-même si j'éprouvais la moindre répugnance à en profiter ; mais, ma Suzette, il faut en borner les effets. Je suis résignée à mon sort, et j'ai plus besoin de tranquillité que des dehors de l'opulence. Songez d'ailleurs que vous êtes en puissance de mari, et que, quelque considérable que puisse être votre fortune, elle vous appartient moins qu'à lui. Laissons Augustine.... ”

“ Pardon, Madame, si je vous interromps ; mais vous ne connaissez ni ma situation, ni mon cœur. M. Chenu ou Depréval, comme il vous plaira de l'appeler, n'a d'autres volontés que les miennes, et n'a jamais désiré que de me rendre heureuse. Depuis mon mariage, le premier moment de bonheur que j'ai éprouvé est celui d'être utile à ma bienfaitrice. Plus je ferai pour vous, plus je m'apercevrai que mes soins vous seront agréables, et plus j'approcherai de la félicité qu'il m'est permis d'espérer. Pourvu que mon époux voie la joie répandue sur ma figure, il applaudira à tout ce que je ferai ; et, en vérité, Augustine de plus ou de moins dans la maison ne frapperait même pas ses regards, si je n'étais très décidée à la lui faire remarquer, pour qu'il la récompense de sa conduite envers vous. Mais, laissant à part le bonheur inappréciable que mon cœur trouve à réparer, autant qu'il est en moi, l'injustice du sort à votre égard, quand vous connaîtrez mon

histoire, vous conviendrez, Madame, que la reconnaissance sera toujours de mon côté et les bienfaits du vôtre. Nous aurons le temps de parler de moi : c'est de vous, de vous seule qu'il faut nous occuper aujourd'hui.”

A peine m'eut-elle installée dans l'appartement qui m'était destiné, qu'elle écrivit à Augustine ; le soir même je l'avais auprès de moi. Son activité semblait doubler son existence pour prévenir mes goûts : et je ne pouvais m'opposer à rien de ce qu'elle faisait pour moi, sans l'affliger. Mais, le lendemain, je ne la vis qu'un instant, le jour suivant de même. Quoique j'eusse trouvé chacune de ces journées ma toilette chargée de plus d'étoffes qu'il n'était nécessaire, dans ma position, pour réparer ce que le temps et les malheurs m'avaient ravi, j'étais peinée de sa conduite et humiliée de ses bienfaits. Je ne savais comment concilier les premières marques de sa sensibilité, avec un abandon aussi extraordinaire. Suzette élevée par moi, Suzette, telle que je l'avais vue lorsque le hasard me conduisit chez elle, était une amie à laquelle je pouvais tout devoir sans rougir ; mais M^{me} Depréval, livrée à la dissipation, n'avait ni le droit, ni le pouvoir de me faire rien accepter. Je tremblais que l'opulence ne l'eût corrompue ; et dès-lors, sans emploi, sans considération, il me devenait impossible de rester dans sa maison et d'associer mon nom à celui d'une femme jeune, belle, riche et entièrement asservie par les plaisirs. La misère est plus facile à supporter que la honte. Il m'en coûtait cependant de la juger sévèrement ; j'attendais avec impatience le moment de m'expliquer, en conciliant ce que je devais à mes principes avec les ménagemens qu'exigeaient ma position servile et l'indépendance de Madame Depréval.

Le troisième jour, elle me fit demander à déjeuner chez moi. En entrant, elle me prodigua les plus tendres caresses. “ Je ne sais, me dit-elle, ce que vous aurez pensé de moi ; mais j'avais des engagements qu'il m'était impossible de rompre sans affliger mon époux, et je voulais être entièrement libre, afin de vous ouvrir mon cœur. Je ne suis pas heureuse ; j'aime la vie solitaire, et je suis forcée de me livrer à la société ; j'aime la simplicité, et le luxe, la prodigalité m'entourent. Ecoutez-moi, Madame, avant de me juger. Suzette a besoin de vos conseils ; et comment la guiderez-vous, si vous ne connaissez pas entièrement sa situation ? L'histoire de ma vie n'est, pour ainsi dire, que le tableau des mœurs du siècle ; j'ai bien peur qu'elle ne soit sans intérêt pour vous.”

Sa franchise me rendit la bonne opinion que j'avais conçue d'elle ; je l'assurai que j'étais disposée à l'écouter avec indulgence, et que, jetée dans un monde qui me paraissait effectivement bien nouveau pour moi, je lui saurais gré de ne m'épargner aucun détail. Nous nous assimes plus près l'une de l'autre ; elle commença en ces termes.

“ Je voudrais en vain vous le cacher, me le dissimuler à moi-même : j'aimais votre fils au point que le sacrifice de ma vie pour lui épargner un instant de peine ne m'aurait pas coûté un soupir. Grâce à vos soins, à l'exemple que vous donniez à tous ceux qui vous entouraient, la vertu m'était aussi chère que mon amour ; je pouvais souffrir, mais non manquer à mes devoirs. Vous m'avez vue résignée à mon sort, je l'étais de même après mon mariage ; et, s'il m'était impossible d'échapper à mes souvenirs, du moins mes souvenirs n'existaient-ils que dans le secret de mon âme.

“ M. Chenu n'avait pas d'amour pour moi ; je crois que ce sentiment lui sera toujours étranger ; mais il me respectait comme un être qui lui était supérieur. L'ordre que je mettais dans ses affaires, les avis que j'étais à même de lui suggérer lorsque

j'écrivais ses marchés, me donnèrent auprès de lui la plus grande considération. Il n'est pas d'homme sans passion : la sienne est d'acquiescer, et tout lui prospérait depuis son mariage. Aussi ne trouvait-il pas extraordinaire ce que tout autre que lui eût blâmé dans une femme de mon état. Je passais à lire tous les momens qui n'étaient pas nécessaires aux soins de mon ménage ; lorsque M. Chenu me pressait de lui dire ce que je désirais qu'il me rapportât de telle ou telle ville où son commerce l'appelait, c'étaient toujours des livres que je lui demandais. Comme il n'en a jamais ouvert un de sa vie, que sa fortune augmentait considérablement, il se persuada que plus je me livrais à la lecture, plus j'étais à même de gérer ses affaires ; je l'entretins dans une erreur qui le rendait si docile à mes goûts. Dès ma tendre jeunesse, j'ai senti un désir insurmontable de savoir, et c'est à votre fils que j'ai dû les premiers livres qui m'ont été confiés. Je peux affirmer encore aujourd'hui qu'il n'en est pas un, Madame, que vous m'eussiez interdit ; c'étaient des romans, il est vrai, mais dans lesquels les mœurs et le bon sens étaient respectés.

« Plus le commerce de M. Chenu s'étendait, plus je lui devenais nécessaire. Il quitta la métairie que nous faisons valoir, il acheta, à l'entrée du faubourg de la ville la plus prochaine, une maison considérable par l'étendue des bâtimens, et qui cependant suffisait à peine à contenir les bestiaux qu'il y déposait momentanément, et qui se succédaient avec une promptitude vraiment étonnante. Il ne comprenait pas comment je pouvais tenir des registres si exacts de toutes ses opérations, que jamais la moindre erreur ne se glissât dans ses comptes ; il me révérait comme l'instrument de sa fortune, et voulut, pour la première fois, que je fusse vêtu et servi en dame, ce furent ses expressions. Que vous dirai-je ? Il fit des soumissions, des fournitures, s'associa à des compagnies, prit des commis, conserva l'habitude de les faire travailler avec moi comme il y travaillait autrefois lui-même. Son opulence devint telle, qu'il ne la connaissait plus ; toujours simple, toujours laborieux, il ne savait pas dépenser, et ne croyait pas qu'on pût rien ajouter au bonheur dont il jouissait. Que n'a-t-il toujours pensé de même !

« De nouvelles entreprises l'amènèrent à Paris. La veille, le sang des victimes y coulait encore, et déjà les plaisirs y regnaient. Il exigea que j'y vinsse avec lui, espérant que ce voyage me serait agréable, et convaincu qu'il n'entreprendrait rien d'avantageux s'il ne m'avait pas là pour me consulter. Nous descendîmes dans un hôtel garni, eû nous prîmes un appartement commode et modeste. Le lendemain, M. Chenu, en me prévenant que nous irions dîner chez un de ses associés, me parla, pour la première fois, de la nécessité de faire une grande toilette. Il ne cessait de m'entretenir de la maison de son associé, de ses laquais, de ses équipages, revenait de nouveau à ma toilette, et me recommandait surtout de ne rien épargner.

« Accoutumée à ne jamais le contrarier, et n'ayant nulle idée de Paris et de la société dans laquelle j'allais me trouver, je me parai de ce que j'avais de plus beau, et crus surtout mettre le dernier degré de luxe à mon ajustement en m'accablant des bijoux d'or que M. Chenu m'avait rapportés de ses différens voyages. On peut dire qu'il les achetait au poids. Nous partons de notre hôtel garni à quatre heures ; nous étions à l'entrée de l'hiver. Un fiacre nous attendait à la porte. Il accroche en route, casse ; heureusement nous ne sommes pas blessés ; mais la peur m'avait saisie au point que nous fûmes obligés d'entrer chez une marchande qui eut la complaisance de me donner les secours

nécessaires dans mon état, et d'envoyer chercher une voiture. M. Chenu était plus occupé de ma toilette que de ma santé ; il en parla tant, que la marchande crut l'obliger en y ajustant ce que la chute pouvait avoir dérangé, attention qui, effectivement lui fit tant de plaisir, qu'il promit de lui donner sa pratique lorsqu'il monterait sa maison. Ces mots me frappèrent. Enfin la voiture arrive ; nous nous y plaçons, et, à cinq heures et un quart, nous arrivons à la Chaussée-d'Antin, où logeait l'associé de mon mari.

« La porte cochère s'ouvre ; notre fiacre enfle une avenue garnie d'arbres de chaque côté, et éclairée de deux fanaux soutenus par des statues de bronze. Il s'arrête dans une cour superbe, où des réverbères, placés à égale distance, me font apercevoir huit ou dix équipages magnifiques, dont les chevaux, à peine domptés, frappaient le pavé avec impatience, et se calraient dans des harnais d'une richesse éblouissante. Je ne sais quel sentiment j'éprouvai ; mais, en descendant de la voiture, mes genoux tremblaient au point que j'avais peine à me soutenir. Nous entrâmes dans un vestibule décoré par des colonnes de marbre ; et, après avoir traversé plusieurs pièces qu'un nuage répandu sur mes yeux m'empêcha de distinguer, nous arrivons à une porte fermée. Un domestique pousse les deux battans, et crie : *Monsieur et Madame Chenu !* et, sans savoir comment, je me trouve au milieu d'un cercle nombreux, où les éclats de rire et les révérences m'accueillent à la fois.

« Tout le monde restait debout ; le sang me portait à la tête au point que je crus, dix fois dans une minute, être au moment de perdre connaissance. Enfin, la maîtresse de la maison, faisant tous ses efforts pour prendre un air sérieux, que les contorsions de sa bouche trahissaient involontairement, vient à moi, m'embrasse, et me fait asseoir auprès d'elle. Malgré son air moqueur, je l'aurais aussi embrassée de bon cœur pour m'avoir ôtée d'une position dans laquelle, je crois, je serais encore sans son secours.

« A peine fus-je assise, que les jeunes gens se mirent à tourner derrière moi, et les mots : c'est charmant, admirable, impayable, interrompaient seuls le silence ou les éclats de rire qui se succédaient alternativement. Les hommes à argent, parmi lesquels était M. Chenu, s'étaient retirés dans un coin du salon, où sans doute ils parlaient d'affaires. Huit femmes, en me comptant, occupaient le contour de la cheminée. Je n'osais les regarder ; mais en vain je détournais les yeux : de tous côtés, les glaces me montraient les regards attachés sur moi, et les grimaces, les coups d'œil qui servaient d'interprètes entre ces dames et les jeunes cavaliers. Je sentais trop bien que j'étais ridicule, pour ne pas être humiliée qu'on me le fit sentir. En effet, quand je comparais ma toilette, sur laquelle M. Chenu s'était extasié, les bijoux dont j'étais chargée, le lourd bonnet qui m'enterrait la figure, et que j'avais soigneusement rapporté de ma province ; quand je comparais tout cela aux robes légères et richement brodées de ces dames, aux diamans qui seuls couvraient leur poitrine entièrement nue, et décoraient leur bras, découverts jusqu'aux épaules, à ces cheveux artistement arrangés, dont la couleur cependant me paraissait extraordinaire, car elles étaient toutes brunes avec des sourcils blonds, ou blondes avec des sourcils noirs, je ne les trouvais pas jolies assurément ; mais un instinct secret m'avertissait qu'une de ces femmes, dans un cercle de ma province, eût paru aussi bizarre que je l'étais dans ce cercle d'élégantes, et il me suffisait d'en faire intérieurement la remarque pour être au supplice. Je m'en rapporte au cœur de toutes les femmes pour dire ce que je devais souffrir ; mais je n'étais pas au bout.

« Madame va sans doute ce soir au concert du théâtre Fey-

deau ?” me dit en grasseyant une femme que je regardai en face, et dont la gorge rebondie, les gros bras rouges, le costume grec, la figure enluminée, me rappelèrent involontairement une bacchante que l'on admirait dans la galerie du château de Senneterre.

“ Il fallait répondre à cette question ; c'était pour moi un très grand embarras. Je n'avais pas encore ouvert la bouche, et je craignais de dire une sottise, car je ne savais pas ce que c'était que le concert du théâtre de la rue Feydeau ; et dans le fond de mon ame, j'aurais donné tout ce que je possédais pour être seule chez moi ou dans ma maison de province ; mais il n'était pas question de partir, il s'agissait de répondre, et je gardai le silence.

“ Sans doute, Madame, viendra avec nous ? ” répondit pour moi la maîtresse de la maison ; il faut bien qu'elle connaisse ce qu'il y a de plus délicieux à Paris.”

“ Si M. Chenu l'ordonne, Madame, je me ferai un plaisir de lui obéir.”

“ Pendant cinq minutes, j'entendis bourdonner à mes oreilles le nom de M. Chenu par les jeunes gens qui m'entouraient. Enfin l'un d'eux s'approcha tout-à-fait de moi.

“ Madame, me dit-il, M. Chenu n'est pour rien dans cette affaire. Si vous le permettez, nous nous ferons tous un devoir de vous apprendre les usages de Paris. Il y a en vous de quoi faire une jolie femme, et, ma parole, il serait affreux que M. Chenu conservât le moindre empire sur vos volontés. M. Chenu est né pour gagner de l'argent, vous pour le dépenser ; M. Chenu est venu à Paris pour ses affaires, vous, pour jouir des plaisirs ; et, tandis que M. Chenu travaillera, calculera, et fera tout ce que M. Chenu doit faire, nous serons à vos ordres. Vous viendrez à Feydeau, et je me charge d'être votre cavalier. Ma parole d'honneur, vous y produirez la plus grande sensation.”

“ Comment donc ! s'écrièrent tous les autres à la fois, Madame y fera époque.”

“ Votre bonnet est-il de chez Leroy ou de chez Mlle Despeaux ? ” ajouta un de ces vieux petits-maîtres qui ont plus d'impudence que les jeunes, sans avoir les grâces ou l'étourderie qui la font pardonner. J'étais piquée, et mon humeur tomba sur lui.”

“ Comme à votre question, Monsieur, je peux, sans vous faire injure, vous croire très désœuvré, je vous charge de vous informer si mon bonnet est de chez Leroy ou de chez Mlle Despeaux ; pour moi, je n'ai pas encore eu le temps d'y songer. Vous ne refuserez pas ce service à une provinciale dans laquelle ces Messieurs viennent de déclarer qu'il y avait de quoi faire une jolie femme.”

“ Charmant, impayable, de l'esprit, de l'épigramme ! ma parole d'honneur, charmant ! ” murmurèrent encore à l'unisson les étourdis qui m'assiégeaient.

“ Madame, me dit en concentrant sa colère la bacchante qui la première m'avait adressé la parole, Monsieur n'avait pas cru vous faire une question injurieuse.”

“ Ni moi, Madame, une réponse déplacée ; c'est au plus curieux à s'instruire, et Monsieur l'est incontestablement plus que moi.”

“ Elle jeta sur mon ajustement un regard dédaigneux, et se tournant vers une glace, elle arrangea ou déranger des cheveux noirs qui serpentaient sur son front. Mais le coup était porté, tous les étourdis étaient pour moi, et les femmes me regardèrent dès lors avec plus de jalousie que de dédain. Ce sentiment, dans tous les cas, nous flatte autant que l'autre nous humilie.

“ Monsieur Chenu ! Monsieur Chenu ! ” cria le jeune homme

qui s'était offert pour être mon cavalier, laissez donc vos affaires, et approchez-vous ici. Savez-vous que vous avez pour femme un trésor ? Elle a de l'esprit comme un ange. Nous avons voulu rire, et, ma parole d'honneur, c'est elle qui nous a joués. Pour un début, c'est admirable. J'aime les femmes d'esprit ; et, dès ce moment, Monsieur Chenu, je m'attache à vous comme à mon meilleur ami.”

“ Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi, répondit mon mari ; il est vrai que ma femme a plus d'esprit dans son petit doigt que moi dans tout mon corps, et pourtant je me porte bien.”

“ J'étais au supplice ; car la bacchante triomphait encore une fois, et le vieux petit-maître se vengeait de moi sur mon mari.

“ Comment ! lui dit-il, si vous vous portez bien ! mais vous pesez au moins cent cinquante.—Oh ! que non, ” répliqua naïvement M. Chenu.

“ Eh bien ! ajouta un enfant de dix-huit ans dont la figure ressemblait à celle de l'Amour, supposons que M. Chenu ne pèse que cent trente, et qu'il y ait un gros d'esprit dans tout son corps ; en calculant ce que le doigt de Mme est au corps entier de Monsieur, on pourrait au juste....”

“ Il fut interrompu par une grande femme maigre, dont le nez, le menton et les coudes étaient extraordinairement pointus ; s'approchant de lui, et lui appliquant un léger soufflet d'une main qui fut aussitôt baisée, elle lui reprocha de mal profiter de l'éducation qu'elle lui avait donnée. Croyant avoir trouvé une occasion favorable de détourner la conversation, je lui demandai avec empressement si c'était Monsieur son fils. Cette question, qui me paraissait naturelle, excita un rire général : j'en excepte cependant la dame grande et maigre, qui ne riait pas du tout. Heureusement on vint avertir que le dîner était servi.

“ J'ai des torts envers vous, me dit tout bas la maîtresse de la maison, en me conduisant à la salle à manger ; mais je suis disposée à tout faire pour les réparer et acquérir votre amitié ; car vous me convenez beaucoup. “ Sa franchise me fit tant de plaisir, qu'elle me rendit une entière liberté d'esprit. Elle me plaça à table entre elle et le jeune calculateur de l'esprit de M. Chenu. Cet enfant eut pour moi les plus grands égards, et souriait en me regardant chaque fois que la dame grande et maigre lui adressait la parole. Je distinguais bien qu'elle voulait qu'il ne s'occupât que d'elle ; je voyais également qu'il se faisait un malin plaisir de ne s'occuper que de moi ; je jouissais, je l'avoue, du supplice de cette femme qui, avec la bacchante, avait été la plus indécente dans la mystification que j'avais éprouvée.

“ Au premier service on ne parla point, on dévorait. En voyant ces dames manger de la viande à pleines mains (il m'est impossible de trouver une autre expression), je ne pus m'empêcher de penser que la mode des robes qui ne serrent point la taille était assez d'accord avec l'appétit des femmes du jour. Je fis part de ma réflexion à mon jeune voisin ; elle excita sa gaieté ; il me répondit par quelques saillies, et nous rîmes de si bon cœur, que toutes les femmes, et particulièrement celle que j'avais prise pour sa mère, voulurent savoir le sujet de notre entretien. Il s'en défendit en piquant davantage leur curiosité ; et, la conversation étant devenue générale et bruyante, je recommençai mes observations. En vérité, ces belles dames qui m'avaient tant ébloui commencèrent à me faire pitié. Pas une phrase dans laquelle la langue française ne reçut quatre ou cinq démentis les plus formels, un assemblage d'expressions triviales et de termes recherchés presque toujours placés à contre-sens ; et ce qui rendait ce spec-

tacle vraiment curieux, c'est que toutes ces dames en savaient assez pour se moquer les unes des autres, tandis que les jeunes gens se moquaient généralement de toutes. Pour les maris, il semblait convenu qu'ils pouvaient s'exprimer comme ils voulaient. N'ayant d'autre prétention que celle de gagner de l'argent, leur bonhomie et d'excellent vin les mettaient à l'abri de la critique.

“ Je m'amusai à mon tour de celles qui s'étaient jouées de moi ; mon jeune voisin et la maîtresse de la maison me secondaient à ravir ; elle ne manquait ni d'esprit, ni d'usage ; aussi était-elle la seule qui fût jeune et jolie.

“ Il y avait une heure que l'on était à table, que l'on parla de nouveau du concert du théâtre Feydeau. Le vieux petit-maître demanda à M. Chenu s'il m'accorderait la permission d'y venir ; M. Chenu répondit que tout ce qui m'amuserait lui conviendrait toujours beaucoup, et, d'une voix unanime, les jeunes gens lui déclarèrent qu'il était le meilleur des maris. Il prit l'éloge au sérieux, et allait entrer dans des détails, quand je l'interrompis pour déclarer que mon intention était de rentrer chez moi. Je ne voulais ni m'exposer à une scène publique, ni procurer un triomphe complet à des dames, dont les yeux brillaient déjà du plaisir de me donner en spectacle. Je fus entourée, pressée, et sollicitée ; je résistai opiniâtrément. La maîtresse de la maison m'offrit de me faire reconduire, ce que j'acceptai, et M. Chenu partit avec la société pour le concert.

“ Arrivée chez moi, je ne pus m'empêcher de considérer ma toilette, et j'n'aurais volontiers pleuré de la scène à laquelle elle m'avait exposée. Pour la première fois de ma vie, mon amour-propre était piqué, et il l'était vivement. J'éprouvai un chagrin d'autant plus pénible, que je ne pouvais m'en dissimuler la futilité ; cependant j'y cédaï avec une faiblesse dont je rougis aujourd'hui. Je jetai au feu le bonnet que j'avais rapporté avec tant de soin de ma province ; je me promis d'obtenir de M. Chenu de partir dès le lendemain, ou, si des obstacles s'y opposaient, de rester confinée dans mon appartement. Quand je fus plus tranquille, je réfléchis sur les femmes qui m'avaient humiliée ; je les coiffai en imagination telle que j'avais paru à leurs yeux, je m'habillai en idée comme je les avais vues ; et, persuadée que leur avantage était tout entier dans leurs ajustemens, je me demandai avec satisfaction pourquoi je ne céderais pas à l'empire de la mode, et au désir si naturel à mon âge de déployer les attraits que j'avais reçus de la nature. Que vous dirai-je ? Tout ce qui peut entraîner une femme jeune et sans expérience se trouvait réuni pour exciter ma vanité.

“ M. Chenu, qui aurait dû me servir de guide, revint du concert plus confirmé que jamais dans les nouveaux projets que lui avait inspirés le luxe de son associé. Il ne parlait que d'avoir des chevaux, un hôtel, des laquais, et ne souffrait à cet égard aucune représentation.

“ Je suis plus riche que tous ces gens-là répétait-il sans cesse ; pourquoi ne jouirais-je pas comme eux ? Croyez-vous que je ne me sois pas aperçu qu'ils se moquaient de vous et de moi ? Ah ! je veux me moquer d'eux à mon tour ; je veux que vous ayez des diamans, des broderies, des bijoux à vous seule autant que toutes les femmes que j'ai vues aujourd'hui. Madame Darson viendra demain matin vous voir (c'était l'épouse de son associée) ; elle vous aime beaucoup, à ce qu'elle m'a dit, et je vous prie de suivre ses conseils, si vous ne voulez pas me désobliger.” Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, rien ne m'était plus facile que d'obéir à M. Chenu.

“ Le lendemain il se leva de bonne heure, loua l'appartement

le plus beau de l'hôtel garni dans lequel nous étions descendus, retint également les écuries, les remises, et me pressa de m'installer dans notre nouveau domicile, afin que Mme Darson ne me trouvât pas dans une chambre dont la simplicité le faisait rougir. Il sortit pour acheter des chevaux et une voiture, en m'avertissant de ne pas l'attendre de la journée.

“ Mme Darson me fit effectivement la visite qu'elle m'avait promise. “ Je vous ai demandé votre amitié, me dit-elle en m'embrassant, et je veux la mériter. Je conviens d'abord que j'ai eu des torts envers vous : le premier, de ne pas venir vous inviter moi-même ; le second, de me prêter à la scène indécente qui s'est passée chez moi. Mais, en vérité, ma chère, il était impossible d'y tenir ; vous étiez à peindre.” Elle se mit de nouveau à rire.

“ Ah çà ! continua-t-elle, par où commencerons-nous ? Je vous ai d'abord amené une femme de chambre ; c'est un vrai trésor, vous en serez contente. Elle nous attend dans ma voiture ; venez, nous allons faire des emplettes. Ne prenez pas d'argent, me dit-elle, j'ai promis à M. Chenu d'être son trésorier, et d'ailleurs à peine en aurons-nous besoin pour quelques fantaisies. Nous allons chez les marchands où je me fournis d'habitude ; ils enverront leurs mémoires.”

“ Quand nous fûmes dans la voiture, elle ajouta : “ Savez-vous que vous allez décidément vous fixer à Paris ? c'est une affaire convenue hier entre M. Chenu et M. Darson. Je n'aime pas votre nom, il est trop commun ; il y aurait de quoi exciter les risées, lorsqu'à la sortie du spectacle on appellerait la voiture de Mme Chenu. Je vous connais une propriété qui s'appelle Depréval, nous ajouterons ce nom au vôtre ; ce sera le seul que vous porterez ; votre mari signera les deux, mais uniquement pour ses affaires.”

“ Nous descendîmes au Palais-Royal, eûmes de nombreuses acquisitions ; nous allâmes ensuite chez Leroy et chez cette demoiselle Despeaux, dont on m'avait parlé la veille ; nous passâmes plus de quatre heures à courir les marchands, et partout nous achetâmes. Je n'étais pas intérieurement très satisfaite de ce qu'on me faisait faire ; mais je n'avais ni la force, ni un désir bien prononcé de m'y opposer. Mme Darson revint chez moi, elle y passa la journée entière. Ma femme de chambre avait été avertir les ouvriers ; ils s'étaient présentés successivement, et à dix heures du soir notre conversation n'avait pas changé un seul instant d'objet.”

Ici Suzette s'arrêta pour me regarder avec une sorte d'inquiétude ; puis elle me dit : “ Que pensez-vous de moi, Madame ? Mais je vous ai promis un aveu sincère, et je rougirais plus du sentiment qui m'engagerait à vous cacher mes fautes, que de l'inexpérience qui me les a fait commettre.—Si toute autre que vous, lui répondis-je, me donnait ces détails, je refuserais de les entendre ; mais quand Suzette s'accuse elle-même, j'ai lieu d'espérer que l'illusion est détruite, et que la raison a repris son empire.” Elle me baisa la main et continua son récit.

“ Si j'avais employé ma journée entière d'une manière si nouvelle pour moi, M. Chenu ou Depréval n'avait pas perdu la sienne. Quand il rentra, il m'apprit avec joie que le lendemain matin j'aurais à mes ordres une voiture, un cocher et deux domestiques. “ C'est assez, me dit-il, tant que nous resterons dans un hôtel garni ; mais j'espère que ce ne sera pas pour long-temps. On m'a parlé d'une maison charmante et en grande partie meublée ; nous irons la voir ensemble. C'est la folie d'un homme

qui a plus consulté sa vanité que ses forces ; il y a à parier que l'acquisition sera bonne."

" Cette réflexion tombait tellement d'aplomb sur celui qui la faisait, que je commençai à lui parler des craintes que me donnait le nouveau genre de vie auquel nous allions nous livrer ; mais il me pria de n'avoir aucune inquiétude, ajoutant que je ne connaissais pas les ressources que lui offraient les affaires dans lesquelles il s'engageait ; qu'il voulait dépenser beaucoup parce qu'il gagnait beaucoup. Effectivement, la maison fut achetée, et vous êtes à portée de juger, Madame, ce qu'elle a dû coûter, les dépenses immenses qu'elle a entraînées pour la meubler aussi somptueusement qu'elle l'est. Mais avant qu'elle fût en état de nous recevoir, je devais être corrigée du plaisir que procure le luxe, pour ne connaître que les désagréments qu'il amène.

" M. Chenu avait la tête tournée ; la vanité s'en était emparée, et comme cette vanité n'est pas tellement exclusive qu'elle ne s'allie fort bien à l'amour de l'argent, c'était véritablement la seule que j'aurais dû craindre pour lui. Mais, de mon côté, si j'étais plus modeste sur certaines parties, je n'étais pas moins séduites sur ce qui avait rapport à ma toilette. J'avais tout ce qu'une femme peut désirer pour humilier les autres, et j'attendais impatiemment le moment de me montrer avec éclat. Un nouveau concert était annoncé. M^{me} Darson, pour qui une méchanceté était toujours délicate, pourvu qu'elle y contribuât, avait exigé que je ne me montrasse nulle part jusqu'à ce jour, parcequ'elle avait invité à dîner la même société qui m'avait si mal reçue, et qu'elle mettait un grand plaisir à ménager une vengeance. J'avoue que je le partageais.

" Ce jour vint enfin. Je ne vous dirai pas, Madame, ce que j'éprouvai en me voyant parée avec autant de goût que de richesse ; mais je payai à l'empire de la mode un tribut bien sincère. M. Chenu s'extasiait en me regardant ; il me disait cent fois dans un quart d'heure que j'étais la plus belle femme qu'il eût jamais vue ; et j'aurais pu le soupçonner amoureux de moi, si ces expressions ne m'eussent avertie qu'il m'envisageait du même oeil que les beaux meubles destinés à montrer son opulence.

" Le premier jour que j'avais été dîner chez M^{me} Darson, j'étais arrivée trop tard par accident ; cette fois, je n'arrivai pas plus tôt, mais j'avais à dessein calculé le temps. Tous les convives se trouvaient réunis ; la maîtresse de la maison s'était fait un amusement de mettre sur le tapis la sotte tournure de M^{me} Chenu, sans dire qu'elle l'attendait sous le nom de M^{me} Depréval, et l'on riait à mes dépens quand on m'annonça.

" Aussitôt tout le monde se lève, et de profondes révérences s'adressent à M^{me} Depréval, qui les reçoit avec une légère inclination de tête. Les hommes se disputent à qui me présentera un siège ; on me regarde, on m'admire ; la conversation s'engage, je la soutiens avec assez de vivacité pour ajouter à l'étonnement. Toutes les femmes croyaient se tromper en se rappelant mes traits ; elles gardaient le plus morne silence ; et, sans la figure de M. Chenu qui, placé derrière mon fauteuil, décelait, par tous ses gestes, la joie qu'il éprouvait, je crois qu'elle auraient préféré me regarder comme un personnage entièrement nouveau, plutôt que de voir en moi la même femme qu'elles avaient humiliée, qui se vengeait si complètement ; car la plus forte vengeance pour une femme est de finir par l'emporter sur celles qui l'avaient un instant dédaignée.

" M^{me} Darson, incapable de s'arrêter en si beau chemin, leur donnait à entendre que, par mes airs provinciaux, je les avais toutes jouées dans ma première entrevue ; et comme, de l'aveu même

des oracles, je n'avais pas manqué d'esprit, comme j'avais sur tout ri avec la maîtresse de la maison et le jeune homme placé près de moi pendant le dîner, ces dames penchaient à croire que je n'avais voulu que m'amuser. M. Chenu surtout les confirma dans cette idée, en répétant sans cesse : " Et bien Mesdames, qu'en dites-vous aujourd'hui ? Ma femme n'est-elle pas très belle ? Répondez donc, Mesdames, est-ce qu'elle ne vous paraît pas la plus belle femme du monde ? " Moins ces dames montraient de bonne volonté à lui répondre, plus il mettait d'obstination à les prendre pour juges ; et, ne pouvant s'imaginer qu'il leur fit de bonne foi des questions dont tout autre que lui eût senti l'inconvénance, elles se persuadèrent qu'il ne cherchait qu'à se venger de la manière dont elles m'avaient accueillie.

" On se mit à table dans ces dispositions ; j'aurais pu me croire la divinité de la maison. Tous les égards marqués, toutes les préférences délicates étaient pour moi ; c'était à qui aurait le bonheur de me servir, à qui pourrait fixer mon attention. Plus ces dames montraient d'humeur, plus elles me plaçaient dans un jour avantageux. L'abondance des vins, qu'il serait aussi permis de croire à la mode, tant notre sexe en fait usage, leur rendit la gaieté ou du moins la faculté de parler, et la conversation resta générale jusqu'au moment de notre départ.

" Les jeunes gens qui m'avaient accablé de fadeurs se disputèrent l'honneur de m'offrir la main ; il n'en était pas un seul qui n'eût été enchanté de paraître avec moi au spectacle. Celui qui se croyait le plus de droit à ma bienveillance était le jeune homme dont je vous ai déjà parlé, et qui se nommait Alphonse ; mais la dame grande et maigre s'en était emparée impérieusement. Je remerciai tous les autres, j'offris moi-même mon bras au vieux petit-maître qui m'avait raillée. Honteux, il ne m'avait pas approchée de la journée : s'il eût osé, je crois qu'il m'aurait refusé en ce moment.

" Nous arrivons au concert. Excepté les loges louées pour notre société, la salle était entièrement remplie. Une symphonie excitait l'attention publique, et commandait le plus grand calme. Jugez de mon étonnement, quand je vis ces dames prendre plaisir à laisser tomber les banquettes avec un bruit effroyable ; le parterre criait silence ; tous les yeux étaient tournés de notre côté ; je ne savais comment me cacher. Mais ces dames poussaient de longs éclats de rires ; affectant d'avancer la tête dans la salle, et regardant de tous côtés comme pour chercher la cause du scandale ; elles étaient cependant flattées qu'on ne pût l'attribuer qu'à elles. Enfin le bruit cessa, et, certaine de n'être plus remarquée j'osai considérer un spectacle si nouveau pour moi.

" J'étais éblouie. Des bougies, adroitement placées de distance en distance, donnaient un éclat singulier aux femmes, dont les costumes à la fois bizarres et élégans, sans en offrir deux qui se ressemblaient, avaient tous cependant quelque rapport entre eux. Aux conversations qui régnaient dans les loges, au soin que quelque femme prenait de se placer dans l'attitude qui lui donnait le plus d'avantage, je m'aperçus promptement que le désir d'être vu faisait le seul mérite du concert, et que le spectacle principal était plutôt dans les loges que sur le théâtre. J'eus ma part de la curiosité publique.

" Dans l'intervalle d'un morceau à un autre, tout le monde se leva ; les hommes sortirent des loges, circulèrent dans les corridors, et l'empressement qu'ils mettaient à aller saluer les femmes qu'ils connaissaient à peine était d'autant mieux accueilli, que ces dames trouvaient alors un motif plausible de se retourner, et de déployer en public les grâces de leur taille ou la richesse de leurs

costumes. Je restai tranquillement à ma place, trop heureuse quand personne ne s'occupait de moi. Je recueillais en silence les diverses sensations que j'éprouvais, sans pouvoir en définir une seule; en un mot, j'étais fatiguée d'étonnement.

“Vous amusez-vous? me dit le jeune Alphonse en venant s'asseoir derrière moi. — Pas trop,” lui répondis-je.

“Oh, bien! j'ai eu le bonheur d'échapper à ma grand'maman, tandis qu'elle recevait les adorations qu'il est impossible de lui refuser, car elle les exige, et je viens vous tenir compagnie. Voulez-vous causer avec moi? — Et que dirons-nous? — Que je vous adore. Madame, et que votre mari n'est pas le seul qui vous trouve la plus belle femme du monde; pour moi, je sens qu'il me sera désormais impossible de vivre sans vous.” Ce ton léger auquel je n'étais pas accoutumée, et auquel je ne m'accoutumerai jamais, me blessa.

“Si vous n'étiez pas un enfant lui répondis-je froidement, votre langage m'offenserait; je le pardonne à votre âge, et vous prie de terminer cette conversation.”

“C'est bien ridicule, au moins, ce que vous me dites-là; mais si vous pardonnez à mon âge, je dois, moi, pardonner à votre peu d'expérience; ainsi nous voilà quittes, mais toujours bons amis, n'est-ce pas, Madame?”

“Il n'attendit point ma réponse, je n'en avais pas à lui faire. Il se leva, sans sortir de la loge, et promenant ses regards de tous côtés, il distribua tant de salutations, qu'il ne fut pas une femme qui, je crois, n'en reçut plusieurs pour sa part.

“Vous voyez, me dit-il en s'asseyant de nouveau, et souriant avec finesse, que mon âge me sert aussi d'excuse auprès de beaucoup de jolies femmes. Que ne pardonne-t-on pas à un enfant comme moi! Demandez à ma grand'maman.”

“Sa fatuité m'avait rendue sérieuse; mais cette dernière phrase me fit rire d'autant plus facilement, que, pendant ses nombreuses salutations, j'avais remarqué que sa grand'maman le suivait des yeux avec inquiétude, et qu'elle faisait autant de grimaces qu'il faisait de révérences.

“Vous aimez à rire, me dit-il aussitôt: eh bien! oublions un instant la passion que vous m'inspirez, et amusons-nous aux dépens du public; aussi bien, vous devez avoir besoin d'instructions. Un concert est comme une exposition de tableaux; si l'on n'a pas le catalogue et la critique, on ne voit que des figures.” Sans attendre mon approbation, il ajouta:

“Cette femme si gaie, qui est dans la loge en face de nous, est d'une des plus anciennes familles de France. Elle a eu le malheur d'être prisonnière pendant un an, et le chagrin affreux de perdre son père, sa mère et son époux. On avait cru qu'elle mourrait de désespoir, mais la philosophie l'a soutenue. On la rencontre maintenant partout, dans les bals, aux promenades, aux spectacles. On prétend qu'elle va se marier de nouveau; ce serait un meurtre, car elle est le charme et l'enjouement de la société.

“A côté d'elle est une femme de beaucoup d'esprit, mais d'une fierté insupportable; elle est veuve d'un homme qui portait un grand nom, et qui a péri comme tant d'autres. Elle va dans tout les endroits publics, non pour se faire voir, mais pour rencontrer tout le monde. Un sot en place lui paraît toujours une bonne connaissance, et le désir qu'elle a de montrer son importance fait quelquefois de sa maison une réunion bien extraordinaire. Elle force à dîner côte à côte des gens qui se dévoreraient partout ailleurs; et, sans jamais chercher à les réconcilier, elle a l'art de les faire vivre ensemble.

ZZ

“Voyez-vous dans la loge à droite ces deux femmes si belles, si somptueusement parées, dont la cour est si nombreuse? elles étaient mariées à de riches bourgeois très estimés; mais elles viennent de divorcer pour se livrer entièrement au plaisir. L'une a deux enfants, l'autre venait d'accoucher. Nées sans fortune, leur beauté leur avait procuré de bons établissements. On ignore de quoi elles vivent maintenant; car leur dot, remboursée, ne suffirait pas à un jour de leur dépense, et, pourtant, elles ont une excellente maison, équipages, etc.; elles sont très bonne compagnie dans leur genre.”

“Eh, quoi! pensai-je en soupirant, voilà donc les femmes qui fixent les regards, et auxquelles on va m'assimiler!”

“Il allait continuer; mais, en avançant la tête pour mieux me désigner quelqu'un, il fut aperçu par une femme placée dans la loge près de celle où j'étais; elle l'appela, et il me quitta aussitôt.

“Avec qui êtes-vous donc là, Alphonse?” lui dit-elle assez haut pour que je pusse l'entendre, sans même prêter l'oreille.

“Avec une nouvelle débarquée, lui répondit-il sur le même ton, dont le mari a fait aussi ses affaires dans la révolution: ces gens-là sortent de dessous terre. Elle est assez jolie et ne manque pas d'esprit. Elle avait rapporté de son village une toilette et des préjugés gothiques; elle a déjà quitté l'une, et, malgré sa prudence, je gagerais qu'elle ne sera guère plus long-temps à se défaire des autres. Je vous conterai son histoire, c'est à mourir de rire.”

“Je suffoquais de honte et de dépit, et j'étais plus humiliée d'une élégance qui m'exposait à de pareilles remarques, que je ne l'avais été de la simplicité qui m'avait livrée aux railleries. Alors je n'avais rien à me reprocher.

“Comment, jolie! dit cette femme en s'avançant pour m'examiner (je n'osais tourner les yeux sur elle); elle me paraît belle et l'air assez décent. Est-elle seule ici?”

“Non, vraiment, elle est en nombreuse société. Tenez, regardez cette grosse commère qui cherche à se faire voir et qui devrait se cacher (c'était la bacchante); elles sont venues ensemble. J'oserais jurer qu'elles ne s'aimeront jamais; l'une est trop jolie, et l'autre trop laide.”

“Vous ne savez pas le nom de cette grosse femme? Je ne connais qu'elle; j'ai l'honneur d'être admis à lui faire ma cour. — Je vous en fais mon compliment.”

“Que voulez-vous! il n'y a plus que ces gens là qui aient une maison; il faut bien se décider à les voir ou à périr d'ennui. Elle se nomme Dutillo; elle a été long-temps couturière, et son mari coiffeur. Le cher homme a tant travaillé les assignats, les marchandises, les maisons et les terres, qu'après avoir acheté et revendu la moitié de la France, il en a gardé une partie pour lui. C'est un adroit coquin.”

“Et cette jeune femme qui est auprès d'elle, vous la connaissez sans doute aussi?”

“Qui ne connaît pas madame Darson? Inconstante en amour, perfide en amitié, fautive avec l'apparence de la plus grande franchise, menant son mari comme un sot, elle se moque de toutes les femmes qui sont laides, et perd de réputation celles dont la beauté lui porte ombrage. Elle a de l'esprit comme un petit diable.”

“Quel nouveau sujet de réflexions pour moi!”

“Un homme singulièrement vêtu parut sur le théâtre; tandis qu'il s'avançait, une main dans sa poche et tenant sa cravate de l'autre, chacun courut reprendre sa place. Le silence qui régna subitement me fit croire qu'il avait un talent prodigieux, ou qu'il

était du bon ton de l'écouter. Pendant la ritournelle de l'air qu'il allait chanter, j'entendis la femme placée dans la loge à côté de la mienne dire à quelqu'un que je ne pus voir :

« Ce jeune Alphonse est entièrement perdu. Qui croirait qu'un enfant d'une famille aussi respectable, et qui a éprouvé tant de malheurs, pût se livrer à la plus mauvaise société, afin de satisfaire son goût pour les plaisirs ? Regardez cette vieille femme près de laquelle il s'assied et qui a l'air de lui faire des reproches ; c'est une ancienne femme de chambre de sa mère, dont le mari a eu des entreprises pour les hôpitaux, pour les armées ; et les diamans de sa moitié viennent de ce qui se trouve de moins sur les chemises des soldats, ou sur les drogues nécessaires pour soulager les malheureux. Cette vieille femme a la fureur d'inspirer des passions qui lui coûtent fort cher. Elle se ruine aujourd'hui pour le fils de celle qu'elle servait autrefois. »

« Je vous laisse à penser, Madame, ajouta Suzette, combien je rougissais de la société dans laquelle je me trouvais, et combien j'étais étonnée de cet essai sur les mœurs de mon siècle. L'envie de paraître, que l'humiliation de mon début dans le monde m'avait inspirée, s'évanouit devant les dangers qui m'entouraient. J'aurais voulu pouvoir me cacher à tous les yeux, et, en sortant du concert, tous les yeux étaient fixés sur moi. J'étais anéantie. Quand je fus rentrée, une sombre tristesse s'empara de mon cœur ; j'essayai de faire entendre à M. Chenu les raisons qui me faisaient désirer de vivre d'une manière plus simple ; il ne me comprit seulement pas. Il ne s'occupait que de l'embellissement de sa maison, et m'assurait que, lorsque j'y serais établie, il me ferait voir tant de monde, que l'ennui m'abandonnerait.

« Je suis donc condamnée à un luxe qu'on envie, et qui fait mon supplice ; je suis condamnée à visiter, recevoir, accueillir une société qui ne me convient nullement. Plus je suis triste, plus M. Chenu fait de dépenses, persuadé que la richesse est ce qu'il y a de mieux au monde, et que l'éclat équivaut au bonheur.

« A la tête d'une maison dans laquelle il m'est impossible de mettre de l'ordre, volée impitoyablement par mes domestiques, tourmentée par mon époux qui, dans une circonstance, jette l'argent par les fenêtres, et, dans une autre où sa vanité n'est pas intéressée, revient à ce premier amour du gain qui n'abandonne presque jamais ceux qui ont commencé comme lui, j'éprouve, par un effet entièrement opposé, le même chagrin que vous. C'est dans cette position que mon ancien goût pour l'étude s'est présenté à moi comme une consolation nécessaire ; j'ai désiré trouver une infortunée qui pût me servir de guide, devenir mon amie, contribuer à ma tranquillité et m'offrir l'occasion de sécher ses larmes. Le hasard, ou plutôt le ciel, m'a envoyé ma bienfaitrice, et maintenant je sens le prix des richesses. Oui, Madame, vous m'apprendrez à en jouir ; vous m'enseignerez à me conduire dans une situation si nouvelle pour moi ; votre exemple sera la meilleure et la plus profitable de vos leçons. Si M. Chenu pouvait oublier que je vous dois tout ce que je possède, il sentirait encore que, du côté de la dépense, il sera trop dédomagé par l'ordre que vous m'instruirez à mettre dans une maison vraiment au-dessus de mes forces. »

C'est ainsi que Mme Depréval m'ouvrit son âme ; je la plaignis et l'estimai d'avantage. Je l'exhortais souvent moi-même à ne pas désobliger son mari, dont le plus grand honneur était de la mener avec lui, et de l'engager dans toutes les parties sans attendre son aveu. Elle lui déguisait jusqu'à sa complaisance, et ne se faisait prier que lorsqu'elle voulait arracher de lui quelques services qu'il n'eut pas rendus sans cela. Une place pour le mari d'Augustine paraissait difficile à obtenir ; Mme Depréval consentit à paraître dans une fête dont le motif lui déplaisait, et le lendemain le mari d'Augustine fut placé, ce qui m'obligea beaucoup, car j'étais hors d'état de récompenser les services que ces braves gens m'avaient rendus.

Je jouissais donc enfin de quelque tranquillité, seul bonheur possible dans ma position. Éloignée de mon fils, je ne pouvais en parler qu'avec Suzette, et trop de raison me forçaient à éviter d'en faire le sujet de nos conversations. Combien de fois, sans nous rien dire, nous eûmes la certitude que le même objet nous occupait également ! Nous avions tellement pris l'habitude de nous taire et de nous entendre, que lorsque Suzette me voyait pleurer, elle me disait aussitôt : « Vous le reverrez, Madame ; je suis sûre que vous le reverrez. » Quand je la voyais triste, je ne pouvais lui offrir la même consolation.

Cette femme intéressante me devint bientôt si chère, que j'eusse préféré sans balancer ma misère, Suzette et mon fils, à l'opulence sans elle ou sans lui ; mon cœur ne faisait plus aucune différence entre eux. Quelle âme noble ! qu'elle résignation à son sort ! avec qu'elle amabilité elle se prêtait aux désirs de son époux, dont tous les goûts étaient en contradiction avec les siens ! Plus son esprit se développait, plus elle reprenait cet amour de la simplicité qui n'appartient qu'aux grands caractères dans les hommes, à la délicatesse des sentimens dans les femmes. Forcée souvent de recevoir du monde ou de courir les fêtes, avec quel plaisir elle revenait partager sa solitude ! Dîner tête à tête avec moi était pour elle une jouissance préférable à tout. Elle avait voulu que je fusse toujours servie dans mon appartement, et c'était là qu'elle aimait à se trouver, c'était là que nous faisons nos lectures, et qu'elle recevait les leçons de divers talens qui lui devinrent bientôt familiers. Instruire Suzette n'était vraiment que développer en elle le germe de toutes les vertus que la nature lui avait données.

Je passai un an sans aucun événement remarquable, espérant toujours de recevoir des nouvelles de mon Adolphe. Hélas ! c'était tout ce qu'il m'était permis d'espérer, s'il vivait encore. Une nuit Suzette entra chez moi ; elle revenait d'un bal. A son retour, le portier lui avait remis le billet suivant, qu'elle accourut aussitôt me communiquer, bien sûre que je ne lui en voudrais pas d'avoir troublé mon sommeil.

« Madame, j'arrive d'Angleterre, où je n'ai rien négligé pour m'informer du sort de M. de Senneterre. Quoiqu'il demeure à Londres, je n'ai pas eu l'honneur de le voir. Il était absent ; mais j'ai su qu'il se portait bien. Si vous voulez me recevoir demain dans la matinée, je me ferai un véritable plaisir de vous donner des renseignemens plus détaillés. »

La joie de Suzette tenait du délire ; la mienne surpassait les forces de mon âme. « Il vit, répétait-elle à chaque instant. — Est-il heureux, du moins ? » m'écriai-je. Cette réflexion nous attendrit également toutes deux, et nous passâmes une grande partie de la nuit à tenter vainement de savoir ce qu'on nous apprendrait le lendemain, et à hâter, par nos vœux, l'heure de la visite qui nous était promise.

« Quelle est la personne qui vous écrit ce billet ? demandai-je à Suzette. Vous ne m'aviez point parlé de cela. »

« Je craignais, Madame, de vous faire partager mon inquiétude. Je savais que votre fils n'était plus à Philadelphie. M. Chenu, de concert avec moi, avait fait prendre des renseignemens, et nous étions convenus de les taire, puisqu'ils n'offraient rien de satisfaisant. Il y a un mois environ que je me trouvai dans une

maison où quelqu'un parlait d'un voyage qu'il était obligé de faire à Londres. Sachant que tous les Français y sont enrégistrés, je le priai si instamment de s'informer de M. de Senneterre, de lui parler s'il venait à le rencontrer, qu'il me promit de remplir exactement ma commission. Il me demanda de quelle part il faudrait qu'il lui fit des questions: "Est-ce de la vôtre, Madame?" ajouta-t-il. — Cette demande me fit rougir involontairement. "Non, Monsieur, lui répondis-je, vous lui parlerez au nom de la plus tendre des mères." Il m'objecta qu'il serait peut-être plus sûr de le charger d'une lettre; mais je lui fis sentir combien il serait cruel pour cette mère infortunée de se livrer à un nouvel espoir dont rien ne garantissait la réussite; je lui peignis votre amour pour ce fils unique avec tant de chaleur, qu'il jura de ne rien épargner pour vous satisfaire. "Il viendra, demain, Madame, ajouta-t-elle; le recevrez-vous en vous faisant connaître? — Le recevrai-je seule? — Nous le recevons toutes deux, mon amie, et si vous voulez donner des ordres pour qu'on le fasse monter chez moi, nous y serons plus en liberté."

Elle m'embrassa en m'exhortant à réparer le sommeil perdu; je lui adressai le même souhait; mais, en nous revoyant le matin, nous ne nous demandâmes ni l'une ni l'autre comment nous avions passé la nuit.

Le voyageur qui avait fait annoncer sa visite fut exact. Après les compliments d'usage, il me dit:

"Je suis fâché, Madame, que mes affaires ne m'aient pas permis d'attendre le retour de M. de Senneterre; j'aurais eu trop de satisfaction si j'eusse rapporté à sa mère les consolations dont elle a besoin. J'ai diné chez M. Birton, négociant à Londres; c'est près de lui que votre fils demeure. L'éloge que j'en ai entendu faire est au-dessus des expressions que je pourrais employer. Consolez-vous, Madame, il a trouvé des amis dans son malheur."

"Saura-t-il du moins, Monsieur, que c'est sa mère infortunée qui a décidé votre démarche?"

"Quand je vous ai nommée, Madame, il m'a été facile de voir que vous n'étiez pas inconnue à la famille de M. Birton. Excellente mère, m'a dit cet homme, excellent fils; rien n'adoucirait son chagrin d'en être séparé. Il en parle sans cesse, et ne peut se pardonner de l'avoir quittée. En vérité, ajouta M. Birton, je ne puis concevoir les motifs qui l'y ont décidé; car ce jeune homme est trop sage pour ne pas connaître l'étendue de ses devoirs, et c'en était un pour lui de ne pas abandonner sa mère."

En ce moment je regardai Suzette; elle était pâle et tremblante comme si le reproche de M. Birton se fût directement adressé à elle; je lui pris la main avec amitié, et je m'empressai de répondre que l'âge de mon fils était la première excuse; que les découvertes que j'avais été à portée de faire depuis son départ m'avaient fait regretter d'y avoir contribué moi-même. Je n'avais pas abandonné la main de Suzette; elle serra la mienne avec l'expression de la plus vive reconnaissance.

"Que je m'en veux aujourd'hui de ma prudence? dit-elle. Si je n'avais craints votre sensibilité, Madame, monsieur se serait volontiers chargé d'une lettre, et votre fils n'aurait pas été privé du plus grand des bonheurs."

"N'ayant pas l'honneur de connaître Madame de Senneterre, répondit le voyageur, j'ai laissé chez M. Birton l'adresse de Madame Depréval, en assurant que les lettres que votre fils enverrait vous seraient exactement remises; de son côté, M. Birton m'a donné l'adresse de son correspondant à Hambourg; la voici, Madame, ainsi tout sera bientôt réparé. Je dois ajouter cependant que cet honnête négociant a paru étonné que vous

n'avez pas reçu des nouvelles de M. de Senneterre; il assure qu'il n'a négligé aucune occasion possible de vous écrire."

"Et qui aurait pu me découvrir? m'écriai-je; les malheureux sont si vite oubliés! Pauvre Adolphe! qu'auras-tu pensé de mon silence? Mais, Monsieur, est-ce là tout ce que vous savez de mon fils? Votre billet nous a donné l'espérance qu'il se porte bien."

"On me l'a dit à moi-même, Madame, en ajoutant qu'une tristesse profonde nuisait seule à sa santé; il a des accès de mélancolie dont rien ne peut le distraire. Un Français que j'ai rencontré à Londres, et qui connaît M. de Senneterre, le soupçonne de regretter en ce pays une autre personne que sa mère. J'ignore ce qu'il y a de vrai dans cette assertion; je la révoquerais d'autant plus volontiers en doute, que le négociant auquel j'étais adressé m'a affirmé qu'une des filles de M. Birton, très belle, j'ai eu l'honneur de la voir, avait conçu de l'inclination pour votre fils, et que M. Birton lui-même; qui passe pour être fort riche, verrait ce mariage avec plaisir."

La figure de Suzette se couvrit des couleurs les plus vives; il était trop facile de voir que cette nouvelle imprévue la jetait dans un trouble qu'elle voulait en vain se dissimuler à elle-même; aussi se pressa-t-elle d'ajouter que ce mariage comblerait de joie les amis de M. de Senneterre, s'il lui procurait un bonheur... Il lui fut impossible d'achever.

"Il n'y a peut-être rien de réel dans tout cela, reprit le voyageur; mais j'ai cru devoir vous dire ce que j'ai appris. En effet, si votre fils, Madame, aimait avant de sortir de France, et que cet amour augmentât encore aujourd'hui la tristesse qu'il éprouve loin de sa mère et de sa patrie, il est difficile de croire qu'il pense à se marier. L'espoir n'abandonne jamais les hommes, surtout quand leur cœur est vivement affecté."

"De l'espoir! s'écria Suzette, il est des positions dans lesquelles on en conçoit plus. J'ignore si c'est la sienne, dit elle effrayée de son exclamation; mais il serait à souhaiter qu'il épousât M^{lle} Birton. Vous dites qu'elle est très belle, Monsieur?"

"Sans vouloir lui faire un compliment, on pourrait affirmer qu'elle vous ressemble beaucoup." Suzette étouffa un soupir. "Cependant, ajouta-t-il, elle n'a pas cette teinte de sensibilité répandue sur tous vos traits, et la sévérité de sa figure nuit beaucoup à son agrément. Elle n'est que belle."

Suzette se leva, je l'imitai; je souffrais de sa position. Nous fîmes les remerciemens les plus vifs à la personne qui avait si obligeamment secondé les intentions de M^{me} Depréval, et nous nous retirâmes chacune dans notre appartement.

Plus les hommes multiplient leurs affections, plus ils augmentent leurs plaisirs et leurs chagrins. J'aurais dû être heureuse de savoir mon fils estimé, chéri dans une maison devenue son asile; j'aurais dû jouir d'avance de l'espoir de recevoir une lettre de lui, et de pouvoir lui envoyer bientôt les bénédictions de sa mère; mais ma joie même devenait pénible par les efforts que j'étais réduite à faire pour la concentrer. Chaque jour me dévoilait le cœur de M^{me} Depréval; j'y lisais un amour malheureux que je ne pouvais autoriser, et que sa vertu la forçait de me cacher. Il y aurait eu de la barbarie de ma part à la ramener sans cesse sur un objet pénible si elle le redoutait, et de l'imprudencé à l'entretenir si elle le désirait. Elle était plus triste qu'à l'ordinaire, et, craignant d'en approfondir la cause, je n'osais plus lui parler; elle me fuyait également, et nous étions toutes deux réellement à plaindre. Cet état ne pouvait durer; mais je ne savais pas comment en sortir. Occupée de mes réflexions, je versais un matin

des larmes sur ma cruelle destinée, quand Suzette entra chez moi. Tout en elle annonçait qu'un grand dessein occupait son esprit; elle avait dans tous ses gestes, dans l'expression de sa physionomie, quelque chose de triste et de sublime tout à la fois. Elle se plaça vis-à-vis de moi, puis me prenant les mains et fixant ses yeux sur les miens, elle me dit :

“ Pensez-vous à écrire à votre fils ? — Je ne pense qu'à lui, Suzette. — Lui écrire suffit donc à votre cœur ? — Que pourrais-je espérer d'avantage ? — Ah ! Madame, que n'espère-t-on pas quand on est libre ? et vous avez le bonheur de l'être. — Que voulez-vous dire, mon amie ? — Qu'il faut partir, Madame. — Partir ! — Oui, partir, ajouta-t-elle avec un courage qui trahissait à peine son émotion. Tout est prévu, tout est prêt ; tout, excepté votre aveu. Votre fils souffre loin de sa mère : votre tristesse trahit malgré vous les tourmens de votre âme. Je vous ai obtenu un passeport ; le mari d'Augustine vous accompagnera ; vous le renverrez quand vous croirez n'en avoir plus besoin ; vous le garderez, si des événemens que je ne peux prévoir vous engagent à revenir. Ses ordres, et il les remplira, sont de ne consulter que votre volonté et d'y céder en tout. Que rien de ce qui pourrait enchaîner vos pas ne vous occupe ; je le répète tout est prévu. O ma bienfaitrice ! je n'ose m'expliquer d'avantage ; mais la fortune de Suzette n'est que le produit de sa dot ; elle vous appartient tout entière.”

Revoir mon Adolphe, le presser contre mon sein, Dieu puissant ! m'avez-vous réservé tant de bonheur ? Telle fut ma première pensée ; mais la réflexion vint bientôt la dissiper. “ Cruelle amie, disais-je à M^{me} Depréval, deviez-vous tenter le cœur d'une mère ? Moi, vous abandonner ! le pourrais-je sans ingratitude ? n'êtes-vous pas aussi ma fille ? Réunir mon fils et Suzette n'est pas en mon pouvoir, et cependant j'éprouve violemment qu'il me serait impossible de vivre avec l'un sans regretter l'autre. Je souffre à Paris, je souffrirais à Londres. Ne me parlez plus de ce voyage, vous me feriez mourir de l'excès de ma joie ou de l'excès de mon désespoir. Mon fils, Suzette, douleur et consolation de ma vie ! O mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je en tombant à genoux, ayez pitié de moi.”

Je restais dans cette attitude, les mains fortement appuyées sur mon front, craignant de ne pas résister à la force des émotions qui semblaient vouloir dissoudre tout mon être. M^{me} Depréval se promenait à grands pas dans la chambre, s'adressant différentes phrases aux sons inarticulés frappaient mes oreilles ; je ne distinguais clairement que le mot *courage* plusieurs fois répété, et de longs soupirs qui me brisaient le cœur. Enfin, elle s'approcha, et me prenant dans ses bras pour me placer sur mon siège, elle se tint long-temps debout devant moi, dans un état d'immobilité absolue.

“ Je comptais sur le courage de M^{me} de Senneterre, dit-elle sans m'adresser la parole ; elle est plus faible que Suzette. Il fut une époque dans ma vie où l'on exigea le sacrifice de toutes mes affections ; l'honneur et la mère de celui que j'aimais tracèrent mon devoir ; mon âme fut déchirée et mon devoir accompli. Était-ce pour rejoindre un fils, un être cher à mon cœur, qu'il fallait renoncer à ceux près de qui mon enfance s'était doucement écoulée ? O mon Dieu ! vous seul connaissiez ce qui se passait alors en moi. Vous pleurez Madame ! comparez votre situation à la mienne. Tout est bonheur pour vous, tout est malheur pour moi. Affligée dans le passé, accablée du présent, je n'ai pas même de ressources dans l'avenir.”

“ Quelle moment, Suzette, prenez-vous pour me reprocher

ma conduite trop sévère envers vous ?”

“ Des reproches ! moi ! Ah ! Madame, vous ne le croyez pas. Vous n'avez fait que ce que vous deviez faire, et ma vie entière vous prouvera que Suzette est loin d'accuser sa bienfaitrice. Mais, quand je vous vois balancer...”

“ Reproche-moi donc aussi mon amitié pour toi, cruelle enfant, m'écriai-je ; reproche-moi de ne pouvant vaincre ma reconnaissance, et de céder à ce charme irrésistible qui, dans mon cœur, t'a confondue avec mon fils. Toi seule m'as soulagée dans l'infortune la plus amère ; sans toi, je cesserais peut-être d'exister, et, quand je te sais malheureuse, sans autres consolations que les caresses et les conseils d'une mère, car je suis la tienne, tu veux que je t'abandonne ! Ah ! Suzette ! dans la triste situation que tu viens de me rappeler si cruellement, le devoir était d'un côté, la honte ou le bonheur de l'autre ; dans ma position, le devoir, la félicité et le désespoir sont tellement partagés, que mon cœur se déchire sans pouvoir se décider. Pourquoi m'as-tu parlé de ce voyage ?”

“ Parce que vous n'en auriez jamais parlé, Madame, et que la gloire de vous rendre à votre fils adoucissait la douleur d'être séparée de ma bienfaitrice. Si j'osais approfondir mes pensées les plus secrètes, peut-être trouverais-je la récompense de ma conduite dans la certitude qu'il saura que c'est moi qui lui ai rendu sa mère. N'est-ce pas moi qui l'en ai privée ? ajouta-t-elle en se jetant dans mes bras. Mais vous n'en voulez pas à Suzette ; vous avez dit qu'elle était la fille de votre cœur. Suzette l'infortunée Suzette, la fille de Madame de Senneterre ! et je pourrais me plaindre de ma destinée. Ah ! je ne l'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui : ce n'est pas la fortune, c'est l'amitié, la vertu, qui rapprochent les distances.”

Je la tenais pressée contre mon sein, et nos larmes se confondaient quand M. Depréval entra.

“ Je vous demande pardon, me dit-il en me regardant d'un air étonné ; mais je cherchais ma femme pour lui apprendre qu'elle ne pourra se dispenser du bal auquel elle est engagée pour demain. Quoique cela me contrariât beaucoup, j'avais consenti à ce qu'elle n'y allât pas, ce qui était très désagréable ; mais elle est si triste depuis quelques jours, que je suis fort aise de trouver cette occasion de la forcer à s'amuser. N'est-il pas vrai, Madame ? il faut que les jeunes femmes se dissipent. Je ne la conçois pas ajouta-t-il en voyant que Suzette annonçait par un mouvement de tête que le bal ne lui convenait pas ; qu'est-ce qui lui manque ? Si elle veut faire remonter ses diamans, je ne m'y oppose pas ; en veut-elle de nouveaux ? qu'elle en achète. Je sens bien que ma femme ne doit être éclipsée par personne ; aussi, ma foi, je remarque que c'est toujours elle que l'on admire, et ça me fait de l'honneur. Quand on a de l'argent, ne faut-il pas s'en parer ? Il y a tant de gens qui n'en ont pas, qu'on est trop heureux de faire voir qu'on ne leur ressemble point ! Mais je vous dérange : vous pleuriez là toutes les deux de si bon cœur... C'est drôle cela, je n'ai jamais pleuré de ma vie. Quand j'étais petit cependant, et que par le grand froid j'allais ;... mais il y a si long-temps ! Ah ! je devine ce qui vous afflige : c'est le grand voyage, n'est-il pas vrai ? Avouez que Madame Depréval a eu là une excellente idée, Je n'y aurais jamais pensé, moi, quoique avec certaines précautions ce soit la chose du monde la plus facile. Mais ma femme pense pour nous deux ; elle a une si bonne tête !”

“ Et un cœur encore meilleur, Monsieur, lui dis-je. Vous avez raison d'être fier d'une paraille épouse ; les diamans sont sa moindre parure.”

“Ça n’y gâte rien, Madame, ça n’y gâte rien, quoique je convienne avec vous qu’elle est toujours belle. Eh bien ! qu’est-ce que vous dites du voyage ? Êtes-vous bien contente ?”

Suzette ne me laissa pas répondre. “Mon ami, dit-elle à son mari, crois-tu que Madame de Senneterre est assez bonne pour que le plaisir de revoir son fils balance dans son cœur le regret de nous quitter ? J’étais si sensible aux témoignages de son amitié, que, lorsque tu es entré, je ne trouvais que des larmes pour lui prouver notre reconnaissance.”

“C’est bien fait à elle de nous aimer, car nous l’aimons bien aussi ; je ne le lui dis pas, moi, parce que je sais que tu lui expliques cela mieux que moi. Mais tu conviendras que je n’ai jamais mis aucun obstacle à ce que tu as désiré pour elle : au contraires n’est-ce pas ?”

Suzette ne répondit à son mari qu’en l’embrassant de tout son cœur.

— Eh bien ! dit-il en passant la main sur ses yeux, je crois que tu vas me faire pleurer aussi. Oh ! que les femmes sont donc... pas toutes cependant ; mais cette bonne M^{me} de Senneterre qui t’a fait apprendre à écrire, qui a mis tant d’ordre dans notre maison depuis qu’elle y est, qu’en dépensant moitié moins, nous avons l’air de gens plus comme il faut. Et puis, je me rappellerai toujours la dot. Vous souvenez-vous de ça, Madame ? me dit-il en riant. Combien vous faudrait-il ? Monsieur Chenu (car je ne m’appelais que Chenu) ? Madame, ... j’étais si embarrassé ! et pourtant vous n’étiez pas fière. — Je veux absolument que vous me le disiez. — Dam, Madame, six cents livres (c’était beaucoup dans ce temps-là). — Rendez-la heureuse, Monsieur Chenu, et comptez, dès ce moment, sur une dot de douze cents livres. Je m’en rapporte à vous, Madame, n’est-elle pas bien heureuse ? N’est-ce pas, ma petite Suzette (entre nous, je peux t’appeler Suzette), n’est-ce pas que tu es bien heureuse ?”

“Oui, mon ami,” lui dit-elle en s’efforçant de sourire.

“Ainsi, voilà qui est convenu, Madame de Senneterre partira dans quatre jours, et toi, tu viendras au bal demain ; car je veux absolument que tu t’amuses. Vas-tu encore me refuser ?”

“C’est selon, lui répondit cette femme intéressante, de l’air de la plus franche gaieté. Si tu veux que j’aïlle au bal demain, il faut me promettre que nous conduirons M^{me} de Senneterre jusqu’à Anvers. Je dis nous, parce que j’exige que tu nous accompagnes. Cela nous empêchera toutes deux, ajouta-t-elle en me regardant, de nous livrer à une douleur vraiment audessus de nos forces.”

“Et tu viendras au bal ? — Oui, mon ami. — Dans une superbe toilette ? — Oui, mon ami. — Tu achèteras des diamans nouveaux ? — Oui, mon ami. — Eh bien ! c’est arrangé, dit-il en se frottant les mains. Aussi bien, divers employés de notre compagnie sont en retard sur bien des choses, et je profiterai de l’occasion pour visiter tout cela. Par ce moyen, la société paiera en grande partie les frais de mon voyage.” Il nous quitta, l’homme le plus content du monde.

Vous l’emportez, Suzette, lui dis-je aussitôt que nous fûmes seules. — Nous parlerons de cela dans un moment plus tranquille, me répondit-elle. Ne faut-il pas que je pense à ma toilette de bal ? Et elle se retira dans son appartement.

Abandonné à moi-même, j’essayai en vain de concentrer toutes mes idées sur le fils chéri que j’allais revoir ; je ne pensais qu’à Suzette, dont la conduite excitait si vivement ma reconnaissance et mon admiration. Je me répétais sans cesse combien ses sentimens la mettaient au-dessus des titres et de la fortune, et regrettais amèrement de l’avoir sacrifiée. Je sentais trop

que, n’eût-elle pas conservé pour mon fils un tendre souvenir, son bonheur n’aurait pas été mieux assuré avec M. Depréval. Plus il s’efforçait de faire oublier M. Chenu, plus il le rappelait aux autres et à lui-même ; sa femme au contraire, ne semblait ne vouloir être toujours Suzette que pour s’élever plus aisément au-dessus d’elle-même. Je me persuadai qu’elle cherchait à rompre avec tout ce qui la contraignait à s’occuper sans cesse de son premier amour, et la manière noble et courageuse dont elle accomplissait ce devoir m’imposait l’obligation de lui cacher mes regrets de la quitter, ma joie d’aller embrasser mon fils.

Ne voulant pas me priver du plaisir de la voir aussi souvent que cela me serait possible, pendant le peu de jours que nous devions passer ensemble, évitant, avec une prudence dont elle me donnait l’exemple, les occasions de nous trouver tête à tête, contre mon habitude, j’étais plus volontiers dans son appartement que dans le mien. J’assistai à cette toilette promise à son époux pour prix de sa complaisance. Quelle richesse dans ses ajustemens, mais surtout quelle noble élégance dans la manière de les placer ! La coquetterie la plus exercée est bornée dans ses ressources ; le goût, chez une femme jeune et sensible, n’a véritablement pas de bornes. M^{me} Depréval était ravissante, et toute autre que moi aurait pu croire qu’elle jouissait d’un plaisir si naturel à son âge et surtout à son sexe. Quand ses femmes furent sorties, elle me tendit la main.

“Vous me regardez de l’œil d’une mère, me dit-elle ; mais si l’envie que je vais inspirer pouvait lire dans le fond de mon cœur, elle obtiendrait un bien grand triomphe. Quel pénible effort ! le sourire sur les lèvres et la mort dans le cœur. Voilà cependant presque toujours le partage de cette opulence qui fait des ennemis de ceux qu’elle humilie, sans contribuer à la félicité de ceux qui l’étalent. Ah ! si jamais je peux suivre mes goûts, c’est dans une douce médiocrité que je chercherai, non le bonheur, j’y ai renoncé, mais la tranquillité et la jouissance de moi-même. Combien d’infortunés qui n’ont pas mérité leur sort vivraient du prix d’un luxe qui m’assomme !” M. Chenu entra accompagné de deux jeunes gens, et rompit à propos notre entretien.

L’instant du départ arriva. Augustine me fit les plus tendres adieux, et trouva, dans la certitude de rester auprès de M^{me} Depréval, un adoucissement au chagrin que son amitié lui faisait éprouver en se séparant de moi ; le même motif me rendait aussi cette séparation moins pénible. Le mari de cette excellente créature courait devant notre voiture. M. Depréval soutenait seul la conversation ; sa femme et moi, nous ne pouvions que nous regarder, cacher nos larmes et faire des vœux pour que les évènements nous permissent un jour de nous réunir. Enfin, je m’embarquai avec le mari d’Augustine.

Je ne tenterai pas de rappeler ce que je souffris alors ; il est des situations au-dessus des expressions connues. Heureux ceux qui n’ont pas éprouvé les terribles sensations qui déchirent le cœur lorsqu’un vaisseau, poussé par les vents, nous éloigne impérieusement de nos amis au moment où nos caresses vont encore se confondre avec les leurs ! On croit les presser pour la dernière fois contre son sein, et l’on n’embrasse que le vide, image effrayante de l’avenir qui s’ouvre devant nous. Pauvre Suzette ! toi seule m’occupais alors ; mais il était écrit que, de près ou de loin, tu déciderais de toutes les impressions de mon âme. A peine fus-je placé dans le vaisseau, que le mari d’Augustine me remit un paquet cacheté ; M^{me} Depréval lui avait ordonné de ne me le rendre qu’au moment où les éléments nous auraient séparées, et je vis une boîte dont la richesse aurait fixé mon attention, si

elle n'eût été absorbée par le portrait de cette amie chérie, non telle que je venais de la quitter, mais sous ses habits villageois, symbole de la pureté qu'elle avait conservée dans l'opulence. Je l'ouvris, et je m'aperçus que ce présent n'était qu'une nouvelle invention de sa reconnaissance; en effet, la boîte contenait plusieurs billets de banque, et ce peu de mots écrits de sa main : LA DOT ET LE CŒUR DE SUZETTE.

J'arrivai à Londres sans le moindre accident, et je revis enfin cet Adolphe tant désiré. En le serrant dans mes bras, j'oubliais tous mes malheurs. Combien je le trouvai changé ! Quelle teinte de tristesse les événemens avaient empreinte sur ce visage autrefois l'image vivante de la gaieté et de la douceur ! mais aussi combien ce caractère, si heureusement disposé par la nature et l'éducation, avait acquis de raison et d'énergie ! S'il est vrai que les Français soient le peuple le plus léger que l'on connaisse, il n'est pas moins vrai qu'il est le seul aussi que l'infortune ne puisse atteindre sans déployer en lui des qualités qui forcent l'admiration même de ses ennemis. A vingt-six ans mon fils était un homme dont tous les gouvernemens se seraient honorés, et que toute autre qu'une mère n'eût pu aimer sans être fière de son amour. Aux marques d'amitié que je reçus de la famille de M. Birton, il me fut aisé de m'apercevoir combien mon fils en était chéri.

Quand je fus retirée dans mon appartement, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur le danger d'entretenir Adolphe de cette Suzette qui, dans les premiers élans de sa vie, avait à jamais décidé de son sort ; mais je sentais qu'il me serait impossible de lui parler de moi sans lui parler de mon amie, je sentais plus vivement encore le besoin de lui exprimer ma reconnaissance. L'image de Suzette était gravée dans mon cœur, son nom était à chaque instant sur mes lèvres. Me taire devenait un effort dont je me sentais incapable ; j'aurais cru être ingrate en cachant le nom de ma bienfaitrice. Je m'accusais dans ma conduite passée en la nommant ; mais la vérité était le seul parti compatible avec la justice et mes sentimens : ce fut aussi celui que j'adoptai.

Ainsi que je l'avais prévu, mon fils vint à mon réveil ; il était pressé du désir si naturel de connaître ce qui avait rapport à sa mère. Je ne lui cachai rien de mes malheurs, mais je ne lui parlai de ma bienfaitrice que sous le nom de M^{me}. Depréval. Avec quelle sensibilité il appelait les bénédictions du ciel sur cette femme qui l'avait remplacé près de moi, tandis qu'il gémissait au loin sur les suites d'une passion si malheureuse ! “ Ah ! ma mère ! si je peux jamais voir M^{me}. Depréval, c'est à genoux que je la remercierai d'avoir adouci les malheurs dans lesquels votre fils vous a entraînée. Tant de bonté, tant de grandeur d'âme, unies, dites-vous, à la beauté la plus parfaite ; si cette femme n'est pas heureuse, pour qui donc la divinité a-t-elle réservé le bonheur ?—On aime, lui répondis-je, à fixer ses idées sur ceux que l'on n'a jamais vus, et dont on entend souvent parler ; comme il me serait cruel de ne pouvoir vous entretenir de mon amie, considérez son portrait, mon fils, et dites-moi franchement si ma conversation ne troublera pas votre tranquillité.” Je lui présentai ma boîte.

Il examina le portrait de Suzette, et me regardant ensuite avec des yeux qui me firent trembler de l'épreuve que je venais de tenter, il s'écria : “ Malheureux, son image te suivra donc partout ! Ah ! Madame, deviez-vous déchirer le cœur de votre fils ? ajouta-t-il après un long silence pendant lequel il n'avait cessé de considérer le portrait. Voilà bien tous les traits de l'infortunée qui m'a séparé de ma mère ; mais qu'ont-ils de commun avec celle qui me l'a rendue ?—M^{me}. Depréval, lui dis-je, ma bienfaitrice, celle qui vous a éloigné de moi, celle qui m'a rapprochée de

vous, cette femme enfin qui m'a fait connaître ce qu'il y a de plus cruel et de plus doux dans la vie, c'est... Suzette. Répondez-moi, mon fils, me sera-t-il défendu d'en parler ?”

“ Je vous entends, ma mère, et j'ose vous jurer que jamais mon amour n'imposera à votre reconnaissance. Bonne Suzette ! excellente Suzette ! mon cœur t'avait devinée, et ta conduite a justifié jusqu'aux écarts de la mienne. Nous en parlerons souvent, toujours ; la joie ne peut faire de mal à votre fils. Suzette, bienfaitrice de ma mère, n'est plus une femme pour moi ; c'est une divinité dont je peux entendre prononcer le nom sans danger, mais non sans plaisir. Il est un terme où l'amour se suffit à lui-même, et je crois l'avoir atteint. Bonne Suzette tu n'es pas si heureuse que moi, ajouta-t-il en soupirant, tu n'es plus libre.”

Depuis ce moment, Adolphe ne me parla plus de son amour ; mais chaque jour il me pressait de lui répéter quelques circonstances du temps que j'avais passé chez M^{me}. Depréval ; les plus petits détails se gravaient dans sa mémoire, et quelquefois il me les racontait à son tour. Jamais nos conversations ne finissaient sans que je lui entendisse répéter :

“ Pauvre Suzette ! elle n'est pas heureuse ; c'est tout ce qui m'afflige.”

Je pensai bientôt à renvoyer le mari d'Augustine, qui ne m'était d'aucune utilité, et que d'ailleurs je ne voulais pas tenir éloigné de sa femme et de la place que M. Depréval lui avait donnée. Mon fils le récompensa de son zèle, et je le chargeai de la lettre pour mon amie :

MADAME DE SENNETERRE A MADAME DEPRÉVAL.

“ Je suis arrivée, ma chère fille, sans aucun accident. Mon voyage a été bien triste, vous le croirez sans peine, vous dont le cœur est toujours d'accord avec le mien. J'avais pour consolation l'espoir de rejoindre mon fils ; vous, mon amie, vous avez trouvé le soulagement de notre séparation dans cette ame sensible et généreuse qui vous élève au dessus de ce qui vous est personnel, quand vous avez des devoirs à remplir ou des bienfaits à répandre. Je vous renvoie la dot de Suzette dont je peux me passer, ainsi que vous en conviendrez vous-même ; mais je garderai toute ma vie son cœur et son portrait.

“ Au plaisir que j'éprouve en le considérant, je jouis d'avance de celui qu'aura ma fille en recevant le mien ; c'est celui que je donnai à M. de Senneterre la veille de notre mariage. Si, dans l'éternité où il repose, il peut connaître tous les motifs qui me portent à vous l'offrir, j'ose affirmer, ma chère fille, qu'il applaudira à cette action. Le temps et les chagrins ont altéré sa ressemblance ; mais le temps, les malheurs ou l'opulence ne vous empêcheront pas de dire en le regardant : Toujours, toujours ma mère ; comme je répéterai jusqu'à mon dernier soupir, en fixant le vôtre : Toujours, toujours Suzette.

“ J'ai retrouvé mon fils, et je me contenterai de vous dire que tout ce qui peut justifier l'amour-propre, si naturel quand on parle de ses enfans, est réuni en lui. Sa santé est très bonne ; la joie de me revoir et de connaître la situation heureuse de ma bienfaitrice a diminué en partie cette mélancolie dont on m'avait parlé, et qui m'avait singulièrement frappée le jour de mon arrivée.

“ Sans approcher de l'opulence pour laquelle il était né, et qui si rarement influe sur le bonheur, il jouit d'une honnête aisance. Mon frère, qui est mort d'une manière si terrible à Saint-Domingue, avait cinquante mille écus placés chez un négociant à Philadelphie, correspondant et associé de M. Birton, chez lequel nous

demeurons. C'est lui qui a adressé mon fils à cette famille respectable, quand il a désiré se rapprocher de la France, dans l'espoir de trouver plus facilement l'occasion de savoir des nouvelles de sa mère. Mon fils était encore mineur, et d'ailleurs ces fonds m'appartenaient ; mais heureusement les lois de ce pays à l'égard des émigrés français, permettent à ceux qui y résident de jouir par anticipation, sans autre condition que celle de rendre les fonds au premier possesseur s'il se présente, et sous le serment prononcé sur l'Évangile, de ne pas faire sortir de l'argent du royaume. Ainsi Adolphe était à l'abri du besoin, et la somme principale, restée dans le commerce de M. Birton, a progressivement augmenté. Vous voyez, ma chère amie, que le ciel a exaucé les prières que je lui adressais pour mon fils. Ah ! sans doute, il écoutait aussi les vœux qu'Adolphe formait pour sa mère, quand, sans le savoir, je dirigeai mes pas vers votre demeure.

“ Il est probable que mon fils n'a jamais pensé à contracter aucun engagement avec miss Anna Birton, qui effectivement est aussi belle qu'on nous l'avait dépeinte ; car, depuis mon arrivée il me presse de quitter Londres, dont la vie n'aurait rien d'agréable pour moi, et d'acheter un petit bien où je pourrai vivre doucement au milieu de toutes mes anciennes habitudes. Vous m'avez prouvé, Suzette, que la bienfaisance est la plus belle des vertus, et que les bons cœurs trouvent toujours des motifs pour ne s'en corriger jamais. Il est certain que la campagne me plaira beaucoup ; j'en ai pour garant le plaisir qu'Adolphe se promet en y vivant avec moi, et nous allons sérieusement penser à cette affaire. Si les circonstances permettent un jour, et il faut l'espérer, que M^{me} Depréval vienne m'y rendre visite, je jouirai de tout le bonheur que mon cœur ne cessera de désirer jusqu'à cette époque.

“ Bonjour, ma véritable amie ; ne négligez aucune occasion qui vous permettra de me donner de vos nouvelles. Votre mère vous bénit, vous embrasse, et vous recommande l'exercice des vertus qui vous sont si faciles.

“ P. S. Mon fils voulait ajouter quelques mots à ma lettre ; j'ai cru plus honnête qu'il s'adressât à votre époux ; je renferme la lettre qu'il lui adresse, dans la mienne.”

ADOLPHE DE SENNETERRE A MONSIEUR DEPRÉVAL.

“ Monsieur, daignez recevoir mes remerciements bien sincères des bons offices que vous avez rendus à ma mère ; l'expression manque à ma reconnaissance ; mais je sens vivement qu'elle ne finira qu'avec ma vie. Soyez, je vous prie, auprès de votre épouse, l'interprète de mes sentiments. Ce que M^{me} de Senneterre m'a dit de ses vertus, de sa sensibilité, m'a rappelé que, dès son enfance, j'avais deviné toutes les qualités qu'elle posséderait un jour. Lorsque tout a changé autour de soi, on est trop heureux de retrouver, dans ses souvenirs, quelque chose qui nous ramène à notre ancienne existence ; et rien ne peut me la faire envisager sous un rapport plus conforme à la situation de mon cœur, que l'amitié qui lie aujourd'hui M^{me} Depréval et ma mère. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.”

M. Birton mit tant de zèle à nous obliger, que, cinq semaines après mon arrivée en Angleterre, je terminai l'acquisition d'une terre telle que je la désirais dans ma situation, et avec la somme dont je pouvais disposer. Elle n'était qu'à vingt milles de Londres. Nous nous y rendîmes de suite, mon fils et moi, afin d'être

à même d'y recevoir la famille de cet honnête négociant qui se faisait un plaisir de nous prouver, par cette visite, l'intention bien marquée de continuer la liaison formée entre eux et nous.

Lorsque M. Birton arriva, il me remit une lettre qu'il avait reçue depuis mon départ. Elle était de Suzette. Je saisis le premier instant où il me fut possible de me retirer, pour la lire, pressée de jouir à la fois du plaisir d'être au milieu de mes nouveaux amis, et de m'entretenir un moment avec celle que j'avais laissée en France. Que devins-je en apprenant les nouvelles suivantes !

MADAME DEPRÉVAL A MADAME DE SENNETERRE

“ Madame, que je me plaindrais aujourd'hui d'être séparée de vous, si le bonheur dont vous jouissez n'imposait silence à mes regrets ! Jamais Suzette n'eut autant besoin de vos conseils et de vos consolations. M. Depréval n'est plus. Un accident terrible m'a ravi un époux que je devais aimer, puisqu'il a fait mon bonheur autant qu'il a dépendu de lui. Mes pleurs sont sincères vous le croirez, Madame, vous qui avez été témoin de ses bontés pour moi ; vous le croirez, quand vous connaîtrez la manière dont il a péri.

“ A peine étions-nous de retour à Paris, que M. Depréval, frappé de la tristesse qui me consumait, et que tous mes efforts ne pouvaient lui cacher, crut qu'une fête dont je serais l'objet deviendrait pour moi un sujet de dissipation. Il m'avait forcée à me montrer dans un si grand nombre de bals cet hiver, qu'il nous devenait indispensable de rassembler une fois, dans notre maison, ceux chez qui nous avons été reçus. Je respectai son motif, et vous savez d'ailleurs que mon habitude fut toujours de ne pas m'opposer à ses jouissances. Les préparatifs de cette fête furent pour lui une occupation délicieuse ; il mettait de l'amour-propre à surpasser tout ce qu'il avait vu.

“ Après avoir fait abattre et reconstruire, pour la décorer, une salle telle qu'il la désirait, après avoir présidé à tous les travaux, il examinait son ouvrage ; il en jouissait. Le mari d'Augustine venait d'arriver, et m'avait remis le paquet dont vous l'aviez chargé pour moi. Oh ! ma mère ! de combien de baisers je couvris ces caractères sacrés, avec quelle ardeur je me promis de me rendre toujours digne d'une amitié si honorable pour votre fille infortunée ! Pressée de remettre à M. Depréval la lettre de votre fils, je cours à son cabinet ; on me dit qu'il est dans le salon avec quelques ouvriers ; j'y passe, et, l'embrassant dans toute la joie de mon cœur, je lui présente l'écrit qui lui était destiné. Pendant que je le lui lisais, un lustre que l'on arrangeait, et sous lequel il était placé, tombe ; M. Depréval est renversé. Un morceau de cristal entra si profondément dans sa tête, qu'il perdit aussitôt connaissance. Noyé dans son sang, je le fais transporter sur son lit ; ses douleurs lui arrachaient des cris aigus qui me déchiraient l'âme. Les chirurgiens, appelés, n'osent donner aucun espoir avant l'opération, et c'est pendant l'opération même, au milieu de tourmens inouïs, que mon époux expire.

Seule au monde, sans parens, avec beaucoup trop de connaissances et pas un seul ami, atterrée par cette mort subite et violente, je gémissais dans mon appartement, quand Augustine eut le courage de m'apprendre toute l'horreur de ma situation. Depuis notre séjour à Paris, M. Depréval avait perdu l'habitude de me confier ses affaires, ses associés lui ayant persuadé que rien

n'était plus ridicule. Forcée d'examiner ses papiers, de me faire rendre compte par les commis je me suis bientôt convaincue que cette opulence fastueuse n'avait aucun fondement solide. Une grande circulation d'argent rendait faciles de grandes dépenses. On lui doit beaucoup ; mais, consultant plus sa vanité que tout autre sentiment lorsqu'il prêtait, la plupart, des billets n'ont aucune valeur réelle. Il doit aussi de son côté ; et, comme il y a eu de fortes parties mises à l'arrière par le gouvernement, rien n'est plus difficile que de terminer de pareils comptes, dès l'instant que M. Depréval cesse de pouvoir continuer les mêmes opérations. Ajoutez les prétentions de sa famille, dont plusieurs membres se sont déjà installés dans sa maison, et me regardent comme la ruine de leurs prétentions ou l'obstacle à leur rapacité, et vous aurez à peu près l'idée de ma situation.

“ Toutes mes connaissances disparaissent ; je n'en suis point surprise ni affligée : si j'eusse été libre de mes actions, je les aurais prévenues dans cette désertion, qui n'est indécente que par le moment qu'elles choisissent. Je sais que, pour se disculper de la bassesse de leur conduite envers moi, elle m'accusent d'avoir ruiné mon époux par mon luxe et ma coquetterie. Mais j'ai appris de vous, ma mère, qu'il n'y a de vrai juge que notre conscience, et la mienne est tranquille. Ah ! si vous étiez encore avec moi, je ne balancerais pas à faire un abandon total de mes droits aux héritiers de M. Depréval ; car je suis persuadée que ses affaires arrangées laisseront encore un actif assez considérable. Mes diamans seuls suffiraient pour nous faire vivre dans cette médiocrité après laquelle j'ai toujours soupiré. Conseillez-moi, que dois-je faire ? que deviendrai-je ! Seule, absolument seule au monde, à mon âge ! ô ma mère ! vous plaindrez votre Suzette ; votre amitié est l'unique bien qu'elle désire, le seul aussi que les événemens ne pourront jamais lui enlever.

“ Je ne le cacherai pas à celle qui à l'habitude de connaître mes plus secrètes pensées ; bien des fois je me sens prête à céder au découragement ; mais, quand je fixe les yeux sur votre portrait, que je me rappelle ce que vous avez supporté des coups du sort, je retrouve un peu de courage. Seule dans le monde, cependant, Madame ; cette idée est affreuse ! Ah ! si votre fils eût épousé miss Anna Birton, j'aurais du moins l'espoir que vos bras me seraient ouverts. Il n'y faut pas penser, je ne le sens que trop.”

Quand je revins vers la société que j'avais chez moi, je fis tous mes efforts pour cacher le chagrin que m'avait donné la lettre de Suzette ; c'est à l'œil de mon fils surtout que je voulais faire illusion. Il n'ignorait pas que j'avais reçu des nouvelles de France, et la curiosité qui perçait dans ses regards augmentait l'embarras de ma position. “ Elle se porte bien, m'empressai-je de lui dire en lui serrant la main ; ce soir, venez me trouver dans mon appartement, et je vous donnerai de plus grands détails.” Ce peu de mots suffirent pour le calmer, et nous pûmes nous livrer entièrement à la satisfaction de posséder la famille de M. Birton. Elle n'attendait pas de nous des éclats de gaité, mais cette amitié douce et paisible qui n'appartient qu'au cœur, et que n'excluaient pas les diverses sensations que la lettre de Suzette avait fait naître en moi.

“ Mon fils, dis-je à Adolphe aussitôt que nous fûmes sans témoins, voici les nouvelles que j'ai recues : lisez-les, et dites-moi sans détour l'effet qu'elles produiront sur vous. Pour vous engager à la confiance, je vous avouerai que, quels que soient vos projets, je les approuve d'avance. Je sais ce qu'il m'en a coûté pour avoir voulu être plus sage que vous ; je me contenterai désormais

de vous donner des conseils, si vous les reclamez ; mais jamais je ne prendrai sur moi de décider votre conduite.”

Je lui remis alors la lettre de M^{me} Depréval. Je le considérais avec attention pendant qu'il la lisait ; mais sa physionomie changeait si souvent, tant de sentimens s'y peignaient successivement et souvent à la fois, qu'il m'était impossible de distinguer lequel dominait en lui. Il garda quelque temps le silence, et recommença de nouveau à lire la lettre entière, mais avec le plus grand calme.

“ Vous m'avez promis, Madame, de ne vous opposer en rien à mes volontés : eh bien ! dans la malheureuse situation où se trouve votre fille, il n'est qu'un parti à prendre. Ecrivez-lui, ma mère, pressez-la de venir vous joindre, et chargez-moi de porter votre lettre.”

“ Vous, Adolphe ? m'écriai-je.—Elle est seule au monde, Madame, et il n'y a que l'un de nous qui puisse voler à son secours.—Et le danger pour vous de rentrer en France ?—Si je ne considérais que moi, je le braverais sans effroi ; mais je n'oublie pas ce que je dois à ma mère, et j'ose vous répondre que les dangers sont bien faibles auprès des motifs qui me déterminent. A cet égard, je consens à m'en rapporter à M. Birton ; nous le consulterons, si vous le désirez.

— Tout ce que vous voudrez, mon fils ; je le répète encore ; mais croyez-vous que Suzette consente à vous suivre ?—Elle ne m'aime donc plus, Madame ! Plusieurs fois vos discours m'avaient fait soupçonner le contraire.” Je gardai le silence. “ Eh bien ! ajouta-t-il, quand elle aurait cessé de m'aimer, serait-ce une raison pour moi de changer de résolution ? Ne dois-je pas mon existence entière à la bienfaitrice de ma mère, à celle qui me l'a conservée, qui a fait plus, qui me l'a rendue ? Si j'étais marié, dit-elle, elle viendrait se jeter dans vos bras : j'en fais ici le serment, s'il fallait ce sacrifice à son bonheur et au vôtre, je n'hésiterais pas un seul instant.”

“ Embrassez-moi, mon fils, vos sentimens sont la gloire et la félicité de votre mère. Ah ! je l'avoue avec joie, Suzette et vous, étiez nés l'un pour l'autre. Doués de la même sensibilité, capables tous les deux de sacrifier à vos devoirs la passion la plus vive à votre âge, j'ose espérer que votre réunion ne trouvera pas d'obstacles. Mais quelle nécessité de vous exposer à de nouveaux orages ? Suzette viendra, n'en doutez nullement ; une lettre de sa mère suffira.”

“ Le croyez-vous, Madame, vous qui la connaissez ? Une lettre peut se perdre ; mais, quand elle arriverait assez vite pour empêcher que votre fille ne succombât à cette solitude qui fait son désespoir, ne tremblez-vous pas que l'excès de sa délicatesse ne l'égaré ? Elle craindra de ne devoir votre approbation qu'à mes larmes ; elle se croira généreuse en renonçant au bonheur ; elle prolongera notre incertitude et ses tourmens. Quel que soit l'abandon où elle est plongée, ah ! qu'une femme aussi modeste que Suzette aura d'efforts à faire avant de se décider à venir au-devant d'un époux, si vous prononcez ce nom ; et si vous ne le prononcez pas, n'est-il pas de son devoir de s'éloigner plus que jamais de votre fille ? Dans sa position, que de bienséances à respecter ! Elles sont des obligations pour les cœurs délicats. Qui peut les vaincre, si ce n'est l'amour ? Qui plaidera devant Suzette sa propre cause, si ce n'est moi ? Mais je compte à peine sur l'amour : ce qui la décidera, ma mère, ce qui seul, en effet, pourra vaincre tous les obstacles, c'est l'apparence du danger auquel je m'exposerai pour elle. Elle me suivra, dans la crainte de vous ravir encore une fois votre fils.”

“ Adolphe ! Adolphe ! je le vois trop, il n'est qu'un sentiment

auquel rien ne soit impossible ; c'est l'amour. Mettez, sans hésiter, au nombre des motifs qui vous entraînent, le plaisir de la revoir plus tôt, de jouir des émotions que lui inspirera votre vue, de goûter enfin dans toute son étendue le bonheur d'être aimé."

" Eh bien ! ma mère, si votre fils aspirait à tant de félicité, le blâmeriez-vous ? — Non, mon ami. Nous consulterons M. Birton, et je vous promets de m'en rapporter à lui." Il m'embrassa, et je restai trop occupée de sa joie, de son espoir et de mes craintes, pour pouvoir me livrer au sommeil. Autant que lui, je désirais posséder Suzette ; je sentais depuis long-temps que notre bonheur mutuel était dans cette réunion. Elle seule pouvait exercer et satisfaire cette profonde sensibilité qui avait toujours fait le principal caractère d'Adolphe ; j'avais assez lu dans le cœur de Suzette pour être persuadée que lui seul devait la rendre heureuse ; et, sans elle ou sans mon fils, mon existence n'était réellement pas complète. Cette disposition ne me calmait pas sur le projet du voyage, mais elle m'ôtait la force de m'y opposer. D'ailleurs, parmi les motifs que l'amour avait suggérés à Adolphe, il y en avait plusieurs qui me paraissaient aussi plausibles qu'à lui. J'avais promis de m'en rapporter à M. Birton ; j'attendis avec inquiétude ce qu'il déciderait.

Le lendemain, de bonne heure, mon fils l'amena dans mon appartement : il lui avait déjà fait confidence de son voyage, et ne lui avait rien caché des raisons qui le déterminaient à l'entreprendre. M. Birton me demanda si j'avais quelques motifs particuliers d'appuyer ce projet ; " car, ajouta-t-il, jusqu'à présent je ne vois encore aucune nécessité de vous séparer de nouveau, et je ne l'ai pas caché à votre fils. Quand on me consulte, moi, je crois que c'est pour avoir mon avis, et je le donne. Je conviens que tous les sentimens qui font le charme de la vie, la reconnaissance surtout, se trouvent d'accord dans le désir que vous avez de posséder promptement madame Depréval ; mais tout cela peut s'arranger par lettres, et je vous promets que les moyens que j'emploierai pour les faire parvenir sûrement ne vous laisseront aucune inquiétude à cet égard. Mon ami, dit-il en s'adressant à Adolphe, je vous le répète, vous ne seriez d'aucune utilité à madame Depréval pour ses affaires ; au contraire, le danger auquel elle vous verrait exposé nuirait à la tranquillité dont elle a besoin pour les terminer d'une manière ou d'une autre. Sans doute la solitude dans laquelle elle se trouve est triste ; mais vous n'espérez pas qu'elle fera d'abord de vous sa société intime, et je soutiens que l'espoir, la certitude de venir se réfugier dans le sein de madame de Senneterre, suffira seule pour calmer ses esprits. Vous devez ménager sa délicatesse et penser à votre mère. Aujourd'hui, je le crois, vous pourriez, sans danger, parcourir la France ; mais qui vous répond que demain, dans huit jours, il vous serait possible d'en sortir ? Vos diables de Français... — Monsieur Birton, s'écria mon fils. — Oui, oui, je sais que vous n'aimez pas que l'on dise du mal de votre patrie, et vous avez raison. Allons, ne nous occupons que de votre mère. Songez-vous à tout ce que l'incertitude aurait de cruel pour elle, pour ma famille, pour moi, Monsieur, qui ai pour vous l'amitié d'un père ? Si j'en avais l'autorité, vous ne partiriez pas. Le souvenir du passé me donnerait la force de vous résister ; et madame de Senneterre sera de mon avis."

" Monsieur, répondis-je, quand je vis qu'Adolphe gardait le silence, je n'ose en vérité avoir une volonté. Le souvenir du passé que vous réclamez avec raison est cependant ce qui m'ôte le courage ; je sens trop vivement ce que je souffrirais en sachant mon fils exposé à la vengeance des lois qui le proscrivent ; mais

B3

je sens également que, s'il perdait encore une fois, par ma faute l'occasion d'être heureux, sa douleur me conduirait au tombeau."

" Eh bien ! Madame, qu'il accorde les premiers jours à sa mère, à la prudence, à ses amis ; qu'il se contente d'aller attendre madame Depréval au port neutre où elle peut s'embarquer ; et abandonnons à cette femme, dont l'amitié et le courage vous sont connus, le soin de la conduite qu'il tiendra."

Cet avis était trop sage pour qu'Adolphe pût se défendre de l'adopter ; il me convenait beaucoup aussi ; je pouvais, sans crainte, confier à Suzette le soin de mon bonheur et les jours de mon fils : ce fut donc à ce dernier parti que nous nous arrêtâmes. M. Birton devait retourner le lendemain à Londres avec sa famille. Je remis à Adolphe, qui les accompagna, la lettre suivante, et mes pleurs à l'instant de son départ lui apprirent, mieux que mes discours n'auraient pu le faire, combien ma destinée était liée à la sienne.

MADAME DE SENNETERRE A MADAME DEPRÉVAL.

" Comment ma fille chérie peut-elle se croire seule au monde ? Ai-je donc cessé d'exister ? Et faut-il que mon fils soit malheureux pour que Suzette trouve un asile auprès de sa mère ? Ah ! mon amie, j'ai souvent regretté de m'être opposée à un mariage qui seule pouvait faire le bonheur de deux êtres en qui reposent toutes mes affections, que vous ne me punirez pas à votre tour par un refus. N'ai-je pas assez souffert par le départ d'Adolphe, par les larmes que vous me dérobiez, et dont il m'était facile de deviner la cause ?

" Mon amie, j'ai lu dans votre cœur, et c'est sur lui seul que je compte aujourd'hui. Vous n'avez encore vécu que pour remplir des devoirs sacrés et pénibles ; le temps est venu où ils seront tous d'accord avec votre bonheur. Venez, mon amie, venez recevoir au pied des autels un nom que depuis longtemps ma reconnaissance vous a donné. Nous ne demandons pas de fortune, nous ne voulons que Suzette. Je sens, ma chère fille, combien votre délicatesse aura à souffrir ; je sais que c'est moi qui devrais aller au-devant de vous ; mais il est des situations, et c'est la mienne, devant lesquelles toutes les convenances de société disparaissent invinciblement.

" Suzette, c'est à genoux que votre mère vous demande le bonheur de son fils ; la refuserez-vous, quand vous saurez que ce fils, qui n'a jamais cessé de vous aimer, qui adore en vous celle qui m'a sauvée de l'humiliation, est décidé, si vous balancez un moment à aller lui-même réclamer votre main au péril de sa vie ? Eh bien ! ce projet, qui vous fera frémir, a reçu mon consentement ; tant il est vrai que la mort nous paraît à l'un et à l'autre, préférable à la douleur de vivre sans vous. Bonjour, mon amie ; c'est Adolphe qui se charge de vous faire passer la prière de votre mère.

" P. S. Comme votre modestie pourrait vous faire craindre d'un devoir ma démarche qu'à l'amour de mon fils et à ma reconnaissance, je vous dirai que nous avons consultés M. Birton, pour lequel, depuis votre veuvage, nous n'avons rien de caché. Cet homme respectable assure que, fût-il pair d'Angleterre, s'il rencontrait une seconde Suzette, il la préférerait à qui que ce fût pour son fils, mais qu'il n'y en a pas deux. Ce sont ses expressions."

ADOLPHE A MADAME DEPRÉVAL.

" Madame, la lettre de ma mère vous apprendra qu'elle et M. Birton m'ont seuls empêché de braver tous les dangers pour aller

tomber à vos genoux. Je ne sais quel espoir m'animait à l'instant où j'en formais le projet ; mais, en approchant de vous pour apprendre plus tôt la décision de mon sort, l'espérance s'est évanouie. Comment croirai-je, en effet, que celle que j'ai abandonnée, que j'ai laissé sacrifier, puisse se fier à mon amour, et veuille unir sa destinée à la mienne ? Vous appellerez-vous, Suzette (pardonnez-moi ce nom, qui m'est si cher), que jamais un seul de vos regards ne m'a laissé deviner si vous étiez sensible à la passion du malheureux Adolphe ? Ah ! si j'avais eu le bonheur de vous attendrir, si mon cœur avide eût pu concevoir la moindre espérance, si un aveu de Suzette eût enchaîné mes pas, je puis le jurer par tous les tourmens que j'ai endurés depuis mon fatal départ, aucune considération n'aurait pu rompre ce que l'amour aurait uni. Mais vous ne connaissez pas ce sentiment impérieux qui embrase l'âme, maîtrise toutes les pensées, et attachant l'existence entière à celle d'un objet adoré, décide du bonheur ou du malheur de la vie. Vous n'avez jamais aimé, Suzette ; je me le suis répété mille fois depuis notre séparation ; le ciel semble vous avoir fait naître pour les vertus, pour l'amitié, mais non pour partager l'amour que vous inspirez. Quelle sera donc ma destinée ? que deviendrai-je ? que deviendra ma mère, si vous nous abandonnez ? Je n'ose fixer mes pensées sur l'avenir.

“ Mais puis-je vous entretenir de moi, quand votre situation, vos malheurs devraient seul me vous occuper ? Ma mère vous offre un asile ; l'amitié qui vous unit ne vous laisserait pas balancer un instant à l'accepter, si elle était seule, ou si j'étais. . . Suzette, je n'ose achever cette phrase, que vous avez froidement tracée dans votre dernière lettre. Moi, marié ! Ah ! lorsque les obstacles m'interdisaient jusqu'à l'espérance, j'avais fait le serment de ne jamais lier ma destinée à celle d'une autre femme ; mes souvenirs suffisaient seuls au bonheur et au malheur du reste de ma vie. Cependant, madame, si ma présence devait nuire à la félicité que vous vous promettez auprès de ma mère, parlez, pourvu que vous soyez heureuse, il n'est pas de sacrifices au-dessus de mes forces. Vous, Suzette, vous seule ; voilà ce qui m'occupe, ce qui m'a occupé et occupera jusqu'à mon dernier soupir. Que ne puis-je vous exprimer la pureté de mes sentimens ! je n'ose croire, que vous en seriez attendrie. Était-ce moi que je plaignais depuis notre séparation ? Était-ce sur mon bonheur que je tremblais ? Oh ! non, mon sort était accompli. Mais je connaissais la délicatesse de Suzette, et je gémissais de la crainte qu'un mariage, dans laquelle elle n'avait pas été consultée, . . . affreux souvenir ! Madame, ayez pitié de moi ; j'attends vos ordres, j'attends avec autant d'inquiétude que d'effroi l'arrêt que vous prononcerez. Suzette, Suzette, il s'agit de la vie du malheureux Adolphe.”

J'étais restée seule à la campagne, ayant refusé l'offre que M. Birton m'avait faite de laisser auprès de moi celles de ses filles dont la société me conviendrait le mieux. Il est des situations dans lesquelles la solitude apporte moins d'ennuis que des distractions auxquelles il faut se prêter par complaisance, et qui cependant ne produisent nul effet sur les pensées qui vous occupent sans cesse. Plus j'approchais du bonheur, plus je considérais avec crainte toutes les chances qui pouvaient le retarder ou peut-être le renverser pour toujours. Mon fils m'avait écrit pour m'apprendre que son voyage avait été rapide. Je comptais les jours avec inquiétude ; je le vis bientôt revenir, et revenir sans Suzette. Il me serait impossible d'exprimer l'effet que son retour fit sur moi. Il s'en aperçut, et s'empressa de me rassurer en me disant qu'il avait obéi aux ordres de M^{me} Depréval. En même temps, il me remit les deux lettres suivantes :

MADAME DEPRÉVAL A M. DE SENNETERRE.

“ Monsieur, j'ai reçu la lettre de M^{me} votre mère, et je m'empresse d'y répondre ; je vous l'envoie sans être cachetée, afin que vous ne puissiez pas m'accuser de garder le silence sur la vôtre. Vous n'avez pu oublier depuis combien peu de temps j'ai perdu un époux dont les bontés m'ont souvent consolée dans les malheurs inséparables de la vie. Si j'ai sur vous autant d'empire que vous le dites, vous ne me refuserez pas de porter vous-mêmes cette lettre à ma bienfaitrice. Croyez, Monsieur, que votre projet de venir en France m'a vivement émue, et que je ne me consolerais jamais de vous exposer à un danger dont mon cœur frémit à chaque instant.”

LA MÈME A MADAME DE SENNETERRE.

“ Est-ce vous, ma mère, qui me demandez à genoux de faire le bonheur de votre fils, d'aller vivre toujours, toujours avec ma bienfaitrice ? Moi, Suzette, qui me serais trouvée trop heureuse de vous servir, et qu'une seule de vos caresses suffit pour consoler dans l'adversité ! O Madame ! vous dites que vous avez lu dans mon cœur. Hélas ! je craignais d'y lire moi-même, et je sens trop qu'il est des sentimens aussi impossibles à vaincre qu'à dérober à l'œil de l'amitié. Je ne me pardonnerais pas ma faiblesse, si la bonté avec laquelle vous m'appellez votre fille ne m'apprenait que du moins j'ai fait tout ce qui était en ma puissance pour accomplir mes devoirs envers mon époux ; l'approbation de M^{me} de Senneterre, plus que mes propres réflexions, m'empêche de rougir de moi-même.

“ Sans doute, vous le connaissez bien, le cœur de Suzette, puisque, trop sûre des sentimens qui l'on toujours occupé, vous avez craint qu'elle ne refusât d'aller vivre auprès de vous. Mais, Madame, sans croire aux éloges que votre bonté me prodigue, je ferai taire tout ce qui m'est personnel, pour vous assurer qu'un ordre, un désir de ma mère, seront toujours la seule règle de ma conduite. Suzette ira se jeter à vos genoux et vous remercier de vos bienfaits. Mais, Madame, trouverez-vous extraordinaire que j'exige que votre fils ne m'attende pas, et que je vous prie de venir au-devant de moi jusqu'à Londres ? J'ai besoin de vous voir seule, ou du moins au milieu de la famille de M. Birton. Je compte tellement sur votre complaisance à cet égard, que je n'attendrai pas votre réponse. N'osant de même prévoir ce que fera M. de Senneterre, je suis très décidé à ne pas l'instruire du lieu où je m'embarquerai, et il aurait d'autant plus de tort de venir à Paris en ce moment, qu'il ne m'y trouverait pas. Je ne sais quand j'y reviendrai ; je ne sais même si j'y reviendrai avant mon départ.

“ Adieu, ma mère, ma bienfaitrice ; adieu pour bien peu de temps encore ; et alors, toujours à vos côtés, celle que vous avez élevée jusqu'à vous apprendra, par votre exemple, à se faire aimer de tous ceux qui auront attaché leur destinée à la sienne. Ah ! Madame, comme mon cœur s'agit à cette idée ! Est-il vrai que je pourrai faire son bonheur ?”

Toujours Suzette ! m'écriai-je après avoir lu sa lettre. — Ah ! oui, ma mère, me répondit Adolphe, toujours la même ; ne sacrifiant rien à l'amour, et cependant forçant celui qui l'aime avec idolâtrie à respecter ses volontés, à l'admirer jusque dans ses rigueurs. Telle elle était il y a sept ans, telle elle est aujourd'hui.

Nous partîmes pour Londres la semaine suivante ; Adolphe croyait avancer le temps en cédant à son impatience. Enfin le jour heureux arriva, et nous eûmes le bonheur d'être tous réunis ; M. Birton et son épouse se firent un plaisir de présenter Suzette aux autels. Sa modestie, sa sensibilité, et les grâces répandues sur toute sa personne, justifièrent promptement les éloges que nous lui avions donnés.

Avant de quitter la France, elle avait assuré le sort d'Augustine et de son mari ; elle avait transigé avec les héritiers de M. De-préval, et sa fortune dont mon fils lui abandonna l'entière disposition, fut placée dans la maison de l'honnête négociant qui lui servit de père à son mariage.

Nous retournâmes bientôt dans l'habitation que j'avais achetée des débris de mon ancienne opulence. C'est là que entre l'amitié, l'amour, tous les sentimens qui attachent à la vie, Adolphe, son épouse et moi, nous jouissons d'une tranquillité achetée par tant de larmes, ne regrettant ni les richesses, ni les rangs, si souvent pénibles par les devoirs qu'ils imposent. Suzette, oubliant que nous lui devons le bonheur, se conduit comme si elle nous avait l'obligation de celui qu'elle éprouve, et, par toutes ses actions, nous force à répéter chaque jour avec un nouveau plaisir *Toujours, toujours Suzette.*

J. FIÉVÉE

FIN.

SIMPLE VOYAGE EN ITALIE.

— (SUITE.) —

IV. — LES AUBERGISTES. PAVIE. MILAN. LES ÉGLISES. LES THÉÂTRES.



EST encore le président de Brosses qui s'écrie, en sortant de la ville de Gênes, que parmi les plaisirs que la ville peut procurer, on doit compter pour un des plus grands celui d'en être dehors ; et pour justifier cette boutade, il énumère les friponneries insignes qu'il lui a fallu subir de la part des marchands, des aubergistes, des valets, et de tous les Gênois à qui il a eu affaire, et qu'il qualifie, dans son langage énergique, de *vermine de républicains.*

La plupart des voyageurs se plaignent dans leurs relations de la rapacité et de la mauvaise foi des aubergistes. Sans vouloir ici en rien nous porter caution pour les aubergistes d'Italie, ni en général pour ceux d'aucun pays, nous dirons, pour en finir avec cette question, qu'il y a souvent un peu de la faute des étrangers qui séjournent dans certaines auberges qu'ils qualifient, non sans raison sans doute, de *cavernes de brigands.* Pourquoi tombent-ils précipitamment dans ces cavernes ? On peut affirmer qu'il n'est guère de ville d'Italie qui ne contienne au moins un bon hôtel, c'est-à-dire une maison honnête et réglée, où l'on est à peu près sûr de ne payer les choses qu'au tarif ordinaire. Quoi de plus simple que de s'adresser à cet hôtel, qu'il est si facile de connaître d'après

les renseignements des voyageurs précédents, ou même d'après les habitants du pays ?

Ce que nous disons des aubergistes s'applique aussi bien aux voiturins. Oui, sans doute, le *vetturino* italien n'a guère d'autre pensée ni d'autre but que de friponner le voyageur qu'il conduit, et là-dessus, le préjugé ordinaire n'est que trop bien fondé. Mais avec un peu de prudence et surtout quelques avis préalables, il est aisé de déjouer les artifices même du plus cauteleux ou du plus retors des conducteurs napolitains ou génois. Règle générale, ne vous fiez en rien à aucune des paroles de celui qui vous transporte ; considérez comme autant de mensonges et de duperies toutes les belles protestations de zèle et de promptitude qu'il essaiera de vous faire. Contentez-vous de dresser avec lui un contrat que vous ferez signer à lui ou à son maître, où toutes les conditions du voyage seront indiquées en détail, l'heure et le jour de l'arrivée, le nombre des repas que vous aurez à faire, tout, jusqu'à *bonne main* dont vous fixerez le chiffre, avec un supplément facultatif soumis au plus ou moins de zèle apporté à l'exécution de l'engagement. Nanti d'un pareil traité, vous pouvez vous mettre en route en toute sécurité, et vous défiez Simon lui-même, dans le cas où il lui prendrait fantaisie de sortir de l'enfer des imposteurs pour vous transporter, à titre de voiturin, de Gênes à Milan.

Nous voici donc en route pour Milan, et nous ne nous arrêtons en chemin, devant la sombre et antique Pavie, que pour visiter cette fameuse Chartreuse fondée par les Visconti, où ils ont répandu avec tant de profusion les merveilles et la variété de leur luxe. Comment décrire un pareil édifice, où l'on trouve un maître-autel tout de pierres précieuses orientales ; où l'albâtre, le jaspe-sanguin et le lapis-lazuli se font à peine remarquer parmi d'autres pierres plus belles ; où les chapelles sont recouvertes de mosaïques comparables aux plus belles tapisseries ; où l'on voit enfin un plafond du beau bleu d'outre-mer, parsemé d'étoiles d'or ? Toutefois, dans cette église tant vantée, on cherchera it

vainement quelques-uns de ces chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture qui font souvent, dans d'autres villes, un séjour divin de telle chapelle obscure. Un tableau du Pérugin est presque le seul morceau qui mérite de fixer l'attention au milieu de cette profusion de toiles et de statues. C'est pourquoi, le premier vertige, le premier moment d'éblouissement une fois dissipé, nous poursuivrons notre route sans nous arrêter plus longtemps dans cette riche église dont la vue ne nous a guère procuré plus de plaisir que l'aspect d'un magnifique écrin.

Mais nous admirerons sans réserve le chemin qui conduit de Pavie à Milan, et que l'on a justement comparé à une grande allée de jardin bien sablée, bordée de deux rangs d'arbres et de canaux chaque côté. Tout le pays est beau et vert à plus de dix lieues à la ronde. Déjà, nous pouvons apprécier dans toute leur beauté ces plaines de la Lombardie si riantes et si fertiles. La vigne n'est plus, comme en France, attachée tristement à un maigre échelas et disposée suivant la loi d'une froide monotonie, qui donne tant de tristesse aux sites de nos pays vignobles. Elle est entrelacée avec les oliviers et forme, en courant d'un arbre à un autre, de ravissants festons de verdure. C'est donc par une route enchantée que nous arrivons à Milan, la capitale de la Lombardie, la ville d'Italie la plus élégante et la plus agréable à habiter sans contredit, si l'on n'y sentait de toutes parts et dans les moindres détails de la vie le triste fardeau du joug autrichien.

Mais nous voici dans l'intérieur de la ville, empressons-nous de mettre à profit le temps que nous pouvons lui consacrer. Après avoir rendu justice à la beauté de certaines rues, à l'air d'aisance et de propreté répandu dans tous les quartiers, et qui devrait, par parenthèse, faire rougir plus d'une de nos villes de France, nous irons droit au monument fameux que l'on considère comme une des merveilles de l'Italie. On devine que nous voulons parler du *Dôme*, de cette cathédrale qui est, après Saint-Pierre de Rome, la plus grande église du monde, sans en excepter Sainte-Sophie de Constantinople.

C'est en effet le plus vaste morceau de gothique que l'on puisse voir, mais bien que nous fassions surtout profession de simplicité dans notre voyage, nous n'irons pas jusqu'à fuir les impressions qui pourraient nous élever au-dessus de la contemplation ordinaire des objets. D'ailleurs, en Italie, on a beau chercher à conserver sa froideur d'homme du Nord, il est bien difficile d'échapper à l'enthousiasme.

Nous ne craignons donc pas de choisir un beau clair de lune pour aller contempler ce fameux dôme, en nous plaçant du côté du *palazzo Reggio*. Là nous jouirons d'un admirable spectacle en suivant du regard ces forêts d'aiguilles, ces pyramides de marbre blanc, si gothiques et si minces, s'élançant dans les airs et se détachant sur le bleu sombre d'un ciel du Midi, couvert de mille étoiles scintillantes. Un homme d'esprit a dit, en parlant du *Dôme* de Milan : " Cette architecture brillante est du gothique sans idée de la mort, c'est la gaieté d'un cœur mélancolique. " Cette phrase un peu paradoxale exprime parfaitement les sensations qu'on éprouve devant cet étonnant édifice qui, tout en étant du style gothique, ne communique cependant pas de ces images tristes et solennelles que l'on trouve sur la façade de Saint-Ouen de Rouen, des cathédrales de Reims, d'Anvers, de Cologne et de Cantorbéry. Pour être sincère, nous déclarerons, tout en rendant justice aux beautés sans nombre contenues dans cette cathédrale, qu'elle étonne plus qu'elle ne plaît, qu'on la voudrait moins étendue, afin d'en mieux saisir l'ensemble, et qu'enfin l'œil se perd

plus d'une fois dans ce monde de moulures, de pilastres, d'ogives et de statues. Toutefois, ces critiques ne viennent à l'esprit que plus tard, et devant cet étonnant ouvrage de plusieurs siècles, la première impression est l'étonnement, l'admiration, la sensation du grand et du merveilleux.

Nous visiterons aussi les autres églises de Milan, toutes curieuses par certains côtés, mais en en plaçant plusieurs dans la même journée. Nous admirerons l'élégante architecture de *Saint-Fidèle* et celle de *Saint-Laurent*, si hardie et si singulière. Nous passerons surtout de longues heures dans la galerie de tableaux de la Brera. Sans entrer dans les détails des tableaux et des peintres, nous dirons seulement qu'un tableau de Raphaël, fait dans sa première manière et représentant *le Mariage de la Vierge avec saint Joseph*, nous y attend. Voilà de ces œuvres qu'il faut se contenter d'indiquer dans un voyage tel que le nôtre. Un touriste allemand a dit " qu'il aimait mieux décrire la chute du Rhin à Schaffouse que l'expression de la main de Raphaël. " Nous ne décrirons donc pas cette vierge de Raphaël, non plus que la fameuse *Cène* de Léonard de Vinci, ce grand peintre qui fut, pour ainsi dire, le père de tous les autres, et fut en même temps un des hommes les plus spirituels et les plus singuliers de son temps. La copie de cette *Cène* est partout. Napoléon en a fait faire une en mosaïque. Mais hélas ! comment ne pas gémir en songeant aux indignités que ce chef-d'œuvre a eues à subir ! Un prieur de couvent, désirant sans doute raccourcir le chemin qu'il avait à faire pour se rendre au réfectoire, fit percer une porte dans le mur, ce qui détruisit une partie des pieds du Sauveur. Ensuite, pendant les guerres de la Révolution, cette salle servit tour à tour de magasin à foin, d'écurie, d'hôpital et de prison. Les soldats se moquèrent du Christ et des apôtres et leur jetèrent des pierres. Plus tard, l'humidité détériora le mur, et ce fut seulement sous la vice-royauté du prince Eugène qu'on s'occupa de sauver ce qui restait du tableau ; encore la restauration fut-elle mauvaise et contribua presque à altérer les traits du pinceau de Léonard. Ainsi, on peut dire que l'un des chefs-d'œuvre de la peinture moderne a failli périr en grande partie par la faute des hommes.

Après avoir visité les églises, les cloîtres, les palais, tous les lieux où nous appellent quelques chefs-d'œuvre, nous nous transporterons devant l'arc-de-triomphe construit à l'entrée de la route du Simplon, commencé par Napoléon et continué par l'empereur François. On y a remplacé partout la figure du vainqueur d'Austerlitz par celle de l'empereur d'Autriche. De là, plusieurs contre-sens assez singuliers. Ainsi, dans la scène où Napoléon prête serment à la constitution accordée au royaume d'Italie, il se trouve, par suite de ce changement de personnes qui a vraiment quelque chose de dérisoire, si l'on songe au sort des provinces lombardes, que ce serment est prêté par l'empereur d'Autriche. Il semble que le marbre, en refusant de se plier à ce changement de destination, ait voulu protester contre cette sorte d'apostasie qu'on lui imposait.

Mais n'oublions pas que Milan est, avec Naples, la première ville d'Italie pour la musique, si même les Milanais ne surpassent pas, en fait de dilettantisme, les Napolitains qui, comme l'a dit spirituellement l'auteur des *Promenades dans Rome*, sont trop *Africains* pour sentir la musique tendre et passionnée. Voici qui nous conduit tout naturellement au fameux théâtre de la *Scala*, renommé non seulement parce qu'il est un des plus vastes que l'on connaisse, mais aussi parce qu'on y entend les meilleurs chanteurs que l'Italie peut fournir. C'est là que s'est faite la renommée des Pasta, des Rubini, des Tamburini, des Lablache.

Mais vous entendez souvent parler de succès, de transports, de triomphes sans fin en faveur de tel virtuose ou de tel compositeur. Pour vous édifier sur le sens réel de ces scènes d'enthousiasme, ne faites que cette simple question ; " Est-ce à Milan que ces idoles ont été consacrées ? " S'il en est ainsi, vous pouvez y croire, car le parterre milanais est peut-être le premier du monde pour l'entente de la musique ; on y trouve, avec l'ardeur et l'impétuosité des intelligences italiennes, un mélange de finesse française et de bon sens allemand qui assure sa supériorité. Mais il arrive souvent que l'on confond les succès de Modène, de Ferrare ou même de Florence avec ceux de Milan ou de Naples, et de là certains mécomptes qui surviennent à l'égard de tel ou tel *demi-dieu* du chant qui se trouve être, à son arrivée à Paris, un artiste au-dessous du médiocre.

Quant au théâtre de la Scala considéré comme architecture, il n'a rien de remarquable à l'extérieur. La façade a été construite vers 1778, époque où l'architecture était loin de prospérer en Italie, et ne se ressent que trop du mauvais goût et de la mesquinerie du temps. A l'intérieur, on se trouve dans une enceinte d'une magnificence vraiment extraordinaire, bien que la première impression ne soit pas toujours favorable. On ne songe pas à restaurer les peintures assez fréquemment, et l'éclairage ordinaire est loin d'être suffisant. Mais les jours de fête, ou, comme on dit à Milan, *les jours de gala*, on jouit d'un coup d'œil éblouissant.

On peut, du reste, se convaincre à ce théâtre qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'on rapporte en France des licences des loges italiennes qui servent, suivant le rapport de certains voyageurs, à la fois de salle à manger, de salon de réception, de salle de jeu, etc... S'il est vrai que les spectateurs italiens aient jamais eu l'habitude de dîner au spectacle, l'aristocratie milanaise actuelle est beaucoup trop élégante et délicate pour ne pas avoir depuis longtemps renoncé à cet usage. Mais il est certain que les loges de théâtre servent toujours de lieux de réception. Les nobles milanais n'ayant pas voulu ouvrir leurs salons pour ne pas avoir à y admettre les officiers de la garnison autrichienne, reçoivent dans leurs loges leurs amis ou les étrangers de distinction. La plupart des loges ne pouvant guère contenir que sept ou huit personnes, il est d'usage que le dernier venu se place sur le devant à côté de la maîtresse de la maison ou plutôt de la loge. A mesure qu'un nouveau venu se présente, il remonte d'un cran sur les banquettes, où l'on se trouve placé obliquement comme dans les omnibus. A la Scala, le fameux précepte de l'Evangile trouve son application naturelle : les derniers sont les premiers ; et ces déplacements, qui pourraient sembler étrangers à nos usages français, ne choquent en rien les Milanais ; la vanité même dans les classes élevées n'étant que bien rarement admise.

Parmi les scènes secondaires, il en est une qui nous semble mériter particulièrement les honneurs du compte-rendu. Ce théâtre, d'un genre particulier, a le bon esprit de ne point distribuer d'affiches, ce qui du moins n'expose pas son public aux mécomptes et aux séductions trompeuses. La comédie que nous venons de voir représenter avec une simplicité et un naturel admirables, a pour héros, ou, pour parler le langage du pays, pour *protagoniste*, un Piémontais qui représente un personnage analogue à celui de notre Pourceaugnac, berné, joué, battu, exposé à toutes sortes de mésaventures. Il faut savoir que les Milanais, qui en sont toujours eux rivalités et aux aversions du moyen âge, font jouer à leurs voisins du Piémont le même rôle que les Anglais aux Irlandais et les Berlinoises aux habitants de Meissen, c'est-à-dire le rôle

de dupes et de victimes. Après la comédie est venu un ballet, et, bien que les danseurs et les danseuses fussent en général de fort petite taille, il était impossible de s'élever plus haut, d'exécuter des entrechats plus hardis, des pirouettes plus longues. On les eût pris pour des sylphes ou des démons, à voir avec quelle facilité ils voltigeaient, se disloquaient, laissant de bien loin derrière eux les grands danseurs et les virtuoses de premier ordre que nous avons vus figurer la veille à la Scala. Ce spectacle si curieux est celui du fameux *Gerolamo*, et nous venons d'assister à une représentation de marionnettes.

V. — ILES BORROMÉES.—VENISE.

Quittons Milan, puisqu'il nous faut suivre le cours de notre rapide voyage ; Milan, la ville franche, ouverte, hospitalière par excellence, où l'on apprend à connaître sous tous ses beaux côtés le caractère italien si souvent méconnu, calomnié à l'étranger, parce qu'on le juge sur quelques rares et indignes exceptions. Mais avant de prendre congé de la Lombardie, ne consacrerons-nous pas un jour ou deux à visiter les îles Borromées, comparables aux *îles Fortunées* des anciens ? Si vous nous demandez ce que sont ces îles, nous vous répondrons : figurez-vous des lacs purs comme le ciel, et couronnés de vignes en amphithéâtres, des corbeilles de fleurs flottantes, des terrasses tapissées de jasmins, d'orangers et de grenadiers, des palais de marbre cachés dans la verdure, un voyage au milieu des parfums, des marbres, des fleurs et des lauriers. L'une de ces îles s'appelle l'île Belle. Laquelle est la plus belle ? à laquelle des trois accorder la palme, sans rendre les autres sœurs justement célèbres ? Jean-Paul, l'illustre rêveur, le poète-fantaisie par excellence, s'est imaginé de décrire ces îles sans les avoir vues et comme Platon a peint les champs Élysées, seulement d'après les tableaux de ses fantaisies et de son imagination. Mais il a eu beau accumuler les teintes les plus vives, les merveilles de l'art, et tous les enchantements de la nature ; quand on visite ces îles, on reconnaît quelles sont encore au-dessus de la description du poète : que peut-on dire de plus à leur louange ?

A présent Venise nous attend, Venise, autre merveille toute différente de celles que nous avons admirées jusqu'alors, et que tant de relations, de poèmes et de strophes n'ont pu parvenir à gâter.

Sur notre route, plusieurs villes célèbres se rencontrent, mais nous ne ferons que les visiter en passant. Nous ne saurions trop souvent répéter qu'on ne peut tout voir dans un premier voyage en Italie et qu'il est bien des choses que l'on est forcé de renvoyer au prochain pèlerinage. C'est ainsi que nous ne ferons que visiter au passage Mantoue, la patrie de Virgile, où l'on ne trouve pas même un monument élevé à la mémoire du poète, mais où l'on admire, en revanche, les plus belles choses qu'ait laissées Jules Romain, cet élève de Raphaël, qui serait peut-être le premier peintre du monde si son maître n'eût pas existé. Nous ne ferons guère plus de séjour à Vérone, la patrie de Roméo et Juliette, où nous remarquons cependant quelques beaux restes d'antiquités. Nous prendrons à peine le temps de visiter à Vicence le théâtre si curieux que Palladio fit construire sur le modèle des théâtres grecs, et sans lequel il est bien difficile de comprendre la mise en scène des tragédies d'Eschyle et de Sophocle. Padoue ne nous arrêtera pas plus longtemps, la ville n'ayant en soi rien de bien curieux, et notre manière de voyager ne nous permettant pas de nous appesantir sur tout ce

que son Université, si fameuse dans toute l'Italie, peut avoir d'intéressant aux yeux des doctes de profession.

Mais déjà nous voici sur le canal de la Brenta, qui doit nous conduire droit à Venise. Le bâtiment qui nous transporte a nom *Le Bucentaure*, et n'est, comme on le pense bien, que le très-indigne petit-fils du fameux *Bucentaure* qui servit autrefois à transporter les doges. Ce bâtiment se compose d'une petite antichambre, suivie d'une chambre tapissée en noir, avec une table et deux estrades garnies de maroquin. Voilà qui nous donne déjà l'idée de l'intérieur de la plupart des gondoles, qui seraient bientôt gâtées par l'eau de la mer, si on n'eût choisi des couleurs sombres pour les décorer. *Le Bucentaure* nous conduit rapidement en vue de Venise, et nous n'avons plus qu'à nous convaincre par nos propres yeux si tous ce qu'on raconte de cette ville surprenante est au-dessus ou au-dessous de la réalité.

Disons-le cependant avec franchise, beaucoup de voyageurs, en entrant à Venise, ne sont pas autant surpris qu'ils s'y étaient d'avance attendus ; nous avons même entendu des gens de bonne foi avouer que l'entrée par le grand canal ne leur a guère causé plus d'impression que celle de Lyon ou de Paris par la rivière. Mais quand on est une fois dans la ville, qu'on voit sortir de l'eau, de tous côtés, des palais, des églises, des hôtels et des rues, car on ne peut faire un pas sans avoir un pied dans la mer, alors, on se sent vraiment émerveillé et comme entraîné loin du monde réel. Parcourons donc dans cette ville étrange où les rues se succèdent et s'entrelacent comme les issues d'un labyrinthe, où, pour se rendre d'un quartier à un autre, il faut souvent franchir jusqu'à vingt ponts. A chaque pas, ce sont des palais d'une architecture pleine d'élégance et de coquetterie, où le goût de l'Italie se trouve heureusement allié au goût byzantin ; puis les lagunes qui varient et animent tout. Ce n'est pas qu'elles soient absolument exemptes de reproches : elles sont souvent noirâtres, troubles, et exhalent même en été certaines odeurs fétides. Mais, telles qu'elles sont, elles n'en offrent pas moins le plus curieux spectacle que l'on puisse voir. Quoi de plus singulier, en effet, que d'avoir sous ses fenêtres un bras de mer qui s'insinue entre chaque maison ? Une dame priaît un jour un officier français de lui dire au juste ce qu'était Venise, " Madame, lui répondit-il, figurez-vous un bain de pied sur lequel vous ferez flotter des coquilles de noix, et vous aurez une parfaite idée de ce qu'est Venise."

Mais il est bien temps de faire notre premier voyage en gondole, et de faire plus ample connaissance avec cet équipage, dont tout le monde parle d'après le témoignage toujours un peu enjolivé des barcarolles et des opéras comiques.

La gondole est longue et étroite comme un poisson ; au milieu, se trouve une espèce de caisse de carrosse, basse, faite en berlingot ; il n'y a qu'une seule portière au devant, par où l'on entre. Il y a place pour deux personnes dans le fond, et pour deux autres de chaque côté sur une banquette, qui ne sert presque jamais que pour étendre les pieds de ceux qui occupent le fond. L'intérieur est ouvert de tous côtés et se ferme quand on veut, soit par des glaces, soit par des panneaux de bois recouverts de drap noir. Le bec d'avant de la gondole est armé d'un grand harpon en col de grue, garni de six larges dents de fer. Tout le bateau est peint en noir et verni ; la caisse doublée de velours noir en dedans et de drap noir en dehors, avec les coussins de maroquin de même couleur, sans qu'il soit permis aux plus grands seigneurs d'en avoir une différente en quoi que ce soit de celle du petit particulier ; de sorte qu'il ne faut pas songer à deviner qui peut

être dans une gondole fermée. L'habileté des gondoliers vénitiens est proverbiale ; ils glissent plutôt qu'ils ne voguent sur les lagunes, et tournent en un coup de main cette longue barque comme sur la pointe d'une aiguille. Le nombre des gondoliers est infini, et l'on ne compte pas moins de soixante mille personnes qui vivent de la rame, soit gondoliers ou autres.

Quand à la ville de Venise considérée dans son ensemble, tout en l'appelant avec les romanciers et les poètes Venise la belle, l'enchantée, nous croyons qu'on peut l'appeler aussi Venise la muette et la silencieuse. En effet, on est pas peu surpris, en parcourant ces rues étroites, de n'entendre d'autre bruit que le cri monotone et régulier des hommes qui se promènent du soir au matin en proposant aux habitants de *l'eau fraîche*, denrée que la position de la ville au milieu des mers rend toujours précieuse. On a dit avec raison qu'à Venise les affaires, les actes ordinaires de la vie se font comme par enchantement : chacun s'y meut par des ressorts invisibles ; on va, on vient, on se croise, on se rencontre, par un mouvement d'existence régulier, monotone ; il semble que l'on vive à bord d'un vaisseau.

Mais après avoir erré au hasard dans les rues, sur les quais et les ponts de Venise, nous nous trouvons tout à coup transportés sur cette fameuse place Saint-Marc, que l'on peut considérer sinon comme la plus belle, du moins comme la plus curieuse et la plus variée de toutes les places du monde. Elle est terminée des deux bouts par les églises Saint-Marc et San-Geminiano, et des côtés par les procuraties vieilles et neuves. On a donné ce nom de *procuraties* à des galeries qui règnent autour de la place, et qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux arcades de notre Palais-Royal. C'est là que se réunissent les oisifs, les gens de bel air, les étrangers, les causeurs. Il faut voir la place Saint-Marc par un beau soir d'été, vers dix heures, toute en feu, toute en joie, alors que les conversations bourdonnent autour des cafés, que les promeneurs vont et viennent, qu'on entend de tous côtés ces mille rumeurs de la vie élégante et mondaine, tandis que dans le fond de quelque lagune lointaine retentit le cri sauvage du gondolier, qui avertit les rameurs survenants de se garer au détour des rues.

Une autre place plus petite que la première, et célèbre dans tant de romans sous le nom de *Piazzetta*, conduit directement à la mer. Comment décrire le mouvement, l'empressement singulier et toute cette bigarrure de costumes, de gestes et de maintiens, qui forme autour de ce petit emplacement le plus curieux mélange de terre, de mer, de gondoles, de boutiques, de vaisseaux et d'églises, de gens qui partent et arrivent à chaque instant ? Comment surtout nous arrêter à décrire tous les lieux que nous visitons avec cette heureuse incohérence du voyageur à Venise, qui flotte sans cesse du *Rialto*, ce pont si merveilleux, à l'église Saint-Marc, du palais des doges au grand canal ? L'église Saint-Marc à elle seule demanderait tout un volume de description : C'est une église à la grecque du temps de Byzance, basse, presque impénétrable à la lumière, couverte de sept dômes revêtus en dedans de mosaïques à fond d'or. Beaucoup de gens critiquent le style de cette église, qui est en effet fort éloigné du goût des anciens ; mais telle qu'elle est, elle n'en représente pas moins un édifice intéressant et curieux, dont on a peine à se détacher dès qu'on y est introduit.

On y voit de très-vieilles mosaïques, qui remontent à l'origine de la peinture moderne ; non-seulement les murs et les plafonds en sont couverts, mais même le pavé, qui n'est autre chose qu'un composé de petites pièces de marbre, jaspe, lapis, agate, serpentine, cuivre, etc. Après avoir longtemps admiré et médité dans l'intérieur de cette église mystérieuse, nous sortirons pour contem-

pler au portail ces quatre chevaux de bronze, qui furent, dit-on, fondus par Néron, et que l'on se souvient d'avoir vus, sous l'Empire, rayonner au sommet de l'Arc de Triomphe du Carrousel. Puis nous monterons en haut de la grande tour, d'où l'on découvre toute l'étendue de Venise, les îles et petites villes et mer qui l'accompagnent, les bâtiments qui couvrent les lagunes, toute la côte d'Italie depuis Comacchio jusqu'à Trévise, le Frioul, les Alpes, la Carinthie, l'Istrie et le commencement de la Dalmatie, unique et enivrante perspective dont lord Byron ne pouvait rassasier ses yeux.

Nous ne nommerons pas même les églises sans nombre où se pressent les chefs-d'œuvre de l'école vénitienne, ni les palais d'une magnificence inouïe qui se trouvent autour du grand canal. Faites souvent, pouvons-nous dire aux voyageurs qui nous suivront la promenade que nous avons accomplie chaque soir depuis notre arrivée, sur ce canal dont on ne peut se lasser d'admirer les beautés. Perdu dans le fond d'une gondole nonchalante, laissez défilier devant vos yeux ces édifices splendides qui datent de plusieurs siècles, et dont l'architecture n'a pas été encore surpassée. Lais- sant de côté les souvenirs fastueux, l'histoire, les doges et leur

palais si imposant et si sombre, livrez-vous aux émotions de cette promenade du soir, au milieu des autres gondoles qui glissent furtivement autour de la vôtre, vous contentant d'aspirer les brises de la Brenta, qui jouent et circulent autour de vous ; écoutez les chants réguliers des gondoliers qui reviennent du Lido, n'ayant d'autre pensée que de savourer pleinement les délices, l'extase de cette promenade qui se fait pour ainsi dire entre le ciel et la terre. C'est en revenant d'une pareille course que vous saurez ce que vaut un séjour à Venise, que vous aurez rapporté de ces pensées et de ces impressions qui souvent ornent toute une existence avec les réminiscences d'un seul voyage.

Mais nous nous étions promis de ne pas perdre de temps, et nous devrions avoir quitté Venise déjà depuis plusieurs jours, sous peine de ne plus faire qu'effleurer ce qui nous reste à voir. Regagnons donc au plus vite l'embouchure de la Brenta, donnons un dernier coup d'œil à nos chers palais que nous ne reverrons plus, et comme l'a dit Milton, un des plus vieux voyageurs en Italie, "troquons les gondoles contre les chaises de poste, et le grand canal de Venise contre les Apennins."

(A continuer.)

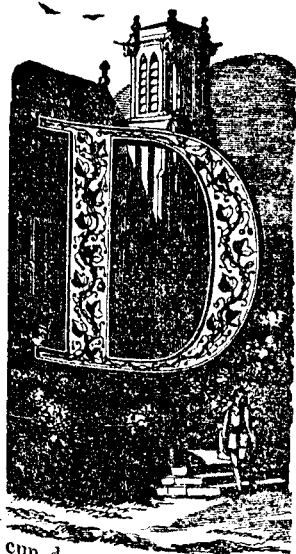
ARNOULD FRÉMY.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

CHARLES GUÉRIN.

VII. — CAPRICE ET DEVOIR.

— (SUITE.) —



Dès ce moment, notre héros prit place parmi cette nombreuse catégorie d'étudiants qui suivant l'expression tout à fait pittoresque de M. Dumont font leurs études à cheval sur un roman. Disons à la louange de Charles qu'il multipliait les relais, et qu'il dévorait avec une inconcevable rapidité volumes après volumes ; dans un de ces livres, il lui arriva une fois de rencontrer un couple d'amoureux, qui s'étaient vus la première fois de leur vie, dans un bois, en faisant cha-

cun de son côté, une excursion botanique. L'auteur profitait de cette circonstance, pour intercaler dans son ouvrage un éloge pom-

peux de la Flore de son pays ; trois ou quatre chapitres étaient occupés par des descriptions scientifiques, dans lesquelles, on n'avait pas omis le moindre graminée de la terre natale. Charles trouva cela admirable, et il se prit à l'instant même d'une passion tout à fait touchante pour la botanique. Il lui fallait un herbier, sans cela il ne pouvait plus vivre. Le temps était mal choisi ; c'était dans l'hiver. Faute de mieux, il se vit forcé de se rabattre sur les lichens, et autres cryptogames, qu'il se procura à grande peine sur les murs des fortifications, sous la neige et le verglas ; il passait des soirées entières à les examiner à la loupe et il y découvrait des mondes de merveilles. Un jour M. Dumont le surprit, qui contemplait avec intérêt une moisissure, au fond de son encrier, et comme le vieux procureur parut s'étonner de cette sorte d'occupation, notre homme en prit occasion d'enseigner à son patron tout ce qu'il avait appris dans Linnée, Jussieu et Décaudolle ; mais le bonhomme ne tarda pas à interrompre le jeune savant, pour lui faire remarquer qu'il ne poussait point de cryptogames, au fond des encriers, lorsqu'on avait soin de les vider et de les emplir alternativement ; observation, dont la justesse était accablante, pour ce pauvre Charles, qui n'avait pas écrit une ligne depuis plus d'une semaine.

Une autre fois, il tomba sur une nouvelle, dans laquelle un jeune homme était devenu éperdument amoureux d'une jeune

filles, rien qu'à voir sa silhouette se dessiner le soir sur le mur vis-à-vis de sa demeure ; de suite, il ne rêva plus que silhouettes. Tous les soirs de sept à neuf heures, accompagné de son ami Voisin, qui feignait de partager son enthousiasme pour les profils, Charles parcourait la rue St. Louis, et la rue St. Jean, faisant la chasse aux silhouettes. Il faillit devenir amoureux d'une très grosse et très laide épicière dont l'ombre lui apparut un soir entre une caisse de thé, et un pain de sucre. Heureusement qu'une visite faite à son comptoir, sur le champ, lui prouva qu'il ne fallait pas toujours prendre les silhouettes au sérieux. Il en fut quitte pour une demi livre de café qu'il se vit dans l'obligation d'acheter.

Si d'un côté Henri Voisin riait sous cape des extravagances encore très modestes de son prétendu rival, dont il montait à plaisir l'imagination ; d'un autre côté, M. Dumont s'allarmait à bon droit de l'étrange conduite de son clerc, qui n'écrivait que très peu, étudiait encore moins, et lui tenait des discours auxquels, lui, homme, positif, avait de la peine à trouver le sens commun.

M. Dumont, était un avocat de la vieille école, honnête, laborieux, modeste, savant, très *chérant* envers les clients riches, très indulgent envers les pauvres, et au demeurant le plus intrépide chicanier du barreau. Au physique c'était un petit homme sec, se redressant de son mieux dans sa petite taille, toujours scrupuleusement vêtu de noir, et cravaté de blanc, vif, gai, spirituel, lorsqu'il n'était point tracassé par les plaideurs, très brusque et très maussade parfois, et aussi intelligent que le donnaient à croire son large front chauve, ses yeux brillants, son nez aquilin, et tout l'ensemble de son expressive physionomie.

Il avait été le compagnon d'études, et l'ami intime de M. Guérin, et il prenait le plus grand intérêt aux succès de Charles que sa mère lui avait instamment recommandé. Quoique très indulgent pour les erreurs, et les folies de la jeunesse, M. Dumont ne les considérait que comme un délassement et une diversion, et il eût volontiers pardonné à son nouveau clerc, quelques escapades, semblables à celle que lui-même avouait avoir commis dans son jeune temps, s'il eût montré quelque goût pour la profession, quelque zèle pour la besogne du bureau... Mais lorsqu'il voyait tous les matins, ou plutôt tous les après midis, M. Charles Guérin arriver à l'étude d'un air soucieux et dégouté, ne faire d'ouvrage que tout juste ce qu'on lui prescrivait et s'en acquitter très mal, distraire les autres clercs, en leur parlant sans cesse littérature, théâtre, musique, botanique et le reste, se jeter dès qu'il avait un moment à lui sur quelque roman, qu'il cachait sous son pupitre, M. Dumont hochait la tête et disait : voilà un jeune homme, qui ne fera rien de bon.

Il délibéra même s'il n'écrirait pas à Madame Guérin pour l'informer du peu de dispositions que manifestait Monsieur son fils, à l'égard de la science profonde du droit et de la science beaucoup plus creuse de la procédure : mais par pitié pour la pauvre mère, il avait résolu d'attendre encore quelque temps ; lorsqu'il reçut la visite d'un de ses beaux-frères, riche cultivateur d'une des plus belles paroisses du district de Montréal. M. Jacques Lebrun, était resté veuf de bonne heure avec une fille unique qu'il avait eu de son mariage avec M^{lle} Dumont. Quelques affaires de succession qu'il avait à régler avec son beau-frère, et le désir de voir la capitale où il n'était jamais venu, l'avait amené à Québec. En entrant dans l'étude de l'avocat, il fut vivement frappé de la physionomie intéressante de Charles, mais il ne tarda pas à remarquer l'air ennuyé et un peu maladif du jeune homme. Comme nos bons habitants déguisent rarement leur pensée, M. Lebrun ne put s'em-

pêcher de dire : mon Dieu, voilà un Monsieur, qui aurait un terrible besoin de la campagne ! Pour le sûr que s'il buchait une demi corde de bois tous les matins, il prendrait bien vite meilleure apparence. La-dessus, enchanté de trouver un prétexte de se débarrasser pour quelque temps de notre héros dont les manières d'agir lui déplaisaient de plus en plus, et pensant aussi qu'une promenade à la campagne, lui donnerait peut-être un peu de l'énergie qui lui manquait, M. Dumont fit à son beau-frère la proposition d'emmener effectivement avec lui M. Guérin, si toutefois ajouta-t-il, cela convenait à l'un et à l'autre. Charles, comme tous les gens romanesques, amateur pardessus tout du neuf et de l'imprévu, lorsque cet imprévu a son côté poétique, faillit accepter sur le champ ; mais comme ce voyage devait être un des premiers actes d'indépendance de sa vie d'étudiant, il demanda une journée pour se décider et résolut de consulter ses amis Jean Guilbaut et Henri Voisin.

Le soir même il réunit ce grave aréopage dans sa mansarde et après *mur délibéré*, il fut dit d'une voix unanime que le voyage se ferait. Nous n'entrerons point trop avant dans les motifs de cette décision en ce qui concerne l'un des trois amis : nous dirons seulement que Jean Guilbaut pour sa part en envoyant son ami à soixante et quelques lieues de Québec, n'avait point d'autre objet en vue que d'aider à rompre par une diversion un peu longue, la trame des illusions dangereuses dont il le voyait obsédé.

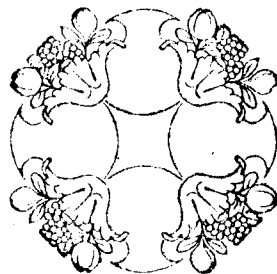
Comme ils causaient ensemble de leurs goûts et de leurs inclinations, Charles avouait qu'il avait éprouvé un instant, une prédilection toute particulière pour l'étude du droit, prédilection qui s'était changée bien vite en une profonde aversion ; Henri Voisin assurait au contraire que, la loi et la procédure lui, avaient toujours paru en elles-mêmes des choses détestables, mais qu'il s'y était cependant livré avec ardeur malgré tous ses dégoûts, ce dont il ne pouvait se rendre compte.

— Je comprends bien cela, dit Jean Guilbaut. C'est que toi Charles, tu travailles par caprice, et toi Henri, par intérêt.

— Et toi, donc ? dirent-ils tous deux.

— Moi, reprit l'étudiant, en médecine, moi ? Je travaille par devoir.

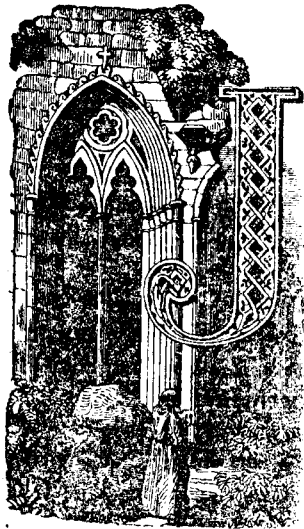
FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



CHARLES GUÉRIN.

SECONDE PARTIE.

I. — MARICHETTE.



ACQUES LEBRUN, depuis la mort de sa femme, s'était imposé les plus grands sacrifices pour donner à sa fille unique ce que l'on appelle une bonne éducation ; c'est-à-dire qu'il l'avait renfermée pendant trois ans dans un couvent, où, grâce au progrès qu'ont fait ces maisons d'éducation, elle avait appris une foule de choses, qui contrastaient singulièrement avec sa position. Ainsi Mademoiselle Marie Lebrun était de première force sur le piano, et elle n'avait à sa disposition d'autre

instrument de musique que la chaudière de fer blanc dont elle se servait pour traire elle-même les vaches de la ferme. Elle s'était donné beaucoup de peines pour apprendre l'anglais, et il ne se trouvait pas autour d'elle une seule personne qui comprit un mot de cette langue. Elle savait broder et peindre, et le jour même de son retour à la maison paternelle, il lui avait fallu se mettre au métier à tisser de la grosse étoffe. Enfin, au couvent, elle avait déclamé *Athalie*, et au village on l'appelait *Marichette*.

Fort heureusement pour la jeune fille, le couvent ne l'avait pas dégoûté du village. Elle y rapportait un esprit exempt de tout orgueil déplacé, de tout dédain sot et ingrat ; et elle reprit sa place auprès de son père avec autant de candeur, de respect, et d'amour que si elle ne l'eût jamais laissée. Elle sut dissimuler à merveille les premières répugnances qu'elle éprouva involontairement pour les humbles et rudes travaux de la campagne ; elle prit même à tâche d'effacer tout ce qui causait entr'elle et ceux qui l'entouraient une disparité choquante, et cela au grand désappointement de son père, qui trouvait fort mal, que sa fille ne sut pas mieux faire la *grosse demoiselle*. Ce mécompte était d'ailleurs amplement compensé par le bonheur qu'elle lui procurait. Marichette ne se démentait pas un seul instant : les attentions les plus délicates, la plus naïve soumission, les plus tendres caresses trompaient l'ennui du bon cultivateur, qui se décida à vivre uniquement pour sa fille. Il sortait rarement, et passait les soirées

à écouter la bouche béante, les lectures qu'elle lui faisait. Son voyage de Québec créa même quelque étonnement ; une aussi longue absence était tellement en dehors de ses habitudes qu'elle intrigua vivement toutes les commères de la paroisse. Quant à la pauvre enfant, le départ de son père était pour elle un véritable chagrin, le premier qu'elle éprouvait depuis sa sortie du couvent. Les sept grandes journées qui s'étaient déjà écoulées, et qu'elle avait passées seule avec une vieille voisine, lui avaient paru sept grands mois. Le soir du huitième jour, plus long et plus ennuyeux, encore que ceux qui l'avait précédé, était arrivé, sans ramener celui qu'elle attendait avec une impatience, qui devenait de l'inquiétude, car six et sept jours au plus était le temps convenu d'avance pour ce voyage.

On était alors dans le carême ; c'est-à-dire au milieu de mars, époque de l'année sur laquelle les prières et les offices lugubres de l'église, jointes à l'impression qui résulte du premier réveil de la nature, lorsque le printemps, qui dans notre climat met plus de trois mois à poindre lentement sous la neige, jettent un certain reflet de tristesse, que beaucoup de personnes, nous en sommes certains, ont observé avant nous. Assise près de la fenêtre du pignon de la maison, d'où elle pouvait voir de plus loin sur le grand chemin, Marichette profitait des dernières lueurs du crépuscule pour achever une pieuse lecture qu'elle avait commencée à l'église. Si dévote qu'elle fût, on croira sans peine que le moindre bruit attirait son attention. Chaque fois que le tintement frêle et lointain des grelots d'une voiture arrivait jusqu'à elle, la jeune fille appuyait son front sur les vitres et restait là, immobile, jusqu'à ce que le cheval et le traîneau qui s'étaient ainsi annoncés, fussent passés près de la maison. Plusieurs voitures passèrent ainsi, les unes après les autres, faisant naître d'abord une espérance, qu'elles emportaient, en s'éloignant avec cet air froid et insolent, qu'on trouve toujours aux choses qui nous contrarient. Lorsqu'il fit tout à fait noir, elle mit son livre de côté, et s'agenouillant sur la tablette de la croisée, elle se prit à regarder fixement au dehors comme si elle eût voulu percer l'obscurité avec ses regards ; mais elle ne vit rien, que de larges flocons de neige qui tombaient, éclairés de distance en distance par la lumière que projetaient les fenêtres des quelques maisons qui bordaient la route. Nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est de temps à autre, l'aboïement d'un chien, ou le bruit parfois triste et cadencé, parfois rapide et joyeux des sonnettes des traîneaux, qui passaient toujours, quoiqu'à de plus longs intervalles.

Dans toute autre circonstance, cette scène peu récréative,

aurait été bien propre à attrister la jeune fille ; mais si l'on songe que prédisposée comme elle l'était d'ailleurs ; si l'on excepte la vieille voisine, qui marmottait son chapelet, et le chien de la maison qui ronflait, roulé sur lui-même près du foyer, elle était seule, seule avec son ennui et son inquiétude croissante, on trouvera bien naturel de la voir donner un libre cours à ses larmes ; ce qui ne dérangea pas le moins du monde ni le chien dans son sommeil, ni la vieille voisine dans sa prière.

Il y avait longtemps que la pauvre Marichette pleurait, lorsque tout à coup, *Castor* (c'était le nom du chien) fit entendre une sorte de grognement joyeux et courut vivement vers la porte. Il n'en fallut pas d'avantage. Marichette s'élança à sa suite, et dans un clin-d'œil, sans tenir compte de l'obscurité et de la neige elle se trouva sans autres vêtements que son mantelet et sa jupe, à courir sur la grande route en compagnie de *Castor* qui tantôt la précédait et tantôt la suivait. Au bout de quelques arpens, elle s'arrêta, et jeta à son compagnon un regard de reproche, que celui-ci comprit à merveille, car il s'arrêta aussi lui, et après avoir flâiné un instant il recommença à courir, se retournant de temps à autre pour inviter sa maîtresse à le suivre.

Comme pour rendre justice à l'instinct de la bête, un bruit de sonnettes à peine perceptible parvint alors à l'oreille attentive de la jeune fille : elle se remit en chemin pleine d'espérance, hâtant le pas à mesure que le bruit devenait plus distinct. Jugez de son désappointement lorsqu'à un détour de la route elle aperçut deux personnes au lieu d'une dans la voiture si impatiemment attendue ! Par bonheur ce dernier contretemps ne fut pas de longue durée.

— Marichette ! Marichette ! Quand on pense que c'est Marichette ! s'écria une voix bien connue... ; sans prendre garde à l'étranger, qui accompagnait son père, la pauvre enfant tremblante de joie sauta dans le traîneau, et *Castor* non moins joyeux qu'elle en fit autant de son côté.

Allons ! allons ! nous allons être une fameuse cariolée, bêtes et gens... par chance qu'il n'y a pas loin. Tiens, c'est vrai ! Excusez ma petite Marichette, Monsieur Guérin. Elle a été joliment poussée aux études pour une *créature* (1) mais elle est sans gêne : elle ne connaît pas les façons du grand monde.

Il ne fallait pas moins que cette apologie en forme, pour faire sentir à la jeune fille, la présence du tiers malencontreux que son père venait de nommer. Elle se retourna vivement pour voir qui était ce M. Guérin à qui on la présentait d'une manière si peu avantageuse ; mais l'étudiant était tellement enveloppé dans une épaisse robe de buffle dont le capuchon lui recouvrait entièrement la figure, qu'il était tout à fait impossible de se faire une idée de ce personnage. Cependant pour la première fois de sa vie, elle eut honte de s'entendre appeler Marichette ; ce nom lui parut avec raison un sobriquet peu élégant. L'étranger ne répondit pas un mot aux paroles que Jacques Lebrun lui avait adressées, et cela pour la meilleure raison du monde. La fatigue du voyage, l'obscurité, le bruit monotone de la voiture, et le peu d'intérêt qu'il trouvait à la conversation de son compagnon avaient endormi notre héros si profondément, qu'il n'avait eu aucune connaissance de ce qui venait de se passer. Marichette put donc gronder son père tout à son aise sur la longueur prolongée de son absence ; et celui-ci put donner à sa fille toutes les explications possibles, qui cependant ne le justifiaient pas tout à fait ; car la robe de peau

(1) D'où provient cette manière de désigner les femmes chez nos habitants ? Les sermons des curés sur les dangers de s'attacher aux créatures n'en formeraient-ils pas l'étymologie ?

de buffle dont nous avons parlé le privait pour le moment d'un de ses meilleurs moyens de défense.

A la porte de la ferme il fallut réveiller, non sans quelque difficulté, le monsieur *de la ville* et presque le tirer du traîneau où le retenaient ses fourrures appesanties par la neige. Une fois dans la maison, Jacques Lebrun crut devoir réitérer à peu près dans les mêmes termes la présentation de sa fille. L'étudiant tout en se frottant les yeux répondit à peine par un salut nonchalant et distrahit aux très belles et très savantes révérences que s'empressa de lui faire la *petite habitante*. Sur un ordre de son papa, Marichette avec la meilleure grâce possible aida l'étranger à se débarrasser de son lourd capôt, service pour lequel elle n'obtint pas un seul mot de remerciement. Voilà, pensa-t-elle, un monsieur, qui avec ou sans sa peau de bête a joliment l'air d'un ours mal léché. Si ça doit continuer, papa aurait aussi bien fait de le laisser où il était.

Comme pour justifier ce premier jugement porté sur son compte, la conduite de Charles pendant le repas qu'on lui fit prendre, et jusqu'au moment où il jugea à propos de se retirer dans la petite chambre qui fut préparée pour lui, fut non seulement exempte de toute galanterie et de toute politesse ; mais même très blessante pour la fille de son hôte, dont il parût ne pas faire plus de cas que si elle eut été la servante de la maison. Bien loin cependant de se montrer maussade, il lui aurait fallu au contraire déployer beaucoup d'amabilité pour se faire pardonner sa présence dans un moment où le père et la fille se revoyaient après ce qu'ils croyaient naïvement une longue absence, et où ils avaient tant de caresses à se faire et tant de choses à se dire.

Jacques Lebrun, très fatigué lui-même, mit l'impolitesse du jeune homme sur le compte de la fatigue et du sommeil qui l'accablaient. En cela il se montrait bien indulgent, car il y avait entre ces deux causes un peu de mauvaise volonté chez notre héros. Charles était parti pour la campagne avec l'intention bien arrêtée d'y changer tout à fait de régime, au moral comme au physique. Il voulait substituer pendant quelque temps le travail du corps à celui de l'âme, se donner beaucoup d'exercice, et faire le moins de frais possible, en fait d'imagination et de sentiment. C'était là son dernier caprice du moment et il y tenait plus qu'à tous ceux qui avaient précédé. Il n'avait emporté avec lui que quelques livres de science bien arides, quoiqu'ils n'eussent point trait à la jurisprudence, et il se proposait de les feuilleter lorsqu'il ne pourrait pas aller bûcher dans la forêt. Il avait laissé à la ville, à dessein, toute sa bibliothèque de romans ; et il fut horriblement choqué de trouver toute rendue au terme de son voyage, ce qui ressemblait beaucoup à une héroïne en chair et en os, une petite paysanne à prétentions, qu'on lui disait instruite, et que pour comble de malheur, il ne put s'empêcher de trouver jolie. Il jugea de suite que le seul moyen de tenir à son projet, c'était d'éviter tout rapport avec cette jeune personne qu'il considérait d'ailleurs comme bien au dessous de lui.

On sait combien les familles riches et distinguées établies dans les campagnes se pensent supérieures aux habitants qui les entourent. Le père de Charles n'était point sorti comme on dit, de la cuisse de Jupiter ; cependant la position que l'honnête marchand s'était faite, et l'éducation qu'il avait eue, l'avaient mis en droit de tenir ses voisins à une respectueuse distance. Depuis sa mort, loin de s'affaiblir, l'orgueil de sa famille s'était accru. Madame Guérin avait pour son propre compte, quelques prétentions à la noblesse, et la décadence de sa fortune, par une réaction bien légitime, exagérait chez elle le sentiment de sa dignité. Ses en-

fans, qu'elle ne voulait pas voir complètement déçus, avaient été élevés dans des idées presque aristocratiques. Cela explique comment notre héros campagnard lui-même, aurait cru déroger en portant des attentions à la fille d'un habitant si bien élevée et si gentille qu'elle fut.

De son côté, Marichette, n'ignorait point ce qu'elle valait. Toute bonne *princesse* qu'elle se montrât dans son village, elle appréciait parfaitement la grande distance qu'il y avait entr'elle et ceux qui l'entouraient. Elle avait refusé, sous un honnête prétexte, la main d'un jeune homme qui passait pour un des meilleurs partis de la paroisse. Ses prétentions n'allaient pas jusqu'à vouloir exclusivement d'un *monsieur de la ville* ; mais elle aimait à croire à la possibilité d'un mariage, où le chef de la communauté n'aurait pas été de beaucoup inférieur à son associée. Le peu de cas que faisait d'elle, le premier jeune homme instruit qu'elle rencontrait l'humiliait donc cruellement. C'était prendre au fonds de son âme une illusion qu'elle y cachait, qu'elle n'osait s'avouer à elle-même et la détruire à ses yeux avec un froid mépris.

Rentrée dans sa chambre, la pauvre petite oublia presque la joie que lui avait fait éprouver le retour de son père, pour se livrer à sa mauvaise humeur. La dissonnance qui existait entre une moitié d'elle-même et l'autre moitié, entre l'acteur et la scène, entre le tableau et son cadre, entre la haute culture de son intelligence, et les manières pour bien dire incultes, qu'elle avait substituées de bonne grâce à celles qu'on lui avait enseignées, se présenta plus vivement que jamais à son esprit. La rusticité de ses vêtements, de sa demeure, de son nom, de son langage qu'elle avait altérés à dessein, lui parurent un odieux travestissement ; elle eut honte d'elle-même, et faut-il le dire, encore un peu, et elle allait avoir honte de son père. Heureusement cette pensée lui parut si monstrueuse, quoiqu'elle ne fit que l'entrevoir à peine, que son cœur et son esprit, engagés dans une mauvaise voie rebroussèrent chemin tout à coup. Sa vanité avait déjà pris des proportions si gigantesques qu'elle en eut peur. Elle essuya quelques larmes qui avaient commencé à couler le long de ses joues, et se promit de rendre au nouveau venu mépris pour mépris, et comme elle le disait tout bas avec un petit air mutin que nous voudrions pouvoir peindre : *gestes pour gestes, grimace pour grimace*. Il y avait réaction de l'orgueil sur la vanité, et la dignité féminine qui se compose de l'équilibre de ces deux ingrédients, s'en retirait saine et sauve, pour le quart d'heure.

Le lendemain, Marichette, ne fit pas autrement que s'il n'y avait pas eu le moindre étranger à la maison. Charles, qui par parenthèse, se leva vers midi, put, tout en faisant sa toilette, voir la demoiselle Lebrun, dans le costume le moins recherché, courir de la maison à la grange, de la grange à l'étable, de l'étable à la laiterie, de la laiterie à la demeure peu élégante du plus prosaïque de tous les quadrupèdes, et cela avec une alacrité et une gaieté qui ne trahissait certainement pas le moindre dégoût.

Voilà, pensa-t-il, une petite, fille, qui a bien du mérite. Au moins, puisque je ne veux pas me compromettre avec elle, il faudra que je tâche d'être convenable à son égard. Cette concession faite, en lui-même, l'étudiant sortit de sa chambre, aussi beau, aussi frais, que les instrumens de toilette à sa disposition lui avaient permis de se faire, et daigna porter ses pas vers la première pièce de la maison, qui servait de cuisine et de salle d'entrée, et bien souvent de salle à dîner, comme c'est le cas partout dans nos campagnes.

Marichette venait de rentrer. Elle avait perdu le moins de

temps possible, et déjà elle était assise sur une chaise avec une autre chaise devant elle, occupée à couper par petites tranches un gros pain, qui devait faire partie de la *soupe aux pois* de rigueur. L'attitude qu'elle avait, était tellement dépourvue de toute grâce et de toute coquetterie, que pour la conserver en présence du jeune homme, il lui fallait un courage que nos lecteurs apprécieront, nous en sommes certains.

Charles avec un air tout à fait bienveillant, lui adressa quelques phrases banales sur le trouble qu'elle se donnait, compliments auxquels elle répondit en s'informant poliment de sa santé, sans toutefois lever à peine les yeux de sur le panier de bois dans lequel elle faisait tomber les petites tranches de pain, une à une.

La vieille voisine avait été retenue à la ferme par une prudence bien louable de la part du maître de la maison. Cette duéque d'une nouvelle espèce, crut faire plaisir à la jeune fille en lui offrant de se charger de toute sa besogne, pour qu'elle pût jaser plus à son aise avec le beau monsieur, qui voulait lui faire la cour. Cette proposition faite à voix basse, fut accueillie par un froncement de sourcil et une petite moue très significative.

Charles essaya plusieurs sujets de causerie. Il reçut à chacune de ses phrases une réponse parfaitement convenable ; mais pas un mot, qui tendit à prolonger ou à ranimer la conversation.— Après un petit quart d'heure, il abandonna la partie et se retira dans une fenêtre où il se mit à battre la mesure sur les vitres en même temps qu'il fredonnait quelques couplets entre ses dents. De fenêtre en fenêtre, il fit ainsi le tour de la maison. Il en était rendu à la dernière fenêtre et à son dernier couplet, lorsque la vieille femme vint lui dire que le dîner était servi. Il se retourna et fut tout surpris de voir dans la principale chambre où il était une table très proprement mise, mais avec un seul couvert.

— Où est M. Lebrun, demanda-t-il ?

— Il est allé au bois.

— Il m'avait promis de m'emmener ?

— Ah ben oui, c'était ben aisé aussi de vous emmener. Il aurait donc fallu emporter vot' lit. J'avons été cinq ou six fois pour vous réveiller, et vous nous avez parlé de toutes sortes de choses ous'que j'avons pas compris un mot, ni une parole.

— C'est bon... mais la demoiselle, est-ce qu'elle ne dîne pas ?

— Mamzelle Marichette ? Sûrement qu'elle dinera avec nous autres. Seigneur de Dieu que c'est pas fiere c'te créature là ! Ça pourtant été induqué comme c'est rare. Ça chante comme un rossignol, ça coût, épi ça brode, épi ça file, épi ça tricotte comme une invention. Ça lit dans les plus gros livres, ça sait son catéchisme mieux que d'aucuns curés... épi ça jase, épi ça prêche, épi ça...

— C'est superbe, la vieille, mais ça doit manger aussi. Pourquoi ne dine-t-elle pas avec moi ?

— C'est c'que j'y avons dit... mais c'est si peu fier, vous voyez ben... j'cré qu'elle estime mieux manger avé moé et les deux engagés comme j'avons coutume.

— Où est elle donc ?

— Elle est sortie pour aller joliment loin d'ousqu'elle reviendra pas avant une heure. Vot' soupe va frédier, Ça s'rait ben dommage. Mamzelle Marichette arrange si ben l'ordinaire. C'est pas comme ces petites fillettes qu'ça fait les fières, épi qu'ça s'marie qu'ça sait tant seulement pas faire la soupe : comme par exemple la fille à...

— Mais c'est qu'elle doit avoir des prétendans en nombre, dites donc la bonne !

— Jour du ciel ! que'qu'vous dites là ? Si elle voulait s'amuser

aux garçons, la maison viderait pas. Elle a refusé Louison Martin l'fils du meunier, et le garçon au bonhomme Richard... qu'est ben nommé *richard*; car ça vous a des piastres à plein coffre... si c'était pas si crasseux, sauf vot' respect, ça roulerait-il un peu ces gens-là?... J'avons encore refusé le petit Jean... le clerc notaire, et jusqu'au bedeau, qu'est veuf avé trois enfans, qu'est ben venu faire la grand demande... parceque j'avons tant ri... j'avons tant ri!

— C'est qu'elle n'aime pas les garçons apparemment?

— Ah que qu'vous dites là mon bon monsieur? mais c'est dévot comme un ange c't enfant là! Par exemple quand elle aura diné elle prendra son beau livre de prières, épi elle ira passer l'après-dinée dans l'église... mais pourtant... vous comprenez ben... qu'est pas à dire que Mamzelle Marichette s'marierait pas. Dame si ça s'adonnait... quequ'un qui serait ben genti, épi qu'aurait ben d'l'inducation, épi un bon comportement... je dis pas qu'y aurait pas un' chance... mais c'est pas les jeunesses de par icite qu'auront c'te chance là.—

La vieille et loquace voisine continua ainsi à chanter les louanges de *Mamzelle Marichette*, jusqu'à l'épuisement de ses facultés oratoires, et hien longteins après qu'elle eut lassé l'attention de son auditeur.

Tout en savourant le potage, qui soutint à merveille la réputation qu'on venait de lui faire, Charles apprenait ainsi bien des choses qu'il aimait à savoir, sans compter toutes celles dont il ne s'inquiétait guères. Le programme tracé par la voisine s'accomplit du reste à la lettre. Marichette ne rentra qu'une heure après, dina bien à la hâte et fut passer l'après midi toute entière à l'église. Cela était aussi peu compromettant que notre héros pouvait le désirer; en même temps c'était peut-être un peu plus ennuyeux qu'il ne l'aurait voulu. Il se décida à sortir, mais la couche de neige trop molle, qui venait de tomber ne lui permit pas de faire une bien longue excursion. L'après midi passa lentement, Jacques Lebrun revint du bois très tard et il fut obligé de promettre à son hôte de l'emmenner avec lui, le lendemain, dût-il l'enlever endormi, et le conduire dans son traineau.

On est toujours porté à s'en prendre aux autres des mécomptes qui nous arrivent; Charles était presque fâché contre la jeune fille pour l'ennui qu'elle lui avait laissé éprouver. Il oublia qu'elle ne fesait que tenir la conduite qu'il s'était prescrite à lui-même. Il pensait qu'il devait être après tout bien peu aimable puisqu'il avait fait si peu d'impression sur cette petite habitante; il s'étonnait de voir qu'elle ne fit point plus d'attention à lui qu'aux jeunes gens sans instruction, qui lui avaient fait la cour; son amour-propre en souffrait, et il était assez injuste pour ne pas songer qu'il l'avait dédaigné le premier, et que Marichette n'était pas autre à son égard qu'il ne l'avait souhaité en la voyant.

II. — LA MI-CAREME.

— Écoutez donc, vous autres, savez-vous que j'avons un grand personnage dans la paroisse?

— Quoi c'te p'tite jeunesse que Jacques Lebrun a amené de la ville?

— Justement. On dit qu'il va s'marier avec Marichette.

— Pas si bête, Lebrun! d'aller comme ça chercher un mari à sa fille...

— Ecoute donc papa; c'te année, c'est les filles qui d'mandent les garçons. Quand t'iras en ville, tu m'en apportera un?

— Tiens, voyez donc... c'te Françoise, comme c'est espiègle!

— C'est beau d'voir comme la Marichette se rengorge.

— Excusez. C'est pu Marichette pas en tout'... c'est Mamzelle Marie, gros comme le bras.

— Mademoiselle Marie Lebrun si vous plé!

— Elle a laissé la p'tite jupe de *dragué*, et le mantelet d'*inguienne*.

— Elle faude comme un' grand' dame.

— Elle ne met plus d'*calines*; elle se coëffe en ch'veux.

— Comm' si l'bon Dieu nous avait pas tous coëffés de même!

— Elle travaille pu, pas en tout. C'est la mère Paquette qui fait tout le train d'la maison et du dehors.

— Elle doit en suer la vieille. Mais c'est égal; j'suis sûre qu'elle trouve ben encore l'moyen de jâser. Elle en a un moulinet!

— C'te Marichette! J'm'étonne pas, avec son p'tit air douce-reux, qu'elle trouvait toujours des si bonnes raisons pour r'fuser les garçons.

— Ça s'pourrait ben qu'elle s'en mordrait les pouces.

— Et les doigts avec!

— Ça s'pourrait ben en effette!

— Qu'est-ce qui sait c'que c'est que c'te trouvaille que son père a été faire en ville.

— Après tout c'est p't'êtr' ben rien d'bon.

— Quequ' p'tit *commichon*!

— Quequ' sauteu d'escaliers!

— Quequ' polisson!

— L'fils de quequ' banqueroutier anglais!

— Quequ' *restant* de la ville!

— Quequ' mauvais sujet dont les parens n'savent qu'en faire!

— Quequ' rien qui vaille!

— J'allons voir ça tantôt.

— Vous les avez invités père Morelle, n'est-ce pas?

— C'est bien sûr. Faut-il pas avoir toute sorte de monde pour s'amuser comme il faut?

— C'est ça. S'ils pensent faire des gestes, par exemple, je promets ben que j'leu-z-en f'rions rabattre un peu.

— Soyez tranquille vous aut' je les mettrai à leur place.

— Et moé aussi!

— Épi moé itout!

— Épi moé d'même!

— Dites rien. Yaura moyen s'ils veulent tirer du grand d'leu jouer quequ' bon tour.

— Vous trouvez pas qu'Jacques Lebrun est pas mal fou d'laisser sa fille toute seule avec ce gibier-là?

— Dame c'est pas trop édifiant. Not' curé a pourtant fait un fameux sermon su l'compte des amoureux, l'aut' dimanche.

— Dites donc, mère Tremblé; est-ce que vous les avez pas vu passer rienqu' tous les deux en voiture?

— Jour du ciel! n'men parlez pas. Il y parlait quasiment l'visage dans son chapeau. Queu scandale! Epi ils allaient d'un train... d'un train.

— Pas trop laid pour c'te p'tite dévote; qu'on y aurait donné l'bon dieu sans confession.

— Faites donc induquer vos enfans après ça!

— C'est joliment risqué c'te créature là; hein père Morelle qu'en dites vous?

— Dame! *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse*; comme dit le proverbe.

— Ah ben puisque vous parlez d'cruches; faut qu'Jacques Lebrun en soit un' fameuse. Lui qu'a rien qu'ça d'enfant!

.....
Ce qui précède n'est qu'un fragment bien imparfait de la conversation qui se tenait quatre ou cinq jours après l'arrivée de Charles dans la Paroisse, chez le père Morelle, riche habitant de l'endroit, le soir du dimanche de la *mi-carême*.

Les différens interlocuteurs dont nous avons rapporté les paroles aussi textuellement que nous l'avons pu, étaient :

— D'abord, le père Morelle lui-même, gravement assis dans un grand fauteuil de bois près de la cheminée, sa pipe à la bouche, n'ôtant sa tuque rouge que pour saluer chaque nouvel invité à mesure qu'il entrait, et laissant tomber avec une bonhomie pleine d'insouciance les quelques phrases qu'il mêlait à la conversation ;

Puis ensuite, les deux demoiselles Morelle, grandes, minces, noires et laides, justifiant pleinement par leur extérieur et leur caquet, les garçons du village, qui leur avaient permis d'atteindre dans le célibat l'âge respectable de trente-sept et de trente-huit.

Puis assis ensemble sur un large coffre bleu, (classique témoin de tous les amours de la campagne,) le *garçon au bonhomme Richard*, (le même que Marichette avait refusé,) et la petite Rose Tremblai, sa première *blonde*, qu'il avait abandonnée pour Marichette, et auprès de laquelle il avait été bien venu de nouveau, après avoir été éconduit par sa rivale ! ..

Puis la mère Tremblai qui trouvait, comme de raison, beaucoup à redire sur le compte de toutes les jeunes filles de la paroisse, la sienne exceptée.

Puis enfin, et ce n'était assurément de tous ces personnages, ni le moins joyeux, ni le plus charitable, le bedeau de la paroisse, qui n'avait pas encore pu trouver à se remarier.

En attendant une compagnie beaucoup plus nombreuse que le père Morelle avait invitée à fêter avec lui la *mi-carême*, ces braves gens s'amusaient à médire de tout le monde en général, et de Marichette et du jeune étranger en particulier, signe certains de la sensation profonde qu'avait causée dans l'endroit l'arrivée de ce dernier.

La salle où se réuissaient les conviés du père Morelle était éclairée d'abord par la lumière qui s'échappait de la porte, des fentes et du tuyau d'un grand poêle en fer à deux étages, chauffé presque au rouge ; et ensuite par la lumière beaucoup moins vive que donnait une vieille lampe de terre cuite en forme de navette, clouée au bord d'une des poutres, et dont la mèche fumante n'était séparée du plafond que de la distance que mesurait la saillie de la poutre.

Sur le poêle, et dans le fourneau du poêle, on pouvait admirer d'énormes chaudrons rempli de melasse et de sirop d'érable, qui bouillonnait avec un grésillement tout à fait appétissant. La maîtresse du logis elle-même, agitait de temps à autre avec une large cuillère de bois, la précieuse liqueur de plus en plus épaisse, mais qui n'avait pas encore atteint le degré de consistance et de ductilité requis pour la métamorphose qu'on se proposait de lui faire subir. Deux enfans accroupis sur leurs talons près du poêle suivaient avec un intérêt tout particulier la cuisson de la melasse et se seraient laissé rôtir plutôt que de perdre de vue, un des mouvemens de la mère Morelle.

Le poêle, le grand fauteuil de bois, le coffre bleu, dont nous avons parlé, avec une huche à mettre le pain, une table à jambes croisées, et quelques chaises bien basses, formaient tout l'ameublement de cette première pièce. Au plafond, sur des perches clouées transversalement aux poutres comme un second plancher de longs fouets, des lignes pour la pêche, deux fusils de chasse, et deux violons avec leurs archets, étaient étendus avec une précaution qui prouvaient, que c'était là les objets favoris des *garçons* du père Morelle. Les fusils et les violons, avec un peu de bonne volonté, pouvaient rappeler la lance d'Ajax et la lyre de Tyrtée.

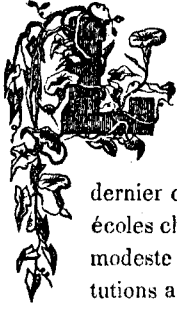
Le second appartement ne recevait de lumière que du premier et du troisième. C'était une salle à peu près vide, sauf deux lits parés dont l'éblouissante blancheur tranchait dans le clair-obscur. Les trois chambres contigues avaient leurs portes sur une même ligne, de sorte que de la première on pouvait apercevoir dans la troisième, illuminée par plusieurs chandelles, une longue table dressée avec un luxe de vaisselle qu'on ne trouve point chez les cultivateurs d'aucun autre pays. Le père Morelle avait ainsi : *salon de réception, salle de danse au besoin, et salle à diner*. Que peut-on exiger de plus, même de l'hôte le plus aristocratiquement situé ?

Les convives arrivaient les uns après les autres, secouant la neige de leurs vêtemens ; et échangeant ensemble des quolibets plus ou moins heureux sur la vitesse de leurs chevaux que l'on entendait frapper et hennir au dehors. La gaîté était déjà devenue si bruyante qu'il n'y avait presque plus moyen de s'entendre ; lorsque la porte s'ouvrit pour laisser entrer Marichette, et le *Monsieur de la ville* qui passait pour son *cavalier*.

(A continuer.)



LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.



ES prix d'apprentissage récemment fondés par la ville de Paris en faveur des jeunes enfants qui se sont les plus distingués pendant le cours de leurs études, les résultats de la première distribution des récompenses, qui, au mois de juillet dernier ont donné dix-sept prix sur vingt aux élèves des écoles chrétiennes, ont attiré l'attention du public sur ce modeste institut qui a peut-être, plus que toutes les institutions analogues, contribué à la propagation et aux progrès de l'instruction primaire en France. Ce succès, qui n'a pas laissé que d'être accueilli avec quelque étonnement par certaines personnes, nous a semblé devoir donner quelque opportunité à une brève histoire de cette communauté enseignante. Pendant longtemps, seulement, elle sera tout entière dans l'histoire de son fondateur, le vénérable abbé de La Salle. Aussi croyons-nous devoir raconter d'abord les détails d'une vie si bien remplie.

Jean-Baptiste de La Salle, le créateur des écoles chrétiennes, naquit à Reims, le 30 avril 1651, de Louis de La Salle, conseiller au présidial de cette ville, et de Nicole Moet de Brouillet. La généalogie le fait descendre d'un nommé Salla, qui, combattant aux côtés d'Alphonse, dit *le Chaste*, roi de Navarre, eut les jambes fracassées, en 818, par un éclat de pierre lancé par une machine. Le prince voulut qu'en mémoire de cet événement, il portât, sur son bouclier, trois chevrons brisés. De là les armes de la famille de La Salle.

Le jeune de la Salle fit avec succès ses études au collège de Reims, et malgré les désirs secrets de ses parents dont il était l'aîné, ils ne cherchèrent point à contrarier la vocation qu'il avait exprimée de se consacrer au sacerdoce. Pourvu d'un canonicat dans la métropole à l'âge de dix-sept ans, il alla ensuite à Paris pour y faire sa philosophie, et y recevoir le grade de docteur. Il y choisit, pour sa retraite, le séminaire de Saint-Sulpice, alors dirigé par M. de Bretonvilliers, qui avait pour aides, M. Tronson, M. Brouin et M. Lechassier qui, plus tard, à son tour, en fut le supérieur. Peu de temps après, la mort de sa mère, suivie presque aussitôt de celle de son père, rappela le jeune de La Salle à Reims, où il devint le tuteur de ses frères et sœurs. Sous la conduite de M. Roland, théologal du chapitre, il reçut le sous-diaconat en 1672 et le diaconat en 1676, mais ne voulut être ordonné prêtre qu'en 1678. Sa réputation ne tarda pas à se répandre à un tel point que, peu de temps après, il fut désigné par ses supérieurs comme le chef d'une petite colonie d'ecclésiastiques chargés de ramener à la foi une commune voisine, celle de Saint-Pierre, tombée dans la dépravation par suite de la négligence de son ancien pasteur. Le succès qu'il obtint dans cette mission tout évangélique le fit encore distinguer davantage. On voulut alors lui faire permuter son canonicat contre cette cure, et quelque disproportion qu'il y eût entre les deux bénéfices, son dévouement

lui eût fait un devoir d'accepter cette offre, si son archevêque ne se fût opposé à ce qu'il sortît du chapitre. M. Roland, n'ayant pu parvenir à lui faire accepter cette cure, et voyant son projet de permutation manqué, voulut alors qu'il se chargeât de la communauté des sœurs dites de *l'Enfant-Jésus* qu'il avait fondée pour l'éducation des pauvres filles. Il le fit, mais toutefois avec une secrète répugnance, car il prévoyait les difficultés qui l'attendaient, et qui en effet ne tardèrent pas à se présenter. En effet, aussitôt après la mort de M. Roland, on parla de supprimer la communauté de peur qu'elle ne retombât à la charge de la ville. Mais l'abbé de La Salle y mit tant de zèle et d'insistance, que non seulement les autorités de Reims approuvèrent la nouvelle communauté, mais même demandèrent et obtinrent les lettres patentes qui devaient en assurer l'existence. Dans le court exercice de ses fonctions, l'abbé de La Salle avait reconnu combien il eût été utile qu'on fondât un semblable établissement pour les jeunes garçons. Ce fut dès lors la pensée de toute sa vie. Aussi, bientôt après il réunit autour de lui quelques jeunes hommes pleins de zèle et de bonne volonté pour ouvrir des écoles chrétiennes dans la ville de Reims, et les logea dans une maison qu'il avait prise à loyer. Tels furent les commencements de cette communauté. Un M. Niel, qui figure parmi ses premiers membres, et qui avait été envoyé à Reims par une parente de l'abbé de La Salle, nommée madame de Maillefert, fut employé à ouvrir la première école chrétienne sur la paroisse Saint-Maurice à Reims, et peu après la seconde sur celle de Saint-Jacques. Ces deux écoles peuvent être considérées comme le berceau des écoles chrétiennes.

Le mode qui était alors en usage ne permettant pas d'instruire un grand nombre d'enfants, l'abbé de La Salle inventa le mode simultané, et devint ainsi le créateur de l'enseignement primaire en France. Ce fut à ce moment, où il était occupé en même temps à faire des règlements pour la conduite de ses disciples, tant à l'égard des enfants que dans l'intérieur de la communauté, qu'il eut le plus à souffrir des obstacles qui, de tous côtés, semblèrent se réunir pour paralyser ses efforts et son zèle. Il s'augmentèrent encore quand on le vit retirer ses élèves de l'endroit où ils les avait placés pour les loger dans sa propre maison. Mais ce qui lui fut assurément le plus pénible, ce fut de voir que ses disciples mêmes semblèrent un instant ébranlés. Bien plus, quelques-uns s'ouvrirent à lui avec naïveté, et lui firent entendre que quelque chose qui arrivât, il était toujours pourvu de patrimoine et d'un bon canonicat. Ce fut alors que pour ajouter l'exemple au précepte et rendre ses exhortations plus efficaces, il résolut de résigner son canonicat et de distribuer ses biens aux pauvres. La disette de 1684 lui en fournit l'occasion. Alors la réaction se fit, les calomnies tombèrent, et ses disciples, désormais sans crainte pour l'avenir, parlèrent de s'attacher à lui par des vœux perpétuels ; mais il décida qu'ils ne seraient d'abord reçus que pour trois

ans. Douze d'entre eux furent admis à les prononcer.

Ce fut à ce moment qu'il donna à ses associés le nom de *frères des écoles chrétiennes*. Il régla leur nourriture *au pur nécessaire aux viandes les plus grossières dont se servent les artisans*. Il adopta pour leur habillement une espèce de soutane en bure ou gros drap, et la capote noire ou manteau à manches de la même étoffe, les souliers forts, le chapeau très-ample, le rabat ou petit collet de grosse toile, costume qu'ils portent encore.

Les premiers vœux perpétuels remontent à 1694. Dès lors cette institution fut fondée, et si elle ne fut pas à l'abri de nombreuses attaques, on pouvait du moins espérer avec certitude qu'elles ne sauraient compromettre son existence. Le bien que les écoles chrétiennes avaient produit dans la ville de Reims ne tarda pas à se faire connaître au dehors. Les villes de Guise, de Laon, de Rhétel et de Château-Portien, voulurent bientôt avoir des disciples de l'abbé de La Salle. Plusieurs curés de campagne en demandèrent aussi, mais comme le nombre était insuffisant, ils voulurent au moins choisir parmi leur paroissiens ceux qui semblaient les plus propres à l'enseignement, et les envoyèrent à l'abbé de La Salle pour les former par ses leçons. Ce mode de procéder contenait ainsi en germe, comme on le voit, l'institution des écoles normales primaires. On peut se rappeler en effet que surtout après les premières années de leur établissement, dû à la loi de 1833, elles recevaient, spécialement pendant les vacances, les instituteurs des campagnes qui venaient s'y perfectionner et s'y inspirer des méthodes nouvelles.

L'abbé de La Salle voyant son institut fondé et en voie de progrès, voulut que les frères choisissent un supérieur et en fissent eux-mêmes l'élection. Malgré leur résistance, les raisons qu'il fit valoir devant eux furent adoptées, et le frère Henri l'Heureux fut nommé supérieur. Le clergé le voyant plus libre de ce côté, l'obligea à reprendre son canonat. Il ne s'y soumit toutefois qu'avec beaucoup de difficulté.

En 1690, la mort ayant fait de grands vides dans les rangs de ses élèves, il ne dédaigna pas d'aller faire lui-même la classe des jeunes enfants. Cet acte d'humilité lui attira, ainsi qu'à ses élèves, non seulement des railleries, mais encore des persécutions; mais il n'en persista pas moins dans la continuation de son œuvre. Bien plus, ce fut alors que, pour augmenter le personnel de ses écoles, il eut l'idée de recevoir dans sa maison un certain nombre de jeunes gens de quatorze à quinze ans, qui annonçaient des dispositions pour la vie religieuse, et qu'il faisait former à l'enseignement. Tel fut le principe des noviciats préparatoires. Établi d'abord à Reims, il fut transféré ensuite à Paris et supprimé, plus tard à cause des contrariétés auxquelles les élèves furent en butte. Ces noviciats furent rétablis en 1835. Aujourd'hui il en existe notamment à Paris, à Lyon, à Avignon.

En 1688, M. de la Barmondière, alors curé de Saint-Sulpice, ayant entendu parler des nouvelles écoles, fit demander à l'abbé de La Salle s'il ne voudrait pas se charger de celles de sa paroisse. Celui-ci, dans l'espoir que son institut fructifierait d'avantage s'il était transplanté à Paris, se rendit volontiers au désir du curé. — Mais une fois les frères qu'il avait amenés mis en possession des écoles de la paroisse, ils eurent à souffrir de nouvelles persécutions, notamment de la part de l'écolâtre, c'est ainsi qu'on nommait la personne chargée de la surveillance des écoles de la paroisse. Il ne fallut pas moins, pour dissiper cet orage et prouver les immenses services que l'institution naissante avait déjà rendus à la jeunesse, qu'une inspection générale faite par les ordres du curé et par les soins de l'abbé de Janson. En même temps la

communauté avait à se défendre contre les mêmes attaques que nous voyons se renouveler de nos jours par suite de la concurrence des établissements laïques. Les maîtres écrivains accusèrent les écoles chrétiennes de leur enlever leurs élèves et de les priver ainsi d'une partie de leurs bénéfices. Un procès eut lieu; et, chose étonnante à cette époque où les corporations étaient toutes-puissantes, il fut jugé à l'avantage de l'abbé de La Salle. — Enfin, pour que la mesure fût comblée, ses amis se ligèrent contre lui; on attaqua jusqu'aux réglemens qu'il avait faits, et le curé de Saint-Sulpice retira même les secours qu'il avait donnés jusqu'alors. Ce fut dans cet instant critique que l'abbé de La Salle transporta sa communauté à Vaugirard, mais les famines des années 1691 et 1693 vinrent encore diminuer les secours et les aumônes dont il vivait avec ses élèves, de sorte qu'ils ne tardèrent pas à être tous réduits à la plus extrême indigence. Sur ces entrefaites M. Baudran, qui avait succédé à M. de la Barmondière dans la cure de Saint-Sulpice, rétablit la petite pension de ceux qui faisaient l'école sur sa paroisse, mais ce secours ne fut que momentané, et sa suppression, qui eut lieu bientôt après, fit retomber les frères dans la plus affreuse pénurie. Nonobstant cette grande misère, l'abbé de La Salle poursuivait son œuvre avec un zèle infatigable. A peine relevé d'une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau, il ouvrit de nouvelles écoles à Paris, à Calais, à Chartres, et même sur la paroisse Saint-Hippolyte une école spéciale pour former des maîtres de campagne. M. de la Chétardie, successeur de M. Baudran, voulut alors qu'il ouvrit sur sa paroisse des écoles dominicales où les ouvriers seraient reçus tous les dimanches après la messe, et viendraient réparer les fautes d'une première éducation. Cette pensée fut féconde, car l'Angleterre et l'Allemagne ne tardèrent pas à ouvrir chez elles un grand nombre de ces écoles dominicales (*Sunday Schools, Sonntags-Schulen*), mais l'idée première n'en appartient pas moins à la France, qui doit se faire honneur de ce progrès et se féliciter de voir de semblables écoles se multiplier depuis quelque temps sur tous les points de son territoire et particulièrement dans les villes populeuses.

Les maîtres écrivains, qui, malgré la perte de leurs procès, ne se tenaient pas pour battus, essayèrent alors une nouvelle persécution, mais ils ne purent arrêter les progrès de l'institut, qui, à ce moment même, ouvrait des écoles chrétiennes dans les villes de Troyes et d'Avignon. Ce fut aussi vers la même époque (1702) que l'abbé de La Salle envoya deux frères à Rome, où l'un d'eux, le frère Drolin, obtint de Clément XI la direction d'une école que les frères ont toujours conservée depuis. Quelques années plus tard, en 1705, monseigneur de Colbert, alors archevêque de Rouen, témoin des bons effets produits par ces écoles, voulut les introduire dans son diocèse. On en établit une à Darnetal, puis trois à Rouen; mais bientôt privés du logement qu'on leur avait assigné et n'ayant qu'un traitement insuffisant, les frères furent obligés de revenir à Paris, où leur rentrée dans la communauté épuisa les faibles ressources qu'elle possédait. Aussi l'hiver de 1709 les trouva dans le plus complet dénûment, et ils seraient peut-être morts de froid et de faim si le curé de Saint-Sulpice, touché de compassion, ne leur eût accordé quelques secours.

Peu après cette nouvelle crise, on songea à rouvrir l'école pour les maîtres de campagne, et l'abbé de La Salle, après avoir inspecté les écoles du Midi, se retira à Grenoble; mais sa communauté souffrant de son absence, il n'hésita pas à revenir à Paris, où l'attendaient de nouvelles persécutions qui rendirent encore plus vif chez lui le désir qu'il avait depuis longtemps de se faire

donner un successeur pris parmi ses disciples. N'ayant pu obtenir leur consentement, il se retira à Saint-Yon, où il donna tous ses soins à la formation des novices. C'est de cet établissement que les frères ont été souvent nommés *frères de Saint-Yon*, bien que celui de *frères des écoles chrétiennes* soit, à vrai dire, le seul reconnu par l'autorité religieuse et par l'autorité civile. Enfin, plus tard, dans une assemblée tenue à Saint-Yon en 1717, il réussit à faire élire un supérieur. Ce fut le frère Barthélemy qui en remplissait déjà les fonctions. On lui adjoignit en outre deux frères pour l'aider à gouverner l'institut. Depuis ce moment, l'abbé de La Salle, sans cesser de veiller aux intérêts de sa communauté, cessa de prendre une part active à sa direction. Dans sa retraite, il eut encore le temps de composer un ouvrage intitulé : *Explication de la méthode d'oraison*.

L'abbé de La Salle mourut le vendredi saint, 7 avril 1719, à l'âge de soixante-huit ans, et quinze ans après, en 1734, l'église Saint-Yon étant terminée, on y déposa ses restes mortels au milieu d'un grand concours de membres du clergé, en tête desquels figurait le vicaire général du diocèse, qui représentait l'archevêque de Rouen.

Déjà, antérieurement à cette époque, le pape Benoît XIII, par des bulles, datées de la fin de janvier 1725, avait approuvé l'institut des frères des écoles chrétiennes et l'avait honoré du titre d'ordre religieux. Jusqu'en 1770, la maison de Saint-Yon fut considérée comme la maison-mère. Le général fixa alors sa résidence à Paris et un peu plus tard à Melun. Leur institut ne cessait cependant de faire des progrès, et, en 1792, lorsque les événements qui accompagnèrent la révolution française les forcèrent à se disperser, ils avaient, non-seulement de nombreuses écoles dans différentes contrées, mais encore des pensionnats. En 1801, après la tourmente révolutionnaire, Napoléon, premier consul, leur rendit la liberté d'enseigner, et, en 1808, un décret du 17 mars re-

connut leur existence légale. Les règles de leur institut ont été en outre approuvées par le grand maître de l'Université, le 22 juin, 1810.

En 1825 l'institut possédait 210 maisons en France, à l'île Bourbon, à Cayenne, en Italie, en Corse, en Savoie, en Belgique, occupées par près de 1,400 frères. En 1830, ils avaient en France 240 maisons, et maintenant ils en comptent environ 300. Le nombre des frères dépasse 1,600, et encore est-il insuffisant pour satisfaire aux demandes des communes et à celles qui arrivent de l'étranger. Leur enseignement comprend : la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire, la géographie et surtout la religion. Depuis quelque temps ils y ont ajouté le dessin linéaire et quelques notions d'histoire. Ils sont aujourd'hui à la tête de plus de 600 écoles formant environ 1,500 classes, où près de 200,000 individus reçoivent une instruction qui, d'après les statuts de l'ordre, ne peut-être que complètement gratuite.

Mais ces modestes instituteurs rendent encore d'autres services, et qui ne méritent pas moins d'être appréciés. Ce sont eux qui, dans presque tout l'Orient, occupent ces écoles fondées par les missionnaires lazaristes où on parle et où on enseigne la langue française. Nous trouvons de ces écoles à Saint-Benoit de Galata, à Constantinople, à Alexandrie d'Égypte, aux îles de Santorin et de Naxos, à Salonique, à Tripoli de Syrie et dans d'autres lieux encore. On ne peut assurément que se féliciter de voir ainsi la langue française se répandre par le zèle de notre clergé et par la diffusion des idées catholiques dans cet Orient où la France fut pendant si longtemps la puissance la plus respectée et la plus prépondérante. Espérons du moins qu'à l'aide de la propagation de sa langue et de ses idées, elles saura reconquérir une partie de cette influence politique qui lui est sans cesse disputée par des nations rivales, et tend chaque jour à lui échapper.

UNE INVOCATION A LA CHARITÉ.

L'ardente charité que le pauvre idolâtre ;
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : " Buvez ; mangez ; c'est ma chair et mon sang !

Que ce soit elle, oh ! oui, riches ; que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelles,
Perles, saphirs ; joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes,
Arrache tout à pleines mains.

Donnez, riches ; l'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez, afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleur ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves de nuit.

Donnez, il vient un jour où la terre nous laisse ;
Vos aumônes là-haut vous font une richesse ;
Donnez, afin qu'on dise : " Il eut pitié de nous ;"
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes ;
Que le pauvre qui souffre à côté de nos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez, pour être aimé de Dieu qui se fit homme ;
Pour que le méchant même, en s'inclinant, vous nomme ;
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez, afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel.

VICTOR HUGO.

MARCHE DE L'ALBUM.

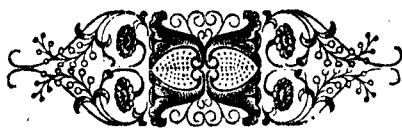
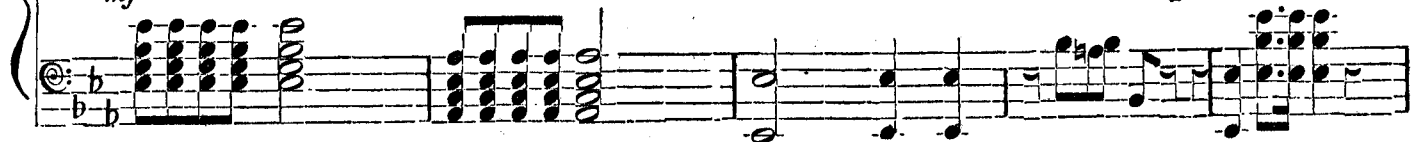
Composée pour le Piano-Forte.

Par J. FOLLENUS, Montreal.

The musical score is written for piano and consists of four systems of two staves each. The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is common time (C). The first system is marked *Maestoso.* and *f* (forte). The second system includes the dynamic marking *pp* (pianissimo) and the instruction *cres- cen- do.* (crescendo). The third system continues the piece with various piano textures. The fourth system is marked *p* (piano) and *DOLCE.* (dolce), indicating a softer and more lyrical section.



OU AD LIBITUM.



GABRIELLE.

POLKA FACILE ET BRILLANTE.

DÉDIÉE A M. E. DÉJARDIN.



PAR P. REGNAULDIN.

PIANO

The first system of musical notation for the piano. It consists of two staves: a treble clef staff and a bass clef staff. The key signature has one flat (B-flat) and the time signature is 2/4. The music begins with a dynamic marking of *f* (forte) and a hairpin crescendo. The melody in the treble staff is characterized by eighth-note patterns and slurs. The bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and some rhythmic patterns.

FIN.

The second system of musical notation, marked "FIN.". It continues the two-staff format. The treble staff features a melodic line with slurs and some grace notes. The bass staff continues the accompaniment, ending with a final cadence indicated by a double bar line and repeat signs.The third system of musical notation, which appears to be a continuation of the piece. It maintains the two-staff structure. The treble staff has a more complex melodic line with many slurs and ornaments. The bass staff continues with a steady accompaniment.

Répètez §

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of two flats (B-flat and E-flat). It contains a series of eighth and sixteenth notes, some with accents. The lower staff is in bass clef with the same key signature, featuring chords and single notes.

The second system continues the musical piece. The upper staff features a forte (*ff*) dynamic marking. The notation includes various rhythmic patterns and melodic lines across both staves.

D.C. al fine §

The third system concludes the piece. It features a double bar line at the end of the upper staff, indicating the end of the section. The notation includes final chords and melodic resolutions.

